


Ex libris
FRANCISCI CARAFAE
DUCIS DE FORLI,
et
COMITIS POLICASTRI
Pl. Loc. N.
·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.a SALA
SCAFFALE B4
PLUTEO
N.° CATENA 14
NAPOLI
LEGATORIA



COLLECTION
DE
COMÉDIES CHOISIES
EN UN ACTE ET EN DEUX
DES PLUS CÉLEBRES AUTEURS.

TOME CINQUIEME.



A LIVOURNE 1776.

Chez THOMAS MASI ET COMPAGNIE,
Édireurs, & Imprimeurs-Libraires.

Avec Approbation.

Duca di Gelzi

LES
TROIS
FRERES RIVAUX
COMÉDIE
EN UN ACTE.

Par Monſieur DE LA FONT.

ACTEURS.

Mr. PHILIDOR, *Bourgeois de Paris.*

Mde. PHILIDOR, *sa femme.*

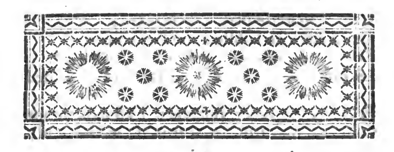
ANGE'LIQUE.

MERLIN.

LE MARQUIS LISIMON.
LE COMTE.
LE CHEVALIER.
} *Tous Trois Capitaines au Régiment de la Reine.*

LA RONCE Valet.

La Scene est à Paris chez Mr. & Mde. Philidor, dans l'avant-Cour du jardin de leur Maison.



LES TROIS FRERES RIVAUX COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

MERLIN *seul, tirant trois bourses de sa poche, l'une après l'autre.*

Trois objets ravissants, trois bourses pleines d'or;
Qu'un valet est heureux chez Monsieur Philidor!
Tel qui veut épouser Angélique sa fille,
Vient à moi pour avoir accès dans la famille.
J'en ai Novissimé produit trois tour à tour,
Qui veulent par l'hymen couronner leur amour.
Le premier a déja tiré l'aveu du pere,

Le ſecond a tiré parole de la mere,
Le dernier, de la fille a tiré l'agrément;
Et moi, de tous les trois j'ai tiré de l'argent.
Le premier eſt, je crois, Marquis, le ſecond,
Comte,
Et l'autre Chevalier. Juſtement, c'eſt mon compte;
Capitaine tous trois, tous trois du même nom,
Et tous trois introduits par moi dans la maiſon.
Mon manege eſt plaiſant; je ſuce les trois freres,
Mais, ma foi, le Cadet fait le mieux ſes affaires.
Comme il paye aſſez bien, & qu'il paroit foncé,
A la fille d'abord je l'ai droit adreſſé:
Auſſi je le ſers mieux que ne feroit perſonne.
Mon cœur officieux eſt à qui plus lui donne.
Le bon de tout ceci, c'eſt que, ſans le ſçavoir,
Epris du même objet, tous trois penſent l'avoir:
Car j'ai conduit ma barque avec tant de ſageſſe
Que chacun d'eux, de l'autre ignore la maîtreſſe.
Peſte! pour un mari la fille eſt un tréſor;
Car ſon pere au palais a gagné des monts d'or.
Elle, elle a pour la robe une invincible haine,
Et veut abſolument un Epoux Capitaine...
Mais... je vois juſtement le plus jeune des trois.
Il marche doucement, & vient en tapinois...
C'eſt quelque rendez-vous qui dans ce lieu l'appelle.
Je ne me trompe point... car j'apperçois la belle
Qui ſort de ſon côté pour le même ſujet.

SCENE II.

ANGELIQUE, LE CHEVALIER, LISIMON, MERLIN.

MERLIN, *continuant.*

HE bien? qu'eſt ce? approchez, Merlin eſt du ſecret.
Vous le ſavez, je ſuis tout propre aux confiances;
[*Ils le ſaluent.*]
Hé! mon dieu, laiſſez là toutes vos révérences.

LE CHEVALIER.

Madame, quel bonheur de vous entretenir!
Mon ſort avec le votre eſt-il prêt à s'unir?
Puis-je eſpérer bientôt par un doux hyménée
Voir ma félicité juſtement couronnée?
Parlez, belle Angélique.

ANGELIQUE.

Eſpérez, Liſimon,
Et ſachez de mon cœur quelle eſt l'intention:
Si mon hymen vous plait, je veux vous ſatisfaire,
Et j'y vais diſpoſer & mon pere & ma mere.
Dans la robe ils vouloient me choiſir un parti,
Mais c'eſt à quoi mon cœur n'a jamais conſenti;
Ils voudront bien, enfin, ou je ſuis fort trompée,
Pour ſeconder mes vœux prendre un gendre d'épée.

MERLIN.

Oui, Madame a raiſon, ces Meſſieurs du palais

Avec leur air gris-brun font des mar s si laids!
C'est une nation impolie, & Grossiere;
Mais vive un Capitaine, à sa mine Guerriere,
A ses discours polis, à son air conquérant,
La beauté la plus fiere en peu de jours se rend.
Pour moi, si j'étois fille & que j'eusse des charmes,
Ce seroit à Monsieur que je rendrois les armes.

LE CHEVALIER.

Vraiment, M. Merlin, vous êtes obligeant.

MERLIN.

Et là là, je t'en vais donner pour ton argent.

LE CHEVALIER.

Franchement, les Robins enfoncés dans l'étude,
En abordant le sexe ont l'accueil un peu rude.

MERLIN, *à part.*

Plaisant époux, ma foi, qu'un époux à rabat!
Car, qu'est ce, dites moi, que Damon l'avocat?
Un fat, un ignorant, Balayant la grand'salle,
Qui par sa vanité croit que rien ne l'égale,
Qui de papiers tous blancs a soin d'emplir son sac,
Qui décide de tout & à boc & à bac,
Qui s'écoute parler, qui s'applaudit lui même,
Pindarisant les mots avec un soin extrême,
Qui dans les entretiens tranche du bel esprit,
Qui rit tout le premier des sottises qu'il dit,
Qui respecte lui seul sa mine de poupée,
Le matin est en robe, & le soir en épée;
Etourdi, dissipé, grand parleur, en un mot,
Qui par-tout fait l'habile, & par-tout n'est qu'un sot.

ANGELIQUE.

Merlin fait des portraits.

MERLIN.

Oh! c'eſt mon fort, Madame.
Vive, vive un Guerrier pour une jeune femme,
Et vous ſerez heureux l'un & l'autre à jamais,
Si l'hymen aujourd'hui peut remplir vos ſouhaits.

LE CHEVALIER.

Merlin eſt fort porté pour nous deux, ce me ſemble.

MERLIN.

Pour vous deux, cependant, à dire vrai, je tremble.

ANGELIQUE.

Tu trembles? pourquoi donc?

LE CHEVALIER.

De grace, explique-toi.

MERLIN, *à part.*

J'en vais encor tirer de l'argent, ſur ma foi.

ANGELIQUE.

Que dis-tu?

MERLIN.

Qui, moi? rien.

ANGELIQUE.

Ah! tire nous de peine.

MERLIN.

Vous voudriez avoir un Epoux Capitaine.

ANGELIQUE.

Hé bien? Merlin.

MERLIN.

Hé bien, votre pere, aujourd'hui
Veut vous voir pleinement ſatisfaite de lui;
Sur certain Capitaine il a jetté la vue,
Et vous allez dans peu, Madame, être pourvue.

LE CHEVALIER.

Ah, Ciel! je ſuis perdu!

ANGELIQUE.

Quel cruel contre-tems!

LE CHEVALIER.

Que ferai-je! ah, Merlin! voilà ma bourſe prête;
Il faut jouer ici quelque tour de ta tête.

MERLIN.

Moi, prendre encor de vous? ah! je ſuis trop honnête.

LE CHEVALIER.

Pour réuſſir en tout, tu n'as qu'a dire un mot.

MERLIN, *prenant l'argent.*

Hélas! il eſt bien vrai, je ne ſuis pas trop ſot.

LE CHEVALIER.

C'eſt toi qui dans ces lieux voulut bien m'introduire,
Par toi j'obtins le cœur pour qui le mien ſoupire.
Acheve mon bonheur... Car, dans cette maiſon
Je ſçais que de tout tems tu fus le factotum.

MERLIN.

Allez, je rends l'argent, ſi dans cette journée
Je ne vous conduis pas tout droit à l'hyménée:
Je ſaurai bien lever toute difficulté,
Mais que Madame agiſſe auſſi de ſon côté.

ANGELIQUE.

Ne vous chagrinez point, Liſimon, je vais faire
Tout ce que je pourrai pour engager mon pere.

MERLIN.

Si non, je ſçaurai bien vous ſortir d'embarras.

ANGELIQUE.

Revenez dans une heure, allez, n'y manquez pas.

SCENE III.

MERLIN *seul, regardant sa premiere bourse.*

VOila donc de l'argent encor que je raccroche!
Je fais un Magasin de bourses dans ma poche:
Je ne crois pas qu'au monde il soit d'agioteur,
De notaire, de juif, même de procureur,
Qui porte aux louis d'or une plus tendre estime,
Tirer à droite, à gauche, est ma grande maxime.
Tout va bien jusqu'ici. Mais, si les deux ainés
En ce lieu, par malheur, se trouvent nez à nez,
L'un a l'aveu du pere, & l'autre de la mere,
Chacun d'eux a caché son amour à son frere...
S'ils rencontrent ici le Cadet Lisimon,
Et s'ils sçavent enfin que je suis un frippon,
Que j'ai tiré des trois avec effronterie;
Ils ne manqueront pas de me prendre à partie,
Ils voudront s'expliquer... que faire en ce cas là?
Un peu d'effronterie ajustera cela.
Mais je vois les ainés... ah, Juste Ciel! je tremble.
Qu'ils vont être ébahis de se trouver ensemble!
Restons, puisque je viens de prendre mon parti,
Morbleu, je n'en veux pas avoir le démenti.



SCENE IV.

LE MARQUIS *d'un côté*, LE COMTE *de l'autre*, MERLIN.

LE MARQUIS, *se croyant seul.*

C'Est ici la maison de mon futur beau-pere,
Je viens pour terminer avec lui notre affaire.

LE COMTE, *se croyant seul.*

Madame Philidor qui connoît mon amour,
Doit me donner sa fille & conclure en ce jour.

LE MARQUIS, *à part.*

Monsieur Philidor croit que je suis fils unique,
C'est pour cela qu'il veut me donner Angélique.

LE COMTE, *à part.*

Sa mere, par bonheur, me croit seul de mon nom,
Et pense que je suis l'unique Lisimon.

LE MARQUIS, *à part.*

Le nom de Lisimon peut honorer sa fille.

LE COMTE, *à part.*

Mon nom seul peut me faire entrer dans sa famille.

MERLIN, *à part.*

Ma foi, c'est un honneur qu'aucun des deux n'aura,
Ou Merlin, à la peine aujourd'hui crevera.

LE MARQUIS.

Mais, j'apperçois Merlin.

LE COMTE.

C'est Merlin, c'est lui même.

LE MARQUIS, *apperçevant le Comte.*

O Ciel! qui vois-je encor? Ma ſurpriſe eſt extrême,
Eſt ce une illuſion? Le Comte dans ces lieux!

LE COMTE.

Quel homme en cet inſtant ſe préſente à mes yeux!
C'eſt vous, Marquis, je crois...

LE MARQUIS.

Comment? C'eſt dont vous, Comte?

MERLIN.

Peſte! ils vont s'éclaircir, ce n'eſt pas là mon Compte.

[*Merlin fait pluſieurs révérences.*]

LE COMTE.

Bonjour, Merlin, bonjour, je ne ſçais où j'en ſuis.

(*au Marquis.*)

Mais je veux être inſtruit de ce point, ſi je puis,
Que faites vous ici? Quelle eſt cette aventure?

LE MARQUIS.

Mais de vous, bien plutôt, que faut-il que j'augure?
Vous n'êtes pas ici ſans deſſein, ſûrement.

MERLIN.

Ah! Meſſieurs, à quoi bon cet éclairciſſement?

LE COMTE.

Tais-toi, Merlin, tais-toi... S'il faut que je m'explique,
Je viens en ce logis pour l'hymen d'Angélique.

LE MARQUIS.

Et moi, j'y viens auſſi pour la même raiſon.

LE COMTE, *en colere.*

Quoi, morbleu!

MERLIN.

Paix, Meſſieurs, reſpectez la maiſon;
Quoi donc? prétendez vous faire ainſi des querelles...
Meſſieurs les officiers dites moi des nouvelles.

LE MARQUIS.

Oh! morbleu, tais-toi donc. Peſte ſoit du Butor.
(*au Comte*)
Je viens ici mandé par Monſieur Philidor;
Voila ce qu'il m'écrit, car j'ai l'aveu du pere.

LE COMTE.

Moi, j'ai pareillement un billet de la mere.

LE MARQUIS.

Son pere, par ſa lettre, à mes vœux la promet.

LE COMTE.

Et ſa mere me l'offre auſſi par ſon billet.

LE MARQUIS, *lit la lettre de Monſieur Philidor.*

A M le Marquis Liſimon Capitaine dans le Régiment de la Reine.

» Faites moi l'honneur, M. le Marquis, de vous » trouver tantôt chez moi; je parlerai de vous » à ma femme & à ma fille, & je ne doute pas » que vous ne leur plaiſiez fort. Ne paroiſſez pas » d'abord dans la maiſon, promenez vous, en at- » tendant, dans les allées de mon jardin, je les » conduirai l'une & l'autre, & ce ſera là que ſe » fera la premiere entrevue.

LE COMTE, *lit la lettre de la mere.*

A M. le Comte Liſimon Capitaine dans le Régiment de la Reine.

» C'eſt aujourd'hui, M. le Comte, que je dois » parler de vous à ma fille, & à mon mari. Je

» vous attends; nous finirons ce jour même, si
» vous souhaitez. Comptez sur ma parole, trou-
» vez vous seulement dans mon jardin, & m'y
» attendez, j'aurai soin de m'y rendre avec mon
» mari & ma fille, qui, comme je l'espére, seront
» charmés l'un & l'autre de l'honneur de votre
» alliance.

LE MARQUIS.

Ciel! que me dites vous?

LE COMTE.

Que venez vous m'apprendre!

MERLIN.

Ah! quel Galimatias, je n'y puis rien comprendre.

LE MARQUIS, *bas à Merlin.*

Merlin, écoute un mot, tirons nous à l'écart.

MERLIN.

Que vous plait-il, Monsieur?

LE MARQUIS.

Comment, double pendard!
Pourquoi ne m'as tu pas révélé ce mystere?

MERLIN, *bas.*

D'honneur, je l'ignorois.

LE MARQUIS.

Sçais-tu que c'est mon frere?

MERLIN, *étonné.*

Votre frere, Monsieur? Ah! que m'apprenez vous!
Et qui Diable a donc pu l'introduire chez nous?

LE MARQUIS.

Moi, je te le demande.

MERLIN.

Ah! Monsieur, je vous jure
Que j'en lave mes mains. Voyez quelle aventure!

Mais la fille eſt pour vous, j'en ferois bien ſerment,
Je m'en vais lui parler, laiſſez nous un moment.

LE COMTE, *bas.*

Vraiment, M. Merlin, j'ai ſujet de me plaindre.

MERLIN.

De quoi, Monſieur?

LE COMTE.

De vous.

MERLIN.

Moi! Je n'ai rien à craindre,

LE COMTE.

Et vous en agiſſez certainement fort mal.
Vous deviez m'avertir que j'avois un Rival,
Je vous avois payé, je penſe, en galant homme.

MERLIN, *bas.*

Moi? Je n'en ſçavois rien, ou la foudre m'aſſomme:
Mais vous vous alarmez; je ne vois pas pourquoi.
Angélique eſt pour vous, vous dis-je, croyez moi.
(*haut.*)
Embraſſez-vous, Meſſieurs, ſans cauſer de déſordre.

LE MARQUIS.

Moi, j'épouſe Angélique, & n'en veut point démordre.

LE COMTE.

Moi, je l'épouſe auſſi, j'y ſuis déterminé.

LE MARQUIS

Parbleu, vous céderez, car je ſuis votre ainé.

LE COMTE.

Ah! parbleu, nous verrons; ſur le fait de maîtreſſe,
Je ſuis l'humble valet à votre droit d'aîneſſe.

LE

LE MARQUIS, *en colere.*
Je vais, en attendant la fin de tout ceci,
Au jardin du beau-pere.

LE COMTE.
Et moi, j'y vais auſſi.

SCENE V.

MERLIN *ſeul.*

J'En ſuis quitte à la fin, mais ce n'eſt pas ſans peine,
Reſpirons un moment, & reprenons haleine;
Un autre ce ſeroit vingt fois déconcerté,
Mais dans le Monde il faut ſur-tout être effronté.
L'effronterie en France, eſt un vice à la mode,
Rien de plus néceſſaire, & rien de plus commode;
Un parfait effronté ne doit rougir de rien,
Et c'eſt là le grand art pour amaſſer du bien.
Les hommes de nos jours ont toute honte bue,
Et de quelque côté que je tourne la vue,
Je ne vois d'indigens que les ſots vertueux;
Il faut un front d'airain pour devenir heureux.
Taiſons nous, j'apperçois mon bon homme de maître,
Entêté du Marquis autant qu'on le peut être;
Il prétend lui donner Angélique aujourd'hui,
Mais j'empêcherai bien qu'elle ne ſoit pour lui.

SCENE VI.

M. PHILIDOR, MERLIN.

M. PHILIDOR.

AH! te voilà, Merlin?

MERLIN.

Fort à votre ſervice,
Toûjours zélé pour vous.

M. PHILIDOR.

Va, je te rends Juſtice.
Tu m'a toûjours paru la perle des valets.
Je ſçais que contre tous tu prends mes intérêts;
Même contre ma femme.

MERLIN.

Elle eſt inſupportable.

M. PHILIDOR.

Pour toi, tu me parois un garçon raiſonnable;
Car tu prends mon parti.

MERLIN.

Moi? n'ai je pas raiſon?
N'êtes vous pas, Monſieur, le chef de la maiſon?

M. PHILIDOR.

Sans doute.

MERLIN.

Vous avez une excellente tête;
Mais votre femme.

M. PHILIDOR.

Fi! ma femme eſt une bête;

Je viens pour lui parler de mon gendre futur,
Le Marquis Lifimon; mais, Merlin, je fuis fûr,
Pour peu que nous voulions infifter fur le nôtre,
Qu'auffitôt elle va m'en propofer un autre.
Oh! je la connois bien.

MERLIN.

Moi, je n'en doute pas.
Votre femme, Monfieur, a l'efprit haut & bas.
Elle veut ignorer que cette loi fi belle
Qui fait l'homme le maître, eft la loi naturelle.
Sa complaifance va comme un flux & reflux,
Vous croyez la tenir, vous ne la tenez plus.
Pour fa tête, oh! ma foi, c'eft tout comme la lune,
Qui tantôt paroît claire, & tantôt paroît brune.
Quand vous lui parlez blanc, elle vous répond noir,
Et dites lui, bonjour, elle vous dit, bonfoir.

M. PHILIDOR.

Oh! parbleu, nous verrons, j'ai fait choix de mon
gendre,
Le Marquis Lifimon en ce lieu doit fe rendre;
Je prétends que ma femme avec lui file doux,
Et que ma fille en faffe aujourd'hui fon époux.
Mais n'eft il point venu?

MERLIN.

N'en foyez point en peine.
Le Marquis Lifimon, au jardin fe promene.

M. PHILIDOR.

En es tu bien certain?

MERLIN.

Oui, je viens de le voir.

M. PHILIDOR.

Parbleu, Merlin, je fuis ravi de le fçavoir,

Je veux tout au plutôt en parler à ma femme ;
Va t'en me la chercher.

MERLIN.

Mais si la bonne dame,
Quand vous lui parlerez du Marquis Lisimon,
Avoit un gendre en poche aussi de sa façon ?

M. PHILIDOR.

Oh! vraiment, c'est de quoi je la crois fort capable.

MERLIN.

C'est un esprit malin.

M. PHILIDOR.

C'est un esprit du diable.

MERLIN.

Elle se fâchera.

M. PHILIDOR.

J'en serai réjoui.

MERLIN.

Tenez toûjours bien ferme.

M. PHILIDOR, *en colere.*

Oh! va, va, laisse faire.
Comment donc, n'est ce pas une fort bonne affaire?
Le Marquis Lisimon est joli Cavalier.
Ma fille, pour Epoux vouloit un officier,
Tous les gens du palais lui causoient la migraine,
Pour lui faire plaisir je prens un Capitaine :
Je suis sûr qu'à ma fille aussi-tôt il plaira,
Et puis ma femme, après de quelqu'autre voudra?
Corbleu, nous allons voir. Fais ce que je desire,
Va, cours, dis lui que j'ai quelque chose à lui dire.

MERLIN.

Il n'en est pas besoin, elle vient, je la vois.

M. PHILIDOR.

Je veux lui parler seul, Merlin, éloigne toi.

SCENE VII.

M. PHILIDOR, Mde. PHILIDOR, MERLIN.

MERLIN, *bas à Mde. Philidor.*

Le Comte Lisimon, votre prétendu gendre,
Est dans votre jardin, Madame, à vous attendre.

Mde. PHILIDOR.

Je viens à ce sujet parler à mon Epoux;
Je te suis obligée. Adieu, va, laisse nous.

M. PHILIDOR.

Voyons. Sachons un peu tout ce qu'elle a dans l'ame.

SCENE VIII.

M. PHILIDOR, Mde. PHILIDOR.

Mde. PHILIDOR.

Hé bien, mon cher époux?

M. PHILIDOR.

Hé bien, ma chere femme?

Mde. PHILIDOR.

Pour vous entretenir vous me voyez ici.

M. PHILIDOR.

Pour le même sujet vous m'y voyez aussi.

Mde. PHILIDOR.

Au moins, je vous demande un peu de complaisance.

M. PHILIDOR.

Soit. Mais je veux auſſi de la correſpondance.

Mde. PHILIDOR.

N'en ai-je pas toûjours?

M. PHILIDOR.

Non pas avec excès.

Mde. PHILIDOR.

N'allez vous pas déja m'intenter un procès ?
C'eſt vous qui commencez toûjours à faire rage.

M. PHILIDOR.

Ma foi, vous êtes, vous, un vrai trouble ménage.
Mais briſons là deſſus, nous venons nous parler,
Tâchons de commencer par ne point quereller.
Notre fille Angélique à preſent eſt nubile,
Vous ſçavez qu'en maris elle eſt fort difficile;
J'ai voulu lui donner pluſieurs gens du palais,
Ils ſont trop attachés, dit-elle, à leurs procès.
Bref, elle a pour la robe une mortelle haine,
Et j'ai fait choix pour elle enfin d'un Capitaine,
C'eſt...

Mde. PHILIDOR.

Je vous interromps tout d'abord ſur ce point;
Sa mere, à cet hymen ne conſentira point.

M. PHILIDOR.

Pourquoi donc, s'il vous plait, & quel but eſt le vôtre?
Car enfin...

Mde. PHILIDOR.

Mon but eſt qu'elle en épouſe un autre.

J'ai ſon affaire.

M. PHILIDOR.

Hé bien, n'avois-je pas bien dit ?
Ventrebleu! peſte ſoit de votre chien d'eſprit.

Mde. PHILIDOR.

Mais, Monſieur mon mari, d'un ton plus bas, pour cauſe.

M. PHILIDOR.

Comment donc ? il ſuffit que je veuille une choſe
Pour que vous vouliez l'autre ?

Mde. PHILIDOR.

Oh ! je veux la raiſon.
L'Epoux que je lui donne eſt un joli garçon ;
Même il eſt Capitaine.

M. PHILIDOR.

Ah ! j'enrage ; Madame ;
Je vous ferai bien voir que vous êtes ma femme.

Mde. PHILIDOR.

Et par où, s'il vous plait ?

M. PHILIDOR.

Par où ? ſuffit... je veux
Que ma fille aujourd'hui condeſcende à mes vœux.

Mde. PHILIDOR.

Je prétends qu'Angélique à moi ſeule obéiſſe.

M. PHILIDOR.

Selon ma volonté j'entens, moi, qu'elle agiſſe.

Mde. PHILIDOR.

Elle doit ſe ſoumettre aveuglément à moi,
Et de nul autre après, ne recevoir la loi.

M. PHILIDOR.

Et par quelle raiſon ?

Mde. PHILIDOR.

C'eſt que je ſuis ſa mere.

M. PHILIDOR.

Et moi donc, s'il vous plait, ne ſuis-je pas ſon pere ?

Mde. PHILIDOR.

Et quand vous le ſeriez? voyez, belle raiſon!

M. PHILIDOR.

Je m'en moque, j'aurai pour gendre Liſimon.

Mde. PHILIDOR.

Liſimon, dites-vous? Liſimon Capitaine?

M. PHILIDOR.

Oui...

Mde. PHILIDOR.

De quel régiment?

M. PHILIDOR.

De celui de la reine.

Mde. PHILIDOR.

Tout de bon?...

M. PHILIDOR.

Tout de bon.

Mde. PHILIDOR.

Et vîte, embraſſons-nous.
Allons faire la paix, mon cher petit époux.

M. PHILIDOR.

D'où vient donc tout à coup un excès de tendreſſe
Que l'on pardonneroit à peine à ſa maîtreſſe ?

Mde. PHILIDOR.

L'époux que je deſtine à ma fille aujourd'hui,
C'eſt Liſimon.

M. PHILIDOR.

Comment, Liſimon?

Mde. PHILIDOR.

Oui, c'eſt lui ;
Et puiſque nous voulons tous deux le même gendre,
A votre volonté je ſuis prête à me rendre.

M. PHILIDOR.

Voyez le grand effort ! mais je ſuis tout troublé ;
Quoi, Monſieur Liſimon vous a déja parlé ?

Mde. PHILIDOR.

Oh ! vraiment, j'ai fait plus, ma parole eſt donnée
De finir de ma fille avec lui l'hyménée.

M. PHILIDOR.

De moi, ſur cet article il a parole auſſi,
Je vous dirai bien plus, Liſimon eſt ici.

Mde. PHILIDOR.

Je le ſçais bien.

M. PHILIDOR.

Comment ?

Mde. PHILIDOR.

Je le ſçais bien, vous dis-je.

Mde. PHILIDOR.

Vous le ſçavez ? voici quelque nouveau vertige.

Mde. PHILIDOR.

Il s'eſt ſur mon billet rendu dans le jardin :
Il a reçu, vous dis-je, un billet de ma main
Par lequel, en deux mots je lui mande & propoſe
De venir au jardin pour terminer la choſe.

M. PHILIDOR, *riant.*

Je vous en livre autant. Le cas eſt ſingulier ;
Je n'ai jamais rien vu de plus particulier.
Ne nous trompons-nous point ? C'eſt peut-être un autre homme.
Eſt ce bien Liſimon ?

Mde. PHILIDOR.

C'eſt ainſi qu'on le nomme.

M. PHILIDOR.

Un garçon fort bien fait ?

Mde. PHILIDOR.

Oui, vraiment, fait au tour.

M. PHILIDOR.

Aſſez beau de viſage ?

Mde. PHILIDOR.

Ah ! beau comme le jour.

M. PHILIDOR.

Capitaine ?

Mde. PHILIDOR.

Oui, vous dis-je.

M. PHILIDOR.

Oh ! ma foi, c'eſt lui même.

Mde. PHILIDOR.

En doutez vous ?

M. PHILIDOR.

Moi ? non, mais c'eſt un vrai probleme.

Mde. PHILIDOR.

Nous allions quereller, car nos plus grands débats
Viennent, faute ſouvent de ne s'entendre pas.

M. PHILIDOR.

Hé ! la choſe à préſent n'eſt pas encor bien claire.

Mde. PHILIDOR.

Il faut à notre fille apprendre ce myſtere,
Puiſqu'elle hait ſi fort tout les gens du palais ;
Liſimon, pleinement doit remplir ſes ſouhaits.

M. PHILIDOR.

Sans doute, & je prétens que l'affaire ſe faſſe.

SCENE IX.

M. PHILIDOR, Mde. PHILIDOR, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Mon pere, à vos genoux je demande une grace.

M. PHILIDOR.

Comment donc?

ANGELIQUE.

Ah! mon pere, auriez vous bien le cœur
De vouloir aujourd'hui caufer tout mon malheur!

M. PHILIDOR.

En voici bien d'une autre, & que veux tu donc dire?

Mde. PHILIDOR.

Mais, vraiment, fon difcours commence à m'interdire.

ANGELIQUE.

Vous voulez, dit Merlin, tous deux me marier;
Et je viens tout exprès ici pour vous prier
De ne me point forcer au nœud du mariage.

Mde. PHILIDOR.

Ah! le cas eft nouveau qu'une fille à votre âge
Ait pour l'état de femme une fi grande horreur;
Des filles de Paris c'eft l'unique fureur,
Et leur efprit feroit attaqué de folie,
S'il leur falloit refter filles toute leur vie.

ANGELIQUE.

Mais mon dessein n'est pas de reste fille ... hélas !
Un jeune Cavalier m'a trouvé des appas ...
Et je viens vous prier de renoncer au vôtre,
Et de m'en accorder en même tems un autre.

Mde. PHILIDOR.

Je ne m'attendois pas à ce petit détour;
Or ça, Mademoiselle, en dépit de l'amour,
A votre mere, à moi, j'entends qu'on obéisse.

ANGELIQUE.

Quoi! vous seriez, mon pere, auteur de mon supplice ?

M. PHILIDOR.

Ceci n'est pas mauvais; quoi! quand un coup du sort
Met votre mere & moi parfaitement d'accord,
(Ce qui n'arrive pas deux fois, au plus, l'année;)
Vous seule, vous romprez un projet d'hyménée?
Mais, quel est ce Mignon? ce joli Jouvanceau
Dont vous avez coëffé votre petit cerveau?

Mde. PHILIDOR.

Je le gagerois bien, c'est quelque petit maître.

ANGELIQUE.

Oh! non, il est sensé tout autant qu'on peut l'être.

M. PHILIDOR.

Mais enfin, quel homme est ce, est ce un homme de nom?

ANGELIQUE.

C'est, puisqu'il le faut dire, un nommé Lisimon.

M. PHILIDOR.

Lisimon, dis-tu pas? quoi! c'est chose certaine?

ANGELIQUE.

Oui, mon pere.

M. PHILIDOR.

Et, qu'eſt-il?

ANGELIQUE.

Mais, il eſt Capitaine
Au Régiment, dit on, de la Reine ... pourquoi
Paroiſſez vous ſurpris ... vous riez ...

M. PHILIDOR, *riant.*

Oh! ma foi,
Je n'y puis plus tenir.

ANGELIQUE.

Quoi! vous auſſi, ma mere?

Mde. PHILIDOR.

Le plaiſant tour.

ANGELIQUE.

De grace, expliquez ce myſtere.

M. PHILIDOR, *riant toûjours.*

Celui que nous t'avons deſtiné pour Epoux,
C'eſt Liſimon lui-même.

ANGELIQUE.

Ah! que m'apprenez vous!

M. PHILIDOR.

Parbleu, de Liſimon j'admire la ſageſſe,
Quelle diſcrétion! quelle délicateſſe!
De prendre de nous trois, en ſecret, l'agrément;
Peſte! ce garçon là promet infiniment.

ANGELIQUE.

Le pauvre Chevalier va donc être bien aiſe.

Mde. PHILIDOR.

Chevalier, dites vous? oh! ne vous en déplaiſe,
Vous ſerez bien Comteſſe.

M. PHILIDOR.

Elle, Comteſſe? Bon!

Elle ſera Marquiſe, & je vous en réponds,
Liſimon eſt Marquis.

Mde. PHILIDOR.

Non, vraiment, il eſt Comte.

ANGELIQUE.

Non, il eſt Chevalier.

M. PHILIDOR.

Hé! quel peſte de conte.
Il eſt Marquis, vous dis-je, & Marquis très Marquis;
Et tous les Liſimon le font de pere en fils.

Mde. PHILIDOR.

Et moi, Monſieur, & moi, je ſoutiens le contraire.

M. PHILIDOR.

Bon! Encore une fois mettons nous en colere.

Mde. PHILIDOR.

Vous m'y forcez toûjours... Car tenez, franchement...

M. PHILIDOR.

Ne ſçauriez vous parler qu'avec emportement?
Entre nous, vos diſcours ſont pleins de pétulence.

Mde. PHILIDOR.

Et les vôtres, Monſieur, ſont pleins d'extravagance.

M. PHILIDOR.

Le compliment eſt doux. Mais, faut-il nous facher?
C'eſt une bagatelle, envoyons le chercher;
N'eſt il pas au jardin?

Mde. PHILIDOR.

Sans doute, il y doit être.
Nous n'avons qu'à parler, d'abord il va paroître.
Mais je le vois venir.

SCENE X.

M. PHILIDOR, Mde. PHILIDOR, LE MARQUIS, LISIMON, LE COMTE, ANGELIQUE.

M. PHILIDOR, *voyant le Marquis.*

Justement le voici.

Mde. PHILIDOR, *prenant le Comte par la main.*

Tenez, c'eſt celui-là.

M. PHILIDOR, *voyant le Marquis.*

Non, non, c'eſt celui-ci.

Mde. PHILIDOR.

C'eſt celui là, vous dis-je.

M. PHILIDOR.

Hé! mon dieu non, ma femme,

Mde. PHILIDOR, *au Comte.*

Monſieur, n'êtes vous pas Liſimon?

LE COMTE.

Oui, Madame.

Mde. PHILIDOR.

Là, Monſieur mon mari, n'avois-je pas raiſon?

M. PHILIDOR, *au Marquis.*

N'eſt ce pas vous, Monſieur, qu'on nomme Liſimon?

LE MARQUIS.

Oui, Monſieur.

ANGELIQUE, *bas.*

Juste Ciel! ma surprise est extrême.

M. PHILIDOR.

Capitaine?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur.

Mde. PHILIDOR.

Et vous?

LE COMTE.

Et moi, de même.

M. PHILIDOR.

Comment, deux Lisimon? oh! je n'y connois rien.

Mde. PHILIDOR.

Pour moi, je n'en connois point d'autre que le mien.

M. PHILIDOR.

Moi, je crois que le mien est le seul véritable,
Je m'y tiens.

ANGELIQUE.

Tout ceci me paroît incroyable.

LE MARQUIS.

Monsieur, j'espére en vous, vous sçavez mon amour.

M. PHILIDOR.

Oui, Monsieur, vous aurez ma fille, & dès ce jour.

LE COMTE, *à Madame Philidor.*

Vous savez mon ardeur, j'espére en vous, Madame.

Mde. PHILIDOR.

Comptez sur moi, Monsieur, ma fille est votre femme.

M. PHILIDOR.

Angélique?

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Mon pere.

M. PHILIDOR.

A quoi rêves tu là?
Tu le connois si bien, expliques nous cela.
Lequel est Lisimon? est ce l'un? est ce l'autre?
Parle, est ce le mien?

ANGELIQUE.

Non.

Mde. PHILIDOR.

C'est le mien.

ANGELIQUE.

Ni le vôtre.

LE MARQUIS.

Comment, Mademoiselle, ai-je l'air imposteur?
Mon nom est Lisimon, je suis homme d'honneur.

LE COMTE.

Permettez-moi de dire ici la même chose,
Que Lisimon n'est pas un nom que je suppose.

M. PHILIDOR.

Lequel croire des deux! par ma foi, je ne sçais.
(*au Marquis.*)
Mais vous me convenez, Monsieur, & c'est assez.
A mes commandemens ma fille va se rendre.

Mde. PHILIDOR, *au Comte.*

Et moi je prétends, moi, que Monsieur soit mon gendre.

M. PHILIDOR.

C'est à vous à céder. Je le veux, en un mot.
Vous n'êtes qu'une femme.

Mde. PHILIDOR.

Et vous n'êtes qu'un sot.

ANGELIQUE.

Ah, mon pere! en faut-il venir aux invectives?

M. PHILIDOR, *en colere.*

Comment! dérogerois-je à mes prérogatives?
Vous dépendez de moi, je suis pere & mari;
D'elle, comme de vous, je veux être obéi.

LE MARQUIS.

Ah! Monsieur.

LE COMTE.

Ah! Madame.

ANGELIQUE.

Et, ma mere, de grace,
Tâchez qu'avec douceur cette affaire se passe.

Mde. PHILIDOR.

Votre pere me joue un tour de sa façon;
Je gage que le sien est un faux Lisimon.

M. PHILIDOR.

Moi! je me servirois d'un pareil stratageme?
Je n'en suis pas capable.

SCENE XI.

M. & Mde. PHILIDOR, Les Trois LISIMON, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

HÉ! le voici lui même.

M. PHILIDOR.

Et qui donc?

ANGELIQUE.

Lifimon.

M. PHILIDOR.

Qui! Celui que je vois?

Je ne fçais où j'en fuis.

Mde. PHILIDOR.

Ni moi.

LE MARQUIS, *voyant le Chevalier.*

Ni moi.

LE COMTE, *voyant le Chevalier.*

Ni moi.

LE CHEVALIER.

Le Marquis & le Comte! oh! rencontre imprévue!

De tout ce que je vois mon ame eft confondue.

(à Monfieur Philidor.)

Ah! Monfieur, pardonnez à mon étonnement;

Deux Rivaux, je le vois, traverfent un amant.

Efpérant m'allier avec votre famille,

Je vous venois ici demander votre fille,

M. PHILIDOR.

Oh! ma foi, c'en eft trop. Trois époux à la fois!

Prétendez vous, Meffieurs, l'époufer tous les trois?

Mde. PHILIDOR.

La chofe affurément ne paroît pas faifable.

M. PHILIDOR.

Mais qui diantre de vous eft donc le véritable?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

C'eft moi, Monfieur.

M. PHILIDOR.

Comment? tous les trois? oh! parbleu,

A la fin je croirai que ceci n'eft qu'un jeu.

LE CHEVALIER.

Monſieur, puiſqu'il vous faut dévoiler ce myſtere,
Des ainés Liſimon je ſuis le jeune frere,
Nous ſervons tous les trois au même régiment,
Nous nous trouvons chez vous, je ne ſçais pas comment.
Ils ſont très étonnés. Quant à moi, je vous jure
Que je ſuis tout comme eux ſurpris de l'aventure.

M. PHILIDOR.

Puiſque vous m'aſſurez que la choſe eſt ainſi,
Je me trouve à préſent un peu plus éclairci;
Mais par quel cas fortuit vous trouvez vous enſemble?

LE MAQRUIS.

Sans doute, c'eſt l'amour qui tous trois nous raſſemble,
Quant à moi, Merlin ſeul m'a produit près de vous.

LE COMTE.

Quoi! Merlin? Ah! le traitre, il mourra ſous mes coups.
C'eſt lui qui m'a donné l'accès près de Madame.

LE CHEVALIER.

Ah, qu'entens-je! ainſi donc il trahiſſoit ma flamme?
Il m'a, comme vous deux, produit dans la maiſon,
Il m'a deux fois tiré de l'argent.

M. PHILIDOR.

Le frippon!

LE COMTE.

J'en ſuis pour mon argent, comme vous pour le vôtre.

LE MARQUIS.

Il nous a donc dupés tous trois l'un après l'autre.
Mais vous m'avez promis votre fille, Monſieur,
Et de vous ſur ce point j'ai parole d'honneur.

M. PHILIDOR.

Oh ! je vous la tiendrai.

LE COMTE.

Par parole autentique,
Madame m'a promis la charmante Angélique.

Mde. PHILIDOR.

Ne craignez rien, Monſieur, vous ſerez ſon époux.

LE CHEVALIER.

Belle Angélique, hélas ! je n'eſpére qu'en vous.

ANGELIQUE.

Ah ! tant que de mon cœur je ſerai la maîtreſſe,
Vous pouvez, Chevalier, compter ſur ma tendreſſe.

M. PHILIDOR.

C'eſt ce qu'il faudra voir.

Mde. PHILIDOR.

Mais, que veut ce valet?

SCENE XII.

Les Acteurs précédens. LA RONCE.

LA RONCE.

MAdame, on m'a chargé de vous rendre un
billet.

M. PHILIDOR.

Encore un Liſimon ?

Mde. PHILIDOR.

Attendez donc réponſe.
Mais il s'en va. Voyons un peu ce qu'il m'annonce.

SCENE XIII.

Les Acteurs précédens Mde. PHILIDOR.

Mde. PHILIDOR.

LE Benêt! il apporte un billet au hazard.
Il devoit bien nous dire au moins de quelle part.
Je ne reconnois point du tout cette écriture,
Et je vois qu'on a même omis la ſignature.
(elle lit.)

(Lettre.)

» Ayant appris, Madame, que les deux ainés
» des trois Liſimon aſpiroient au bonheur d'en-
» trer dans votre famille, j'ai cru qu'il étoit de
» mon devoir de vous avertir que le Marquis
» eſt ſi fort adonné au jeu, & le Comte aux
» femmes, qu'ils rendront une épouſe éternel-
» lement malheureuſe, & vous ſçavez, Madame,
» que ce ſont-là les deux vices ordinaires de
» preſque tous les gens de guerre; ainſi, prenez
» garde à ce que vous ferez.
Quoi, Meſſieurs, vous aimez les femmes & le jeu!
Vraiment, vous pourriez bien ruiner ma fille en peu.

LE COMTE.

Madame, ce billet n'eſt qu'un pur artifice.

LE MARQUIS.

Monſieur, à ma conduite on ne rend pas juſtice.

M. PHILIDOR.

Ce que j'aprens de vous, Meſſieurs, me fait trembler;
Moi, vous donner ma fille? autant vaut l'immoler.

Mde. PHILIDOR.

Fi! les maris joueurs ſont des maris infames:
Peut-on aimer le jeu?... paſſe encor pour les femmes.

LE COMTE.

Madame, encore un coup on nous accuſe à tort,
Et s'il faut parler net, je ſoupçonne très fort
Votre valet Merlin de cette fourberie.
Nous avons des garants de ſa fripponnerie,
Et ce qu'il nous a fait à tous trois, tour à tour,
Nous montre qu'il eſt bien capable d'un tel tour.
Eclairciſſons ce fait, je le demande en grace.

M. PHILIDOR.

Si c'eſt lui, je prétens l'aſſommer ſur la place.
Mais, voyez ce maraud. Taiſons-nous, le voici.

SCENE XIV.

Les Acteurs précédens & MERLIN.

MERLIN, *apperçevant les trois Liſimon.*

AH! que vois-je? la peſte! ils ſont encore ici,
Je les croyois bien loin. Fuyons.

M. PHILIDOR.

Arrête, arrête.

Viens-tu jouer encor quelque tour de ta tête?

MERLIN, *voulant s'échapper.*

Hé! Monsieur, laissez-moi, l'on m'attend autre part.

LE MARQUIS.

Ah! ah! vous voila donc, traître, insigne pendard.

LE COMTE.

C'est donc toi, malheureux, dont l'audace est extrême.

LE CHEVALIER.

Enfin, te voila donc?

MERLIN.

Oui, Messieurs, c'est moi-même.

(*à part.*)

Un peu d'effronterie, allons, ferme, Merlin.

LE COMTE.

Tu nous a donc joués tous trois, double coquin?

MERLIN.

Qui, moi? De vous jouer j'aurois eu l'impudence?
Souverain protecteur des cœurs pleins d'innocence,
Ciel! qui voyez ici l'affront que l'on me fait,
Me laissez vous noircir d'un semblable forfait!

LE MARQUIS.

Quoi? ne nous as-tu pas introduit chez ton maître,
Tous trois, l'un après l'autre?

MERLIN.

Oui, Monsieur.

M. PHILIDOR.

Hé bien, traître!

N'est ce pas les jouer? dis nous en la raison?

MERLIN.

Eſt ce ma faute, à moi, s'ils ſont trois Liſimon?
J'ai conduit ce me ſemble aſſez bien leurs affaires;
De quoi s'aviſent-ils auſſi d'être trois freres?

Mde. PHILIDOR.

Mais ce n'eſt pas le tout, connois-tu ce billet?
Je ſuis ſûre, maraud, que c'eſt toi qui l'a fait.

LE MARQUIS.

De tes tours inſolens, coquin, c'eſt là le pire.

MERLIN.

Qui, moi? faire un billet! je ne ſçais pas écrire,
Si j'avois un peu ſçu barbouiller du papier;
Je ſerois à préſent peut-être un ſous-fermier.

LE COMTE, *tirant ſon épée.*

Mon ame en ce moment veut être détrompée.
Parle; ou bien dans ton ſang je plonge cette épée.

MERLIN.

Mais, Meſſieurs, battez-moi, tuez-moi, bourrez-moi
Je ne ſçais d'où provient ce billet, par ma foi.

LE COMTE.

Tu n'en ſçais rien, maraud?

MERLIN.

Non, la peſte me tue;
Et c'eſt la vérité, comme on dit, toute nue.

Mde. PHILIDOR.

Je veux croire, Meſſieurs, qu'on cherche à vous noircir.
Mais avant de conclure, il faut nous éclaircir
Si ce qu'on nous écrit eſt faux ou véritable.

M. PHILIDOR.

Pour la premiere fois ma femme eſt raiſonnable.

ANGELIQUE.

Tout cela ne feroit d'aucune utilité.
Ces Messieurs voudroient-ils forcer ma volonté?
Puisqu'un autre a mon cœur, que peuvent-ils prétendre ?

MERLIN.

Bon! elle me seconde, & c'est fort bien l'entendre.

LE MARQUIS.

Madame, c'est assez, je me tiens averti.
Comte, m'en croirez-vous ? prenons notre parti,
Faisons par grandeur d'ame un effort sur nous même;
Puisque des trois rivaux ce n'est pas nous qu'on aime.

LE COMTE.

Chevalier, nous laissons un champ libre à tes feux. *(à Merlin.)*
Toi, maraud, de tes jours ne te montre à mes yeux.

SCENE XV. & Derniere.

M. PHILIDOR, Mde. PHILIDOR, ANGELIQUE, LE CHEVALIER, MERLIN.

M. PHILIDOR.

Or çà, Monsieur Merlin, je veux que sans mystere
Vous me développiez le fond de cette affaire.
Ces Messieurs quittent prise, ils en ont tout sujet;
Si vous ne m'apprenez d'où vient ce beau billet,

Comme un frippon fieffé je vais vous faire prendre,
Jusqu'à ce que l'on ait des preuves pour vous pendre.

MERLIN.

Permettez donc, Monsieur, qu'embrassant vos genoux,
Votre Merlin exige une grace de vous.

M. PHILIDOR.

Hé, quelle grace, dis?

MERLIN, *à genoux.*

Celle de ne point battre
Un valet digne, hélas! de l'être comme quatre.
Jettez les yeux, Monsieur, sur mon petit trésor,
Et voyez seulement ces quatres bourses d'or;
Des ainés Lisimon, j'obtins les deux premieres,
Et le cadet lui seul m'offrit les deux dernieres;
Je les servois d'abord tous trois sans primauté,
Mais le plus fort payant l'a lui seul emporté.
Pour faire déguerpir les ainés des trois freres,
J'ai cru dans un besoin mes ruses nécessaires;
Et cette lettre enfin dont vous cherchez l'auteur,
Est de l'invention de votre serviteur.
De cent routes, Monsieur, qui vont à la fortune,
Depuis près de trente ans, je n'en ai trouvé qu'une.
Si je vous ai trompé, j'en pleure amérement,
Et j'en suis très faché, Monsieur, assurément.

M. PHILIDOR.

Comment! double coquin, nous jouer de la sorte?

MERLIN.

Je m'y suis vu forcé, ou le diable m'emporte.

M. PHILIDOR.

En faveur de l'argent que cela t'a produit,

Je veux bien te paſſer ce petit tour d'eſprit;
(au Chevalier.)
Mais n'y retourne plus. Ma fille a ſçu vous plaire,
Obtenez s'il ſe peut l'agrément de ſa mere;
Cela ſe doit ainſi, qu'elle approuve vos feux,
Et je ſuis prêt, Monſieur, à vous unir tous deux.

LE CHEVALIER.

Ma fortune eſt égale à celle de mes freres,
Pourquoi vos ſentimens me ſeroient ils contraires?

ANGELIQUE.

Ma mere, vous pouvez me faire un heureux ſort.

Mde PHILIDOR.

Entrons dans le logis, nous ferons cet accord.

MERLIN.

Le Cadet Liſimon remporte la victoire,
Des trois freres rivaux ainſi finit l'hiſtoire.

FIN.



LES VACANCES

COMÉDIE EN UN ACTE.

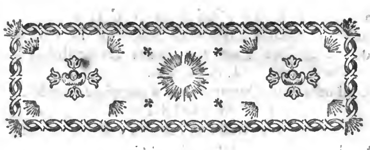
Par Monsieur DANCOURT.



ACTEURS.

M. GRIMAUDIN, *Procureur.*
LEPINE, *filleul de M. Grimaudin.*
LE MAGISTER.
ANGELIQUE, *fille de M. Grimaudin.*
Mde. LA ROCHE, *domestique de M. Grimaudin.*
M. DE LA PARAPHARDIERE, *Greffier.*
Mde. PERRINELLE, *Bourgeoise.*
CLITANDRE, *Capitaine de Cavalerie.*
M. MAUGREBLEU, *fils de M. Grimaudin.*
MARTINE, *Payſanne.*
COLIN, *petit Payſan.*
LE BARBIER *du Village.*
LA MEUNIERE.
UN SUISSE.
Pluſieurs Procureurs, Payſans, & Dragons.

La Scene eſt dans le Village de Gaillardin en Brie, proche du Château.



LES VACANCES COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE MAGISTER, LEPINE.

LE MAGISTER.

Non, Palſanguenne, vous avez beau dire, Monſieur de Lepine, je ne ſçaurois m'accoutumer à ſtilà.

LEPINE.

Mais qu'eſt-ce que cela vous fait, Monſieur le Magiſter? Puiſqu'il faut que nous ayons un Seigneur, une fois, que nous importe qui le ſoit?

LE MAGISTER.

Que nous importe? Morgué, ça eſt honteux que le couſin du Meunier de Rougemare, Mon-

sieur Grimaudin, devianne Seigneur du village de Gaillardin : je ne puis avaler cette pilule-là.

LEPINE.

C'est un honnête homme, qui a gagné du bien &c..

LE MAGISTER.

Un Procureur honnête homme, & qui est devenu riche encore! en vela une belle marque.

LEPINE.

Il a des amis, de bonnes connoissances, & nous nous trouverons bien de sa protection.

LE MAGISTER.

Ly? il nous fera des procès à tous tant que je sommes : mais, morgué, je m'en gausse, je sommes quatre ou cinq dans le village qui ly taillerons de la besogne, sur ma parole.

LEPINE.

Et que ferez-vous?

LE MAGISTER.

Ce que je ferons? Il n'est, morgué, pas plus Gentilhomme que nous. Je sis Collecteur, moi, Dieu marci, cette année; palsanguenne, j'aurai le plaisir de mettre notre nouviau Signeur à la taille.

LEPINE.

Qu'est-ce que cela produira?

LE MAGISTER.

Que je le ferons enrager, & s'il ne veut avoir la paix, il a de petits droits que je ly ferons pardre. Oh! je ne nous mouchons pas du pied, afin que vous le sçachiais.

LEPINE.

Vous êtes un homme entendu & entreprenant, je vois bien cela.

LE MAGISTER.

Morgué, vous avez itou un peu d'efprit, gobergeons-nous enfemble de ce coufin de Meunier, qui viant être notre Signeur maugré que j'en ayons.

LEPINE.

Mais je ne puis pas avec bienféance, moi...

LE MAGISTER.

Quoi! parce qu'il vous a fait Procureur Fifcal? Parguenne, il vous a baillé là une belle Charge. Acoutez, n'y a que deux mots qui farvent; vous êtes nouveau venu dans le village auffi-bien que ly, ne vous brouillez point avec les habitans. C'eft un petit avis que je vous baille, vous y ferez vos petites réflexions. Votre valet, Monfieur de Lepine.

SCENE II.

LEPINE *feul.*

C'Eft une affez méchante engeance que la race payfanne, & notre Monfieur Grimaudin a toute la mine de n'être pas content dans la fuite de l'acquifition qu'il vient de faire. Le voici, je penfe, le Magiftrat a, ma foi, raifon, voilà un fort vilain Seigneur de Paroiffe.



SCENE III.

M. GRIMAUDIN, LEPINE.

M. GRIMAUDIN.

HÉ bien, mon pauvre Lepine, je suis sur mes terres ; & me voilà pourtant, en dépit de l'envie, propriétaire du Château & de la Seigneurie de Gaillardin.

LEPINE.

Et à fort bon marché, n'est-ce pas ? On ne vous apportera ni argent faux, ni vieilles especes du payement que vous avez fait.

M. GRIMAUDIN.

Oh, pour cela, non, je t'en réponds ; je me la suis fait adjuger pour les frais d'une instance que j'ai eu l'esprit de faire durer dix-sept ans, & le fond du procès n'est pas jugé encore.

LEPINE.

Quelle bénédiction ! vous tirerez encore de-là de bonnes nipes.

M. GRIMAUDIN.

Je l'espére. Quand des gens de notre profession ont un peu d'honneur & de conduite, ils font de bonnes maisons en bien peu de temps ; n'est-il pas vrai ?

LEPINE.

La peste, oui. Vous autres Procureurs de Cour

Souveraine, vous avez ſouvent de bonnes occaſions : mais un pauvre diable comme moi...

M. GRIMAUDIN.

Laiſſe-moi faire, j'acheverai ta fortune, va ; Quoique je n'euſſe encore cette Terre-ci qu'à bail judiciaire, quand tu revins de Flandre l'année paſſée, j'ai trouvé le moyen de t'en faire le Procureur Fiſcal : m'en voilà maintenant Seigneur, par la grace de Dieu & du Châtelet ; tu es mon filleul, tu as de bons principes, je te pouſſerai, tu iras loin, ſur ma parole.

LEPINE.

Il ne tiendra pas à moi que je ne faſſe quelque choſe dans la Robe, j'ai des inclinations admirables.

M. GRIMAUDIN.

Sur ce pied-là, je veux avant qu'il ſoit dix ans, que tu ayes une petite Terre.

LEPINE.

Je vous ſuis bien obligé, mon parrain.

M. GRIMAUDIN.

Il y a plaiſir, oui, de venir ainſi paſſer les Vacances dans ſes petits États.

LEPINE.

Aſſurément.

M. GRIMAUDIN.

Il y a peu de mes Confreres qui en puiſſe faire autant.

LEPINE.

Il n'y en aura jamais qui faſſe ſon chemin ſi promptement que vous, & ſi ils aiment à aller vîte ces Meſſieurs-là.

M. GRIMAUDIN.

J'en attends ici trois ou quatre, que j'ai priés de me venir voir avec leurs familles pendant les Vacances.

LEPINE.

Vous ne manquerez pas de compagnie.

M. GRIMAUDIN.

Je veux les régaler de maniere à les faire crever de dépit.

LEPINE.

Ils feront tous bien fâchés de vous voir faire si bonne figure.

M. GRIMAUDIN.

Je le crois comme cela.

LEPINE.

N'eſt-ce pas aujourd'hui que vous faites la cérémonie de prendre poſſeſſion...

M. GRIMAUDIN.

Selon le monde qui viendra: je ne prétends pas que cela ſe faſſe *incognito*, non; j'ai donné ordre que tout le Village ſe mit ſous les armes, j'aime à faire parler de moi.

LEPINE.

C'eſt la folie de tous les grands hommes.

M. GRIMAUDIN.

Que je vais vivre heureux! Je ſuis veuf, premierement.

LEPINE.

Oui; mais vous avez deux grands enfans.

M. GRIMAUDIN.

Bon, le garçon s'eſt fait Soldat, il n'oſeroit revenir; &, Dieu merci, c'eſt un frippon que je

suis en droit de déshériter, & de ne jamais voir.

LEPINE.

Cela est bien heureux.

M. GRIMAUDIN.

Et pour la fille, c'est une coquine qui ne vaudra pas mieux que son frere. Je veux la marier à un vieux Greffier, dont je suis sûr qu'elle ne voudra point; & je la gênerai tant, je la gênerai tant, qu'elle fera quelque sottise, qui m'autorisera à la mettre dans un Couvent. Oh! j'ai des vues bien judicieuses.

LEPINE.

Oh, pour cela, vous êtes né coëffé, d'avoir des enfans qui secondent si bien vos bonnes intentions.

M. GRIMAUDIN.

Tout conspire à mon bonheur, & je m'en vais avoir le plaisir de faire la fortune d'une personne que j'aime.

LEPINE.

Vous êtes amoureux?

M. GRIMAUDIN.

Oui, mon enfant. Est-ce que Madame la Roche ne t'a parlé de rien?

LEPINE.

Vous voulez épouser Madame la Roche?

M. GRIMAUDIN.

Epouser Madame la Roche! tu rêves, je pense.

LEPINE.

Pourquoi non? pour l'acquit de votre conscience peut-être. Il y a long-temps qu'elle est votre gouvernante; & depuis la mort de la dé-

fume, il n'eſt pas que vous ne lui ayez promis quelquefois...

M. GRIMAUDIN.

Cela étoit bon quand je n'étois que ſimple Procureur; mais à préſent...

LEPINE.

Ah! le petit inconſtant qui change avec la fortune!

M. GRIMAUDIN.

Je veux te la faire épouſer, à toi, laiſſe-moi ménager cela. La voici, je vais ſur le champ lui propoſer.

LEPINE.

Non, non, mon parrain, ſi le cœur m'en dit, je ferai ma propoſition moi-même.

SCENE IV.

Mde. LA ROCHE, M. GRIMAUDIN, LEPINE.

Mde. LA ROCHE.

QU'eſt ce que c'eſt donc, Monſieur? eſt-ce vous qui faites venir ici une Compagnie de gens d'armes pour prendre poſſeſſion de votre Terre avec plus d'éclat?

M. GRIMAUDIN.

Comment donc? que veux-tu dire?

Mde. LA ROCHE.

Ils ſont plus de cinquante hommes à cheval

qui logeront cette nuit dans le village : ils disent qu'ils se sont détournés de trois lieues pour passer par ici.

M. GRIMAUDIN.

Ils prennent bien de la peine ; & pourquoi ne vont-ils pas leur chemin ?

LEPINE.

C'est quelque Officier de votre connoissance, apparemment, qui vient vous rendre visite pour honorer votre prise de possession.

M. GRIMAUDIN.

Oui ; mais il ne falloit pas qu'il vint avec tant de monde.

Mde. LA ROCHE.

Venez donc voir ce que vous en ferez ; ils veulent mettre leurs chevaux dans le Château, parce qu'il n'y a pas assez d'écuries dans le village.

M. GRIMAUDIN.

Leurs chevaux dans le Château ! Ah, ah, je leur ferai bien voir... Allons, allons, mon filleul, un bon procès verbal de Dieu, commençons toûjours par-là.

LEPINE.

Autant de papier timbré perdu, mon parrain, on ne gagne rien à plaider avec ces gens-là.



SCENE V.

MARTINE, M. GRIMAUDIN, LEPINE, Mde. LA ROCHE.

MARTINE.

HÉ vite, hé tôt, Monſieur, dépêchez-vous.

M. GRIMAUDIN.

Qu'eſt-ce qu'il y a?

MARTINE.

Deux carroſſes tout pleins de Madames, & une charretée de Procureux qui venont d'arriver dans la cour de la Farme. Ils ſont pêle-mêle avec de grands ſoudars qui carreſſont les femmes, & qui battont les hommes. Ils diſont tretous que vous leur faites piece.

M. GRIMAUDIN.

Mon pauvre filleul!

LEPINE.

Vos petits Etats ſont mal policés, mon partain, il y faut mettre ordre.

Mde. LA ROCHE.

Il n'y a point de temps à perdre.

M. GRIMAUDIN.

Tu as raiſon, je m'en vais leur faire donner aſſignation par mon Sergent, à ce qu'ils aient à ſe retirer, & à en venir pardevant le Bailli dans la huitaine, avec proteſtation de les prendre à partie en leur propre & privé nom, en cas de déſordre.

LEPINE.

Leur ſignifiant que vous êtes Procureur, n'eſt-ce pas?

Mde. LA ROCHE.

Hé, Monſieur, vous n'y ſongez pas, ces gens-là jetteront votre Sergent dans le puits, & ils mettront le feu à la maiſon, c'eſt moi qui vous le dis.

M. GRIMAUDIN.

Mais voilà qui eſt extraordinaire, des Cavaliers dans ce village ci, ce n'eſt point un paſſage de troupes.

LEPINE.

Il y a là-deſſous quelque choſe que je ne comprends pas bien: je m'en vais voir un peu ce que cela veut dire, & je viendrai vous en rendre compte, laiſſez-moi faire.

M. GRIMAUDIN.

Oui, c'eſt bien dit, parle aux gens de guerre, & je m'en vais recevoir les gens de robe.

SCENE VI.

Mde. LA ROCHE *ſeule.*

ET je vais de mon côté, moi, lui préparer plus d'embarras que la guerre & la robe ne lui en peuvent faire.

SCENE VII.

ANGELIQUE, Mde. LA ROCHE.

ANGELIQUE.

HÉ bien, ma chere Madame la Roche, je ne me trompois point dans mes conjonctures: ce vieux vilain Greffier, que je t'ai dit qui me venoit voir quelquefois au Couvent, & qui faisoit tant le radouci...

Mde. LA ROCHE.

Je n'en ai pas douté, non plus que vous. Il est amoureux de vous, sans contredit?

ANGELIQUE.

Son amour est autorisé de l'aveu de mon pere, & il vient ici pour m'épouser: le voilà qui arrive.

Mde. LA ROCHE.

Cela ne se peut pas. Il est vrai pourtant que votre pere est assez fou: mais il ne l'est point assez pour...

ANGELIQUE.

Quel homme, ma chere Madame la Roche! avec quelle dureté il en a toûjours agi avec mon frere & avec moi! J'ai bien à me plaindre de la nature, de m'avoir donné pour pere...

Mde. LA ROCHE.

Mon Dieu! ne vous plaignez point si fort, il n'est peut-être pas tant votre pere que vous vous l'imaginez, & la défunte... baste, le bon homme

mérite assez d'avoir des héritiers de contrebande.

ANGELIQUE.

Je te l'ai déja dit, Madame la Roche, son dessein est de me persecuter, pour m'obliger, comme mon frere, à prendre un parti.

Mde. LA ROCHE.

Oh! je ne vous crois pas d'humeur à vous enrôler, quelque chose qu'il puisse faire.

ANGELIQUE.

Il veut que je fasse quelque extravagance, te dis-je.

Mde. LA ROCHE.

Hé bien, faites; ce sera sa faute; & s'il ne faut que cela pour le contenter, je ne vois pas que la chose soit bien difficile.

ANGELIQUE.

Que tu es extravagante!

Mde. LA ROCHE.

Point, je vous parle sérieusement: à la vérité je comprends bien que comme vous êtes peu entreprenante, vous ne hazarderez jamais la chose toute seule, & qu'il vous faut un associé.

ANGELIQUE.

Ah! ma chere Madame la Roche!

Mde. LA ROCHE.

Vous soupirez? votre associé est tout trouvé, je gage, ce n'est plus que la résolution qui vous manque? Je vous en donnerai, moi, ne vous mettez pas en peine.

ANGELIQUE.

Il n'y en auroit point que je ne fusse capable de prendre, si je voyois jour à ne les pas prendre inutilement.

Mde. LA ROCHE.

Qu'eſt-ce à dire, inutilement? Vous appréhendez qu'on ne veuille pas de vous! Allez, allez, les jeunes gens d'à préſent ont beau être ridicules & s'en faire accroire, il n'y en a point qui pouſſe la ſottiſe juſques-là.

ANGELIQUE.

Ah! qu'il y a peu de ſolidité dans le cœur des hommes, ma chere enfant.

Mde. LA ROCHE.

Eſt-ce que vous y avez déja été attrapée?

ANGELIQUE.

Non, vraiment, je ne m'en plains pas: mais ...

Mde. LA ROCHE.

Vous ne vous en plaignez pas: mais vous avez ſujet de vous en plaindre, peut-être? Allons, allons, dites-moi franchement vos petites affaires: vous avez quelque godelureau dans le cœur ou dans la cervelle, ſur ma parole.

ANGELIQUE.

Hélas! non, c'eſt un jeune Officier qui venoit au Couvent où j'étois, voir une de ſes parentes.

Mde. LA ROCHE.

Ah! ah! ce jeune Officier-là eſt bien fait, je gage?

ANGELIQUE.

Tout ce qu'on peut l'être.

Mde. LA ROCHE.

Il a de l'eſprit?

ANGELIQUE.

Au-delà de l'imagination.

Mde. LA ROCHE.

Vous vous aimez?

ANGELIQUE.

Nous avions fait partie pour cela, mais il eſt parti pour l'armée. On m'a fait ſortir du Couvent, j'ignore où il eſt; il ne ſçait ce que je ſuis devenue; je n'ai point de ſes nouvelles.

Mde. LA ROCHE.

Voilà une partie d'amour aſſez dérangée, à ce qu'il me ſemble; & je ne vois pas que nous la puiſſions renouer aſſez à temps pour rompre celle du Greffier, vous verrez qu'il en faudra faire quelqu'autre.

ANGELIQUE.

Oh, pour cela, non; mais ſi celle que je te dis ſe trouvoit faiſable...

Mde. LA ROCHE.

Voici la femme du Subſtitut, Madame Perrinelle.

ANGELIQUE.

Ce Greffier de malheur eſt avec elle.

SCENE VIII.

Mde. PERRINELLE, LE GREFFIER, ANGELIQUE, Mde. LA ROCHE.

Mde. PERRINELLE.

QU'eſt-ce que cela veut donc dire, Madame la Roche? Ah! voila auſſi Mademoi-

ſelle Angélique Grimaudin. Vraiment vous avez un plaiſant original de pere; inviter d'honnêtes gens à venir le voir dans un château dont il n'eſt pas le maître, & où le Roi met garniſon de gens d'armes.

LE GREFFIER.

Et une garniſon inſolente qui manque de reſpect à Madame Perrinelle.

Mde. PERRINELLE.

Oui, des coquins qui ont l'audace de donner des croquignoles à Monſieur le Greffier.

LE GREFFIER.

Oh, ils n'y ont pas oſé venir plus de trois ou quatre fois, & je leur ai bien dit que ſi cela continuoit...

Mde. LA ROCHE.

Si vous leur aviez parlé d'abord un peu ferme...

LE GREFFIER.

Je ne prenois pas garde à moi dans les commencemens; je ne ſongeois qu'à Madame Perrinelle. Quand on eſt avec des femmes...

Mde. PERRINELLE.

Ces brutaux-là n'ont non plus de conſidération pour le beau ſexe...

LE GREFFIER.

Ils vous trouvoient jolie. La peſte! Au retour d'une campagne, ces drôles-là ne s'embaraſſent non plus de honnir une femme de robe...

Mde. PERRINELLE.

Ils ont du goût dans leur brutalité, c'eſt dommage qu'ils manquent de ſçavoir vivre.

LE GREFFIER.

C'eſt la faute de Monſieur Grimaudin, de n'avoir pas prévu...

Mde. PERRINELLE.

Patience, patience, je ne lui laverai pas mal la tête.

ANGELIQUE.

Vous n'avez donc point encore vu mon pere, Madame ?

Mde. PERRINELLE.

Non, Mademoiſelle Grimaudin.

ANGELIQUE.

Je vais le faire chercher, Madame Perrinelle.

Mde. PERRINELLE.

Vous me ferez plaiſir, Mademoiſelle Grimaudin.

ANGELIQUE.

Il viendra vous recevoir comme vous le méritez, Madame Perrinelle.

Mde. PERRINELLE.

Je m'y attens bien, Mademoiſelle Grimaudin.

ANGELIQUE, *s'en allant.*

Ne vous impatientez pas, Madame Perrinelle.

Mde. PERRINELLE.

Ce ſont mes affaires, Mademoiſelle Grimaudin, ce ſont mes affaires.

Mde. LA ROCHE.

Je vous donne le bonjour, Madame Perrinelle.



SCENE IX.

Mde. PERRINELLE, LE GREFFIER.

Mde. PERRINELLE.

C'Eſt donc là la petite créature que vous vous deſtinez à épouſer, Monſieur de la Paraphardiere?

LE GREFFIER.

Oui, Madame, qu'en dites-vous? comment vous ſemble-t-elle?

Mde. PERRINELLE.

Fort ridicule, fort laide, fort ſotte, fort bête, & fort impertinente.

LE GREFFIER.

Madame...

Mde. PERRINELLE.

La petite inſolente! Madame Perrinelle par-ci, Madame Perrinelle par-là; elle a peur que j'oublie mon nom, je penſe.

LE GREFFIER.

C'eſt une enfant, Madame, il ne faut pas prendre garde...

Mde. PERRINELLE.

Mais je voudrois bien ſçavoir où cela peut prendre tout l'orgueil dont cela eſt paitri Quoi! parce que ſon pere, que j'ai vu petit clerc chez mon oncle l'Auditeur, au ſortir de calotin, a trouvé le ſecret de s'approprier un mauvais château, qui dans le fond n'eſt pas grand'choſe?

LE GREFFIER.

Non vraiment, cela ne me paroît pas si joli que je l'avois oui dire.

Mde. PERRINELLE.

Fi, ce ne sont que des mazures. Vous avez vu ma petite maison de Clignancourt?

LE GREFFIER.

Si je l'ai vue? Il n'y a ni cour ni jardin; mais à cela près, pour une maison de campagne c'est bien la plus jolie chose...

Mde. PERRINELLE.

N'est-il pas vrai? quelle vue! c'est ma folie, à moi, que la vue.

LE GREFFIER.

Vous avez bien raison, il n'y a rien de plus nécessaire à la campagne. Et dites-moi un peu, n'êtes vous pas venue chez moi au Pré Saint-Gervais?

Mde. PERRINELLE.

Oh, tant de fois! J'étois si fort amie de la défunte!

LE GREFFIER.

C'est un petit endroit bien troussé, n'est-ce pas? Je n'y ai gueres qu'un demi arpent d'enclos: mais cela est ménagé cela est ménagé. Voila ce qu'on appelle des maisons de campagne.

Mde. PERRINELLE.

Assurément; mais des bâtimens du tems du Roi Guillemot, comme celui-ci! Oh, ce que j'en ai déja vu ne me plait point du tout.

LE GREFFIER.

Voici Monsieur Grimaudin, Madame.

SCENE X.

M. GRIMAUDIN, LE GREFFIER, Mde. PERRINELLE.

M. GRIMAUDIN.

HÉ, à quoi vous amuſez-vous donc? toute la compagnie eſt en peine de vous. Il y a déja de ces Meſſieurs à la chaſſe, des Dames dans le Parc, le reſte joue à l'ombre dans la Salle de mon Château, & vous voilà encore ici, vous autres?

LE GREFFIER.

Ma foi, Monſieur Grimaudin, nous avons trouvé en arrivant une compagnie qui nous a effarouchés, franchement.

Mde. PERRINELLE.

Vous avez là de vilains hôtes, ſi vous voulez qu'on vous le diſe.

M. GRIMAUDIN.

Ce ſont des troupes du Roi qui paſſent ſur mes terres, Madame, je ne puis me diſpenſer de les recevoir. Entre Seigneurs hauts Juſticiers, on eſt obligé à certains devoirs l'un envers l'autre. Je releve de lui, au moins.

LE GREFFIER.

Je le crois bien, vraiment.

SCENE XI.

M. GRIMAUDIN, Mde. PERINELLE, LEPINE, LE GREFFIER.

LEPINE.

AH! Monsieur, voici de belles affaires.

M. GRIMAUDIN.

Comment donc?

LEPINE.

Vos gens de Justice ont bien pris leur temps pour vous venir rendre visite.

M. GRIMAUDIN.

Qu'est-il arrivé?

LEPINE.

Trois de ces Messieurs avoient pris des fusils pour aller tirer du côté du petit bois.

M. GRIMAUDIN.

Je sçais cela, hé bien?

LEPINE.

Cinq ou six de ces égrillards, avec le Maréchal des logis, les ont rencontrés.

LE GREFFIER.

Ils ne les ont pas insultés, peut-être?

LEPINE.

Oh non, Monsieur, de toute la compagnie il n'y a eu que votre visage qui leur à déplu.

M. PERRINELLE.

Ils leurs ont ôté leurs fusils, peut-être?

LEPINE.

Non, Madame, ils ont chaffé avec eux-mêmes, & ils leurs ont trouvé tant de difpofition, l'air fi noble, les armes fi belles, qu'ils difent que ce feroit dommage de ne pas mettre en œuvre de fi bons hommes; ils les ont enrôlés, & à l'heure que je vous parle...

Mde. PERRINELLE.

Comment, enrôlés?

LEPINE.

Oui, vraiment, il n'y a pas de milieu, il faut qu'ils marchent.

LE GREFFIER.

Cela eft épouvantable.

M. GRIMAUDIN.

Ce font des pieces qu'on me fait.

Mde. PERRINELLE.

Cela me paroît comme cela, oui; mais il n'y a pas de plaifir à être expofée...

SCENE XII.

Mde. LA ROCHE, M. GRIMAUDIN, LEPINE, Mde. PERRINELLE, LE GREFFIER.

Mde. LA ROCHE.

HÉ, Monfieur! quelle mifere eft-ce là? On n'eft pas en fûreté dans votre maifon.

M. GRIMAUDIN.

Eft-il encore arrivé quelque chofe de nouveau?

Mde. LA ROCHE.

Oui, vraiment. Venez en empêcher les ſuites, s'il vous plait.

M. GRIMAUDIN.

Mais qu'eſt-ce que ce peut être;

Mde. LA ROCHE.

La femme de Monſieur le Commiſſaire, & celle de Monſieur l'Avocat ſont entrées dans le parc; le Sous-Lieutenant de cette Compagnie & le Cornette y étoient avant elles.

LEPINE.

Ils ont voulu auſſi les enrôler, peut-être?

Mde. PERRINELLE.

Ils ne leur ont point fait d'inſolence?

Mde. LA ROCHE.

Non, vraiment, au contraire, beaucoup d'honnêtetés, & ils veulent à toute force les mener ſouper avec eux à la Croix blanche.

M. GRIMAUDIN.

Vraiment, cela ne ſe fait point, & ces Officiers-là ne ſçavent pas...

Mde. LA ROCHE.

Pardonnez-moi, ils ſçavent bien que ce ſont des Bourgeoiſes, ils diſent qu'ils les aiment mieux que des femmes de qualité.

M. GRIMAUDIN.

Ah! je ſuis au déſeſpoir.

Mde. LA ROCRE.

Cela eſt chagrinant; les maris ſont à la chaſſe encore, s'ils alloient revenir...

LEPINE.

Bon, revenir, les maris ſont enrôlés auſſi de

leur côté. Je me donne au diable, il faudra que les femmes marchent.

M. GRIMAUDIN.

Je vais parler à ces Messieurs-là, Madame la Roche.

Mde. LA ROCHE, *s'en allant.*

Dépêchez-vous, au moins.

M. GRIMAUDIN.

Entrez au Château, Madame Perrinelle.

Mde. PERRINELLE.

Que j'y entre, moi? moi que j'y entre? & si dans l'humeur où sont ces enrôleurs-là, ils alloient aussi s'emparer de moi, Monsieur Grimaudin?

LE GREFFIER.

Ne vous alarmez point, vous n'avez rien à craindre. Allons, Madame.

LEPINE.

Oh! pour cela non, je la garantis de tout, ils ont provision de vivandieres.

SCENE XIII.

LEPINE *seul.*

OUais, qu'est-ce que tout cela veut dire? On cherche à faire insulte à mon parrain le Procureur, sur ma parole; & pour moi le cœur ne me dit rien de bon. Il me semble que j'ai vu quelques visages de ma connoissance.

SCENE XIV.

CLITANDRE, LEPINE.

CLITANDRE, *à part.*

Les affaires prennent un assez bon train, & la plupart des paysans sont disposés comme je le souhaite.

LEPINE, *à part.*

Je ne sçais ce que cela veut dire, le temps présent ne va point trop mal, mais je crains diablement l'avenir à cause du passé.

CLITANDRE, *à part.*

Oh, palsambleu, Monsieur le Procureur, je vous ferai régaler de maniere que vous vous repentirez d'être devenu Seigneur de Village aux dépens de mon oncle.

LEPINE, *à part.*

Ah! ventrebleu, j'avois bien raison.

CLITANDRE, *à part.*

Voilà un visage qui ne m'est pas inconnu.

LEPINE, *à part.*

Je suis perdu, c'est mon dernier maître, c'est lui-même.

CLITANDRE, *à part.*

C'est un coquin qui m'a volé, je pense?

LEPINE, *à part.*

Il pense mal, mais il pense vrai, c'est moi-même.

CLITANDRE, *à part.*

Si je ne craignois de me méprendre.

LEPINE, *à part.*

La converſation finiroit mal, ne l'entamons point, tirons nos chauſſes.

CLITANDRE.

Monſieur, Monſieur de Lepine?

LEPINE.

Plait-il, Monſieur?

CLITANDRE.

Je ne me trompe point.

LEPINE.

Pardonnez-moi, Monſieur, vous me prenez pour un autre, je ne me nomme pas Monſieur de Lepine.

CLITANDRE.

Tu ne te nommes pas Lepine, pendard?

LEPINE.

Non, Monſieur, ni Lepine ni pendard, je vous aſſure.

CLITANDRE.

Ce n'eſt pas toi qui m'a quitté en Flandres l'année derniere au commencement de la Campagne?

LEPINE

En Flandres, Monſieur?

CLITANDRE.

Oui, coquin, en Flandres, oſerois-tu dire le contraire?

LEPINE.

J'ai quelque idée confuſe de vous avoir vu en ce pays-là.

CLITANDRE.

Quelque idée confuse?

LEPINE.

Oui, Monsieur, & en faveur de l'ancienne connoissance, s'il y a quelque chose ici pour votre service...

CLITANDRE.

Il y a pour mon service, que tu commence par me rendre...

LEPINE.

Oh! je me donne au diable, Monsieur, si c'est moi qui vous l'ai prise.

CLITANDRE.

Comment? quoi prise?

LEPINE.

Non, la peste m'étouffe, je ne sçais ce que c'est. N'allez pas ici me redemander...

CLITANDRE.

Et si tu ne m'as rien pris, qu'appréhendes-tu que je te demande?

LEPINE.

Ah! que vous en sçavez long. Je vous vois venir, vous m'allez parler d'une bourse, d'un diamant, d'une boîte à portrait, je gage!

CLITANDRE.

Pour un homme qui n'a pas fait le coup, tu es bien informé de ce que l'on m'a volé du moins.

LEPINE.

Ce sont des idées confuses; mais dans le fonds...

CLITANDRE.

Oui, je le vois bien, tu n'as que des idées

confuses: mais comme les miennes sont certaines, si tu ne me rends les soixante louis qui étoient dans ma bourse...

LEPINE.

Ah! ah! ah! soixante louis! il n'y en avoit que trente-neuf, ou le diable m'emporte.

CLITANDRE.

Trente-neuf, soit. Mon diamant de quatre cens écus...

LEPINE.

Comment, quatre cens écus! Ah! Monsieur, il faut avoir de la conscience, ou l'Orfevre ou vous, vous êtes des frippons, il n'y a pas de milieu. Je suis honnête garçon, moi, si j'en ai eu plus de quatre cens trente cinq livres...

CLITANDRE.

Tu as vendu le diamant? Et la boîte? le portrait?

LEPINE.

Oh! pour le portrait, je vous le rendrai. Celui qui a acheté la boîte n'en a point voulu, il est d'une vieille.

CLITANDRE.

Il faut me rendre tout, autrement tu peux bien compter...

LEPINE, *se jettant à ses genoux.*

Hé! miséricorde, Monsieur, ne me perdez pas, je suis un enfant de famille! mon grand-pere est Sergent; mon pere, Cabaratier; mon oncle, Frippier; & ma mere, Sage-femme; ne déshonorez pas notre maison, je vous le demande en grace.

CLITANDRE.

Leve-toi; que fais-tu ici? y as-tu quelque connoissance?

LEPINE.

Si j'en ai? je suis un des premiers Magistrats du village, Monsieur, Procureur Fiscal à votre service.

CLITANDRE.

Toi, Procureur? & par quelle aventure?

LEPINE.

Ce n'est point par aventure, Monsieur; c'est par raison Je me suis de tout temps senti les inclinations preneuses, comme vous l'avez éprouvé vous-même; & parce que ces petites inclinations là ont quelquefois de mauvaises suites, tant pour le repos de ma conscience, que pour exercer ma passion dominante sans aucun risque, mes amis m'ont conseillé de me faire Procureur. Mais que venez-vous faire ici, Monsieur? qui diantre vous y amene?

CLITANDRE.

C'est ma Compagnie qui doit y passer le quartier d'hyver.

LEPINE.

Votre Compagnie!

CLITANDRE.

Oui: j'ai demandé ce Village au bureau, j'ai eu le crédit de l'obtenir, & j'y viens faire expirer sous le bâton, ou à force de persécutions du moins, un maraud de Procureur qui a eu l'insolence de se faire adjuger la Terre de mon oncle.

LEPINE.

Je m'en étois bien douté, mon parrain ne sera pas tranquille dans ses petits Etats.

CLITANDRE.

Hem, que dis-tu?

LEPINE.

Je dis que ce maraud de Procureur est mon parrain, Monsieur.

SCENE XV.

LE MAGISTER, CLITANDRE, LEPINE.

LE MAGISTER.

PAlsanguenne, Monsieur l'Officier, vous devez être bian content de nous : je venons de disposer les billets, & en conséquence de vos bonnes intentions pour notre nouviau Seigneur, conformément à celles que j'avons itou pour ly dà, de vos cinquante hommes, j'en ons déja logé trente cinq, tant dans son Châtiau que dans sa Farme; ils feront, morgué, là à bouche que veux-tu : c'est un fesse-mathieu qui a de quoi, ne vous boutez pas en peine.

LEPINE.

C'est un petit Seigneur bien aimé que mon parrain.

CLITANDRE.

Voilà qui est bien. Et les autres qu'en avez-vous fait ? où sont-ils ?

LE MAGISTER.

Je les avons envoyés tous quinze chez un de ces nouviaux Monopoleux, qui a depuis peu acheté à nos dépens une petite métairie au bout du Village; par ainsi je ne serons pas trop chargés: & comme vous ne nous incommoderez pas, soyez les bien venus.

CLITANDRE.

Vous me paroissez un homme de tête.

LE MAGISTER.

Oh, palsanguenne oui, j'en ai une, & des plus têtues, je vous en répons: quand je l'ai par fois chauffée d'une certaine magniere ... Et à propos de ça, j'ai une petite grace à vous demander, s'il vous plait, vous nous ferez l'honneur de demeurer ici tout l'hyver, peut-être?

CLITANDRE.

Selon les affaires qui m'y retiendront, ou celles qui m'appelleront à Paris.

LE MAGISTER.

Morgué n'importe, de près ou de loin; comme notre nouviau Seigneur est un vilain, un manan, un goujat de Robe, vous seriez toûjours le maître; je vous demande votre protection contre-ly.

CLITANDRE.

A propos de quoi?

LE MAGISTER.

A propos de ce que je veux ly faire du dépit.

CLITANDRE.

He! de quelle maniere?

LE MAGISTER.

Morgué, je voudrois bian ne ly pas ôter mon chapiau, non plus que je fais à trois ou quatre filles qui m'avont fait piece. Baillez-moi cette permiſſion-là, Monſieur l'Officier, je vous en prie.

CLITANDRE.

Très-volontiers, Monſieur le Magiſter, vous ferez tant de ſottiſes qu'il vous plaira, je ne vous en empêcherai point, je vous aſſure.

LE MAGISTER.

Grand merci, Monſieur. Que j'allons voir de gens panauts! Oh! tâtigué, je ſis un fier compere.

LEPINE.

Voilà un maître fou qui ne nuira pas aux bons deſſeins que vous avez pour le Procureur.

SCENE XVI.

M. PERRINELLE, CLITANDRE, LEPINE.

Mde. PERRINELLE, *parlant à elle-même.*

OH! pour cela, non, je n'y demeurerai point, voilà qui eſt reſolu, je m'en retourne, oui, je m'en retourne.

CLITANDRE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette honnête Bourgeoiſe-ci?

Mde. PERRINELLE.

C'eſt une trop mauvaiſe compagnie pour ſpaſ-

fer les Vacances, que la compagnie d'une Compagnie de Cavalerie.

LEPINE.

Comment diable, Monfieur, c'eft l'original du portrait de vieille que je veux vous rendre.

CLITANDRE.

Madame Perrinelle! quelle maudite rencontre!

Mde PERRINELLE.

Clitandre en ce pays-ci! Hé! par quelle heureufe deftinée l'amour prend il ainfi le foin de nous raffembler à la campagne, mon cher enfant?

CLITANDRE.

Madame...

Mde. PERRINELLE.

Je ne vous attendois à Paris que dans quinze jours: mais je vous y attendois avec toutes les graces...

LEPINE.

Elle les a laiffées en ce pays-là, fur ma parole.

Mde. PERRINELLE.

J'ai envoyé mon mari paffer l'hyver à Bourges, il ne nous ennuyera pas taut cette année-ci que l'autre.

CLITANDRE.

Madame!

Mde. PERRINELLE.

A propos, ne feriez-vous point un des Officiers de ces canailles qui font ici, par parenthefe?

CLITANDRE.

Oui, Madame, c'eft ma Compagnie.

Mde. PERRINELLE.

Vous avez une Compagnie fort mal morigniée;

fort mal inſtruite, fort mal élevée, je vous en avertis; mais puiſque vous la commandez, nous en aurons raiſon. Je vais vous annoncer au Château. Vous y viendrez, je penſe? Au moins qu'on s'apperçoive un peu, je vous prie, que c'eſt à moi qu'on devra votre viſite.

SCENE XVII.

CLITANDRE, LEPINE.

CLITANDRE.

Je ne m'attendois point à trouver ici cette vieille folle-là Elle eſt des amies du Procureur, apparemment? la connois-tu, dis?

LEPINE.

Oh, pas tant que vous, Monſieur, à beaucoup près; mais c'eſt la vieille du portrait, je l'ai d'abord reconnue. Vous n'êtes pas mal en quartier d'hyver pour cette année Un procureur à la campagne, Madame Perrinelle à Paris, vous ſerez bien payé de vos uſtenciles.



SCENE

SCENE XVIII.

ANGELIQUE, Mde. LA ROCHE, CLITANDRE, LEPINE.

ANGELIQUE.

LA compagnie que mon pere a fait venir ici se divertira mal, & sa prise de possession ne sera pas tranquille.

Mde. LA ROCHE.

Il en ordonne la cérémonie burlesque avec grand soin, & il me semble qu'il s'en fait une vraie affaire. Il a fait venir un Suisse de Gonnesse avec toute sa famille.

CLITANDRE, *appercevant Angélique.*

Que vois-je, Lepine?

LEPINE.

Vous voyez une fort jolie fille, & une fort bonne femme, c'est un assortiment des plus commodes.

ANGELIQUE.

Ah, Madame la Roche! voilà ce jeune Officier dont je te parlois, qui venoit au Couvent.

Mde. LA ROCHE.

Cela n'est pas possible.

CLITANDRE.

La jolie fille ne m'est pas inconnue, Lepine.

LEPINE.

Bon, tant mieux, vous aurez bien-tôt fait connoissance avec la bonne femme.

CLITANDRE.

La surprise où je suis, Madame, de vous trouver à la campagne dans un temps...

ANGELIQUE.

Cette aventure est toute des plus imprévues pour moi, je vous l'avoue, & je ne m'attendois pas...

LEPINE.

Je ne m'y attendois pas non plus, moi, la peste m'étouffe; & je gage que madame la Roche est aussi surprise de votre connoissance, que vous êtes surpris de vous rencontrer, & Monsieur votre pere ne sera pas moins surpris d'une chose aussi surprenante. Oh! diable, il y aura bien de la surprise dans tout ceci, sur ma parole.

Mde. LA ROCHE.

Mais, que les surprises ne vous fassent pas perdre le jugement. Vous voilà à même de renouer la partie, mort de ma vie! finissez-là, il n'y a point de temps à perdre.

CLITANDRE.

Par quelle heureuse destinée, Madame...

Mde. LA ROCHE.

On vous expliquera tout cela. C'est le même hazard qui l'a conduite ici qui vous y amene. Vous vous aimez tous deux, vous vous retrouvez; vous ne vous séparerez pas sans boire.

ANGELIQUE.

Tu es vive, Madame la Roche, & tu prens les choses d'une maniere...

Mde. LA ROCHE.

Aussi n'y a-t-il qu'un mot qui serve. Vous

m'avez dit que Monſieur vous aime, & que vous ne le haïſſez pas, je ne vois pas qu'on puiſſe être mieux d'accord. Hé! que faut-il de plus pour un bon mariage.

CLITANDRE.

Elle a raiſon, & je vous donne ma parole que le ſeul but de mon amour ...

LEPINE.

Allez, je le connois, je vous répons de lui, il fera bien les choſes.

SCENE XIX.

CLITANDRE, ANGELIQUE, MAUGREBLEU, LEPINE, Mde. LA ROCHE.

MAUGREBLEU, *yvre.*

QU'eſt-ce que c'eſt donc que cela, mon Capitaine? Vous vous amuſez à la moutarde, pendant qu'on vous fait des recrues d'une diſtinction & d'une utilité ...

CLITANDRE.

Oh! que tu es yvre, mon pauvre garçon.

MAUGREBLEU.

Comme de coutume, je ne hauſſe ni ne baiſſe; chacun a ſes petits talens dans ce monde, vous aimez le cotillon, moi j'aime la bouteille, & ...

Mde. LA ROCHE.

Hé, je crois, Dieu me pardonne, que c'eſt

votre frere, Madame, dont il y a ſi long-temps qu'on n'a eu des nouvelles; ce pauvre Charlot!

CLITANDRE.

Comment, ſon frere!

MAUGREBLEU.

Qui eſt l'animal qui parle de Charlot? oh! réformez, réformez votre ſtyle, s'il vous plait, je ſuis premier Maréchal des Logis de la Compagnie de ce Gentilhomme-là, afin que vous le ſachiez.

Mde. LA ROCHE.

Je ne me trompe point, c'eſt lui-même.

ANGELIQUE.

Cet ivrogne-là ſeroit mon frere?

MAUGREBLEU.

Qu'eſt-ce à dire ivrogne, & votre frere encore? Vous me cajolez! Vous me voulez attraper. Allons, mon Capitaine, ne nous amuſons point à ces carognes-là.

LEPINE.

Madame la Roche a, parbleu, raiſon, c'eſt le fils de mon parrain.

MAUGREBLEU.

Oh! pour toi, je te remets, tu es Lepine, le filleul de mon pere, un grand frippon, oui, je te reconnois: mais pour vous autres...

Mde. LA ROCHE.

Vous ne vous reſſouvenez pas de Madame la Roche?

MAUGREBLEU.

De Madame la Roche? ſi fait, parbleu, c'étoit une bonne diableſſe. Ne ſeroit-ce point vous?

Mde LA ROCHE.

C'est moi-même.

MAUGREBLEU.

Je crois, ma foi, qu'elle n'a point menti, & voici une vivante qui ressemble à ma sœur: mais non, si fait, le diable m'emporte, c'est elle même. Parlez donc, ho, mon Capitaine, bride en main, s'il vous plait. Pour Madame la Roche, vous irez le galop, si vous pouvez; mais pour ma sœur...

ANGELIQUE.

J'ai bien de la confusion que mon frere...

CLITANDRE.

N'en rougissez point, Madame, il est honnête homme, & je me fais honneur de son amitié.

MAUGREBLEU.

Mais je me donne au diable si je comprends rien à tout ceci. Vous vous connoissez tous, vous vous rencontrez tous ici, vous vous entendez tous comme larrons en foire. Mon Capitaine, qu'est-ce que cela signifie?

Mde. LA ROCHE.

Que votre Capitaine va devenir votre beau-frere.

MAUGREBLEU.

Il va le devenir? Ne l'est-il point déja? Il ne faut pas que je sçache rien de ça au moins, je vous en avertis, car je suis un brutal.

Mde. LA ROCHE.

Au contraire, vraiment nous prétendons que tout le monde le sçache, & que Monsieur votre pere qui est ici en soit informé des premiers.

MAUGREBLEU.

Mon pere qui eſt ici ? quel peſte de conte ! Hé ! qu'eſt-ce qu'il feroit ici, mon pere ?

LEPINE.

Ce qu'il y feroit ? il y vient prendre poſſeſſion de la Terre qu'il s'eſt fait adjuger depuis trois ſemaines.

MAUGREBLEU.

Comment, poſſeſſion de la Terre, mon Capitaine ! Ce maroufle de Procureur à qui nous venons donner les étrivieres, il ſe rencontre que c'eſt mon pere, cela eſt, par ma foi, drôle.

CLITANDRE.

Quoi, Madame, c'eſt Monſieur votre pere qui...

ANGELIQUE.

C'eſt lui qui eſt depuis peu Seigneur du Château que vous voyez.

MAUGREBLEU.

Cela change la theſe, au moins ; & je ne puis pas en conſcience, moi, donner les étrivieres à mon pere.

Mde. LA ROCHE.

Que veut-il donc dire ?

CLITANDRE.

J'étois ici dans le deſſein de troubler ſon acquiſition : mais je vous aſſure que bien loin de faire la moindre démarche ...

MAUGREBLEU.

Oh ! les choſes s'accommoderont, je vois bien cela, l'acquiſition demeurera à mon pere, & ma ſœur ſervira de pot de vin ; pourvu que je trou-

ve aussi mon petit compte dans ce petit marché-là, moi.

CLITANDRE.

Vous l'y trouverez. Ma Lieutenance est vacante, je vous la donne.

MAUGREBLEU.

Bon, tant mieux, grand merci, beau-frere; il n'est, morbleu, rien de tel pour faire fortune que le canal des femmes; & combien de grands Officiers seroient très-subalternes, s'ils n'avoient eu de jolies sœurs ou de jolies cousines?

Mde. LA ROCHE.

La grande affaire est à présent de faire consentir votre pere.

MAUGREBLEU.

Il consentira à tout, j'en donne sa parole, & le filleul & moi, nous allons lui faire entendre...

CLITANDRE.

Monsieur de Lepine, au moins songez...

LEPINE.

Je comprends, Monsieur, je suis payé d'avance, je travaillerai utilement, sur ma parole. Allez faire ensemble un petit tour de promenade seulement; mais fort court sur-tout, je vous suis caution qu'à votre retour les affaires seront bien avancées.

CLITANDRE.

Laissons nos intérêts entre leurs mains; allons ensemble, Madame.



SCENE XX.

MAUGREBLEU, LEPINE.

MAUGREBLEU.

ALlons, filleul, menez-moi voir mon pere, j'ai impatience d'avoir cet honneur là, il y a long-temps que je lui dois une visite.

LEPINE.

Il ne s'attend à rien moins qu'à celle-ci, & il ne sera pas mal étonné.

MAUGREBLEU.

Je suis curieux de sçavoir comment il me recevra; il en usa mal avec moi la derniere fois que nous nous complimentames.

LEPINE.

Le voici avec un de ses confreres, je pense.

SCENE XXI.

M. GRIMAUDIN, LE GREFFIER, MAUGREBLEU, LEPINE.

LE GREFFIER.

IL faut parler au Capitaine, Monsieur Grimaudin. Il n'est pas naturel qu'on enrôle ainsi

trois honnêtes Bourgeois qui viennent de bonne foi chez vous pour ...

M. GRIMAUDIN.

Ne vous mettez pas en peine, on me les rendra, vous dis-je, ou je ferai sonner le tocsin sur tous ces gens-là. Mes paysans me prêteront main-forte, laissez faire.

MAUGREBLEU.

Présente-moi donc, filleul, toi qui & en grace.

LEPINE.

Il ne sera pas nécessaire que vous en veniez à ces extrémités-là, mon parrain; & voilà un des premiers Officiers de la Compagnie qui vient ici vous assurer...

MAUGREBLEU.

Je suis bien votre serviteur, Monsieur mon pere, & j'ai bien de la joie...

M. GRIMAUDIN.

Comment? Hé, c'est mon fils, c'est ce frippon de Charlot...

MAUGREBLEU.

Fort à votre service, mon pere: mais ne m'appellez plus comme cela, je vous prie, cela vous feroit peut-être reprendre avec moi des prérogatives que je supprime. Je m'appelle Monsieur Maugrebleu, Lieutenant de Cavalerie; que cela vous suffise: & plus de familiarité, s'il vous plait.

M. GRIMAUDIN.

Tu es Lieutenant de Cavalerie?

MAUGREBLEU.

Et vous, Seigneur de Paroisse? Vous vous pous-

sez dans la robe, je me pousse dans l'épée, ma sœur se pousse... baste, elle fait aussi fortune à l'heure qu'il est, chacun se pousse à sa maniere. Oh! nous sommes une famille bien fortunée, nous autres.

M. GRIMAUDIN.

Qu'est-ce à dire, ta sœur fait fortune?

MAUGREBLEU.

Oui, mon Capitaine l'épouse, je la lui ai donnée en mariage; l'Aumônier du Régiment, qui est ici, en va faire la cérémonie.

M. GRIMAUDIN.

Ah! ah! voici qui est admirable. Mais j'ai promis ma fille à Monsieur que voilà, moi.

MAUGREBLEU.

A ce visage-là? cet animal-là seroit mon beau-frere? je n'en voudrois morbleu pas pour mon Palfrenier.

LE GREFFIER.

Monsieur Grimaudin?

LEPINE.

La guerre donne des sentimens bien nobles & bien relevés, au moins.

M. GRIMAUDIN.

Mais sérieusement parlant.

MAUGREBLEU.

Couvrons-nous, mon pere, & parlons doucement.

LEPINE.

De peur de vous faire mal, mon parrain.

M. GRIMAUDIN.

Ouais.

MAUGREBLEU.

Vous dites donc, Monſieur mon pere, que...

M. GRIMAUDIN.

Je dis qu'on n'aura pas ma fille malgré moi, & que je ne prétends pas...

LEPINE.

Oh! pour cela, mon parrain, vous êtes dans votre tort.

M. GRIMAUDIN.

Je ſuis dans mon tort, moi?

MAUGREBLEU.

Oui, ſans contredit. Explique-lui la choſe, filleul.

M. GRIMAUDIN.

Je n'ai que faire d'explication, & je...

LEPINE.

Pardonnez-moi, mon parrain, donnez-vous patience.

LE GREFFIER.

Votre fils & votre filleul ſe moquent de vous, je vous en avertis.

M. GRIMAUDIN.

C'eſt ce qui me ſemble: mais...

MAUGREBLEU.

C'eſt le neveu & l'héritier de celui ſur qui vous avez fait décréter cette Terre-ci, que mon Capitaine...

M. GRIMAUDIN.

Oui?

LEPINE.

Vous comprenez bien, Monſieur?

M. GRIMAUDIN.

Quoi! je comprends bien?

L'EPINE.

Vous venez prendre possession de la Terre sans la permission de l'oncle, remarquez bien cela.

M. GRIMAUDIN.

Hé bien?

MAUGREBLEU.

Hé bien! le neveu prend possession de la fille sans votre permission. Voilà ce que fait le mauvais exemple!

M. GRIMAUDIN.

Je me moque de cela, & je ne donnerai point les mains...

LEPINE.

Si vous ne faites pas les choses de bonne grace, vous ne jouirez pas tranquillement de la Terre, ils sont venus ici pour vous faire déguerpir, je vous en avertis.

M. GRIMAUDIN.

Est-il possible? me dis-tu vrai?

(*On entend un bruit de Hautbois*)

MAUGREBLEU.

Qu'est-ce que c'est que cette musique-là? nos Hautbois font de la symphonie, je pense.

* * *
* *
*

SCENE XXII.

M. GRIMAUDIN, LE GREFFIER, MAUGREBLEU, LEPINE, COLIN.

COLIN.

HÉ, venez vîte, Monſieur, tout le village eſt dans la cour du Châtiau, qui vient vous faire la révérence.

M. GRIMAUDIN.

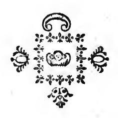
Mais, j'avois dit qu'ils attendiſſent mes ordres pour ...

COLIN.

C'eſt Mademoiſelle votre fille, & le Capitaine de ces gens d'armes, qu'ils diſont qui eſt votre gendre, qui les avont envoyés pour vous divartir, & pour commencer le prélude de leurs nôces.

LEPINE.

Cela eſt plus avancé que vous ne croyez, au moins : & tenez, les voilà, ils vous diront ce qui en eſt, ils ſont ſinceres.



SCENE XXIII. & Derniere.

M. GRIMAUDIN, LE GREFFIER, MAUGREBLEU, CLITANDRE, ANGELIQUE, LEPINE, Mde. LA ROCHE, COLIN.

M. GRIMAUDIN.

J'Apprends ici de jolies chofes, Mademoifelle ma fille.

ANGELIQUE.

On vous l'a dit, mon pere? Je croyois vous en apporter la premiere nouvelle. Monfieur veut m'époufer, il a déja le confentement de mon frere, & le mien, nous venons vous prier d'y joindre le vôtre, & de...

CLITANDRE.

Si vous voulez jouir paifiblement de la Terre de Gaillardin, Monfieur, il faut, s'il vous plait, foufcrire aux conditions...

M. GRIMAUDIN.

Je foufcris à tout, Monfieur, pourvu que je demeure Seigneur de Paroiffe, & qu'on me rende tous les honneurs dûs à la qualité de...

MAUGREBLEU.

On vous les rendra. Je vous arme Chevalier, moi. Voilà mon ceinturon, mon épée & mon plumet par deffus le marché: il faut être Chevalier pour recevoir les hommages du village.

M. GRIMAUDIN.

Ecoute, ne raille point ici.

MAUGREBLEU.

Si je raille, que la peste m'étouffe. Voilà notre famille fort ennoblie. Mon Capitaine fera aussi ma sœur Chevaliere, il lui donnera tantôt l'accollade.

M. GRIMAUDIN.

Ecoutez, mon gendre, puisque vous voulez l'être, je prétends...

CLITANDRE.

Vous serez content, & vous allez voir un échantillon de la complaisance, qu'auront pour vous & les habitans du village, & les Cavaliers de ma Compagnie. Qu'on fasse venir ces gens qui sont au Château.

MAUGREBLEU.

Les voici qui viennent d'eux-mêmes.

LE GREFFIER.

Et nos trois enrôlés, que deviendront-ils?

MAUGREBLEU.

Ils n'ont qu'à financer les frais de la nôce & de la cérémonie, je les relâcherai, moi, j'en fais mon affaire.

LEPINE.

Et Monsieur le Greffier, qu'en ferons-nous?

MAUGREBLEU.

Hé! que diable faire d'un Greffier? il prendra patience. Allons, enfans, vive la joye. Honneur à votre nouveu Seigneur, & au beau-pere de notre Capitaine.

FIN.

On nous a envoyé depuis peu une nouvelle Comédie de M. de Beaumarchais intitulée Le Barbier de Séville, *cette piece ayant eu par tout un ſuccès infini, nous avons cru devoir en faire part à Mr. les Souſcripteurs, & l'Inſérer dans cette Collection, n'ayant pas pu le faire dans la premiere.*

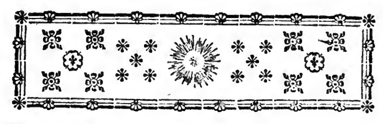
LE BARBIER
DE SÉVILLE,
OU
LA PRÉCAUTION INUTILE,
COMÉDIE
EN QUATRE ACTES,

Par Mr. DE BEAUMARCHAIS,

REPRÉSENTÉE & tombée sur le Théâtre de la Comédie Françaiſe aux Tuileries, le 23 de Février 1775.

..... Et j'étois Pere, & je ne pus mourir !
(*Zaïre*, *Acte*, 2.)





LETTRE MODÉRÉE

SUR

LA CHUTE ET LA CRITIQUE

DU

BARBIER DE SÉVILLE.

L'AUTEUR, vêtu modestement & courbé, présentant sa Piece au LECTEUR.

MONSIEUR,

J'Ai l'honneur de vous offrir un nouvel Opuscule de ma façon. Je souhaite vous rencontrer dans un de ces momens heureux, où, dégagé de soins, content de votre santé, de vos affaires, de votre Maîtresse, de votre dîner, de votre estomac, vous puissiez vous plaire un moment à la lecture de mon Barbier de Séville; *car il faut tout cela pour être homme amusable & Lecteur indulgent.*

Mais si quelque accident a dérangé votre santé, si votre état est compromis, si votre Belle a

forfait à ses sermens, si votre dîner fut mauvais, ou votre digestion laborieuse; ah! laissez mon Barbier; *ce n'est pas là l'instant; examinez l'état de vos dépenses, étudiez le* Factum *de votre Adversaire, relisez ce traître billet surpris à Rose, ou parcourez les chef-d'œuvres de Tissot sur la tempérance, & faites des réflexions politiques, économiques, diététiques, philosophiques ou morales.*

Ou si votre état est tel qu'il vous faille absolument l'oublier; enfoncez-vous dans une Bergère, ouvrez le Journal établi dans Bouillon avec Encyclopédie, Approbation & Privilege, & dormez vîte une heure ou deux.

Quel charme auroit une production légere au milieu des plus noires vapeurs? Et que vous importe en effet si Figaro le Barbier s'est bien moqué de Bartholo le Médecin, en aidant un Rival à lui souffler sa Maîtresse? On rit peu de la gaieté d'autrui, quand on a de l'humeur pour son propre compte.

Que vous fait encore si ce Barbier Espagnol en arrivant dans Paris essuya quelques traverses, & si la prohibition de ses exercices a donné trop d'importance aux rêveries de mon bonnet? On ne s'intéresse gueres aux affaires des autres, que lorsqu'on est sans inquiétude sur les siennes.

Mais enfin tout va-t-il bien pour vous? Avez-vous à souhait double estomac, bon Cuisinier, Maîtresse honnête, & repos imperturbable? Ah! parlons, parlons: Donnez audience à mon Barbier.

Je sens trop, Monsieur, que ce n'est plus le temps, où, tenant mon manuscrit en réserve, &

ſemblable à la Coquette qui refuſe ſouvent ce qu'elle brûle toûjours d'accorder, j'en faiſois quelque avare lecture à des Gens préférés, qui croyoient devoir payer ma complaiſance par un éloge pompeux de mon Ouvrage.

O jours heureux! Le lieu, le temps, l'auditoire à ma dévotion, & la magie d'une lecture adroite aſſurant mon ſuccès, je gliſſois ſur le morceau foible en appuyant les bons endroits: puis recueillant les ſuffrages du coin de l'œil, avec une orgueilleuſe modeſtie, je jouiſſois d un triomphe d autant plus doux, que le jeu d un frippon d'Acteur ne m'en déroboit pas les trois quarts pour ſon compte.

Que reſte t-il, hélas! de toute cette gibeciere? A l'inſtant qu'il faudroit des miracles pour vous ſubjuger; quand la verge de Moïſe y ſuffiroit à peine, je n'ai plus même la reſſource du bâton de Jacob; plus d'eſcamotage, de tricherie, de coquetterie, d'inflexions de voix, d'illuſion théâtrale, rien. C'eſt ma vertu toute nue que vous allez juger.

Ne trouvez donc pas étrange, Monſieur, ſi, meſurant mon ſtyle à ma ſituation, je ne fais pas comme ces Ecrivains qui ſe donnent le ton de vous appeller, négligemment, Lecteur, ami Lecteur, cher Lecteur, benin ou benoiſt Lecteur, *ou de telle autre dénomination cavaliere, je dirois même indécente, par laquelle ces imprudens eſſayent de ſe mettre au pair avec leur Juge, & qui ne fait bien ſouvent que leur en attirer l'animadverſion. J'ai toûjours vu que les airs ne ſéduiſoient per-*

sonne, & que le ton modeste d'un Auteur pouvoit seul inspirer un peu d'indulgence à son fier Lecteur.

Eh! quel Ecrivain en eut jamais plus besoin que moi! Je voudrois le cacher envain: j'eus la foiblesse autrefois, Monsieur, de vous présenter, en différens tems, deux tristes Drames; productions monstrueuses, comme on sait. Car entre la Tragédie & la Comédie, on n'ignore plus qu'il n'existe rien; c'est un point décidé, le Maître l'a dit, l'Ecole en retentit, & pour moi j'en suis tellement convaincu, que, si je voulois aujourd'hui mettre au Théâtre une mere éplorée, une épouse trahie, une sœur éperdue, un fils déshérité; pour les présenter décemment au Public, je commencerois par leur supposer un beau Royaume où ils auroient regné de leur mieux, vers l'un des Archipels, ou dans tel autre coin du monde; Certain après cela, que l'invraisemblance du Roman, l'enormité des faits, l'enflure des caracteres, le gigantesque des idées, & la bouffissure du langage, loin de m'être imputés à reproche, assureroient encore mon succès.

Présenter des hommes d'une condition moyenne accablés & dans le malheur! Fi donc! On ne doit jamais les montrer que baffoués. Les Citoyens ridicules, & les Rois malheureux; voilà tout le Théâtre existant & possible; & je me le tiens pour dit; c'est fait; je ne veux plus quereller avec personne.

J'ai donc eu la foiblesse autrefois, Monsieur, de faire des Drames qui n'étoient pas du bon genre; *& je m'en repens beaucoup.*

Pressé depuis par les évènemens, j'ai hazardé de malheureux Mémoires, que mes ennemis n'ont pas trouvé du bon ſtyle; *& j'en ai le remords cruel.*

Aujourd'hui je fais gliſſer ſous vos yeux une Comédie fort gaie, que certains Maîtres de goût n'eſtiment pas du bon ton; *& je ne m'en conſole point.*

Peut être un jour oſerai-je affliger votre oreille d'un Opéra, dont les jeunes gens d'autrefois diront que la muſique n'eſt pas du bon Français; *& j'en ſuis tout honteux d'avance.*

Ainſi de fautes en pardons, & d'erreurs en excuſes, je paſſerai ma vie à mériter votre indulgence, par la bonne foi naïve avec laquelle je reconnoîtrai les unes en vous préſentant les autres.

Quant au Barbier de Séville; *ce n'eſt pas pour corrompre votre jugement que je prends ici le ton reſpectueux; mais on m'a fort aſſuré que, lorſqu'un Auteur étoit ſorti, quoiqu'échiné, vainqueur au Théâtre, il ne lui manquoit plus que d'être agréé par vous, Monſieur, & lacéré dans quelques Journaux, pour avoir obtenu tous les lauriers littéraires. Ma gloire eſt donc certaine, ſi vous daignez m'accorder le laurier de votre agrément, perſuadé que pluſieurs de Meſſieurs les Journaliſtes ne me refuſeront pas celui de leur dénigrement. Déja l'un deux, établi dans Bouillon avec Approbation & Privilege, m'a fait l'honneur encyclopédique d'aſſurer à ſes Abonnés que ma Piece étoit ſans plan, ſans unité, ſans caracteres, vuide d'intrigue & dénuée de comique.*

Un autre plus naïf encore, à la vérité sans Approbation, sans Privilege, & même sans Encyclopédie, après un candide exposé de mon Drame, ajoute au laurier de sa critique, cet éloge flatteur de ma personne. » *La réputation du sieur* » *de Beaumarchais est bien tombée; & les hon-* » *nêtes gens sont enfin convaincus que lorsqu'on* » *lui aura arraché les plumes du paon, il ne* » *restera plus qu'un vilain corbeau noir, avec* » *son effronterie & sa voracité* ».

Puisqu'en effet j'ai eu l'effronterie de faire la Comédie du Barbier de Séville; *pour remplir l'horoscope entiere, je pousserai la voracité jusqu'à vous prier humblement, Monsieur, de me juger vous-même, & sans égard aux Critiques passés, présens & futurs: car vous savez que, par état, les Gens de Feuilles sont souvent ennemis des Gens de Lettres; j'aurai même la voracité de vous prévenir qu'étant saisi de mon affaire, il faut qne vous soyez mon Juge absolument, soit que vous le vouliez ou non; car vous êtes mon Lecteur.*

Et vous sentez bien, Monsieur, que si pour éviter ce tracas, ou me prouver que je raisonne mal, vous refusiez constamment de me lire; vous seriez vous même une pétition de principes au-dessous de vos lumieres: n'étant pas mon Lecteur, vous ne seriez pas celui à qui s'adresse ma requête.

Que si, par dépit de la dépendance où je parois vous mettre, vous vous avisiez de jeter le Livre en cet instant de votre lecture; c'est, Monsieur, comme si, au milieu de tout autre jugement, vous étiez enlevé du Tribunal par la mort ou tel

accident qui vous rayat du nombre des Magiſtrats. Vous ne pouvez éviter de me juger qu'en devenant nul, négatif, anéanti; qu'en ceſſant d'exiſter en qualité de mon Lecteur.

Eh! quel tort vous fais-je en vons élevant au-deſſus de moi? Après le bonheur de commander aux hommes, le plus grand honneur, Monſieur, n'eſt il pas de les juger?

Voilà donc qui eſt arrangé. Je ne reconnois plus d'autre Juge que vous; ſans excepter Meſſieurs les ſpectateurs, qui, ne jugeant qu'en premier reſſort, voient ſouvent leur ſentence infirmée à votre Tribunal.

L'affaire avoit d'abord été plaidée devant eux au Théâtre, & ces Meſſieurs ayant beaucoup ri, j'ai pu penſer que j'avois gagné ma Cauſe à l'Audience. Point du tout; le Journaliſte, établi dans Bouillon, prétend que c'eſt de moi qu'on a ri. Mais ce n'eſt là, Monſieur, comme on dit en ſtyle de Palais, qu'une mauvaiſe chicane de Procureur: mon but ayant été d'amuſer les Spectateurs; qu'ils aient ri de ma Piece ou de moi; s'ils ont ri de bon cœur, le but eſt également rempli: ce que j'appelle avoir gagné ma Cauſe à l'Audience.

Le même Journaliſte aſſure encore, ou du moins laiſſe entendre, que j'ai voulu gagner quelques-uns de ces Meſſieurs, en leur faiſant des lectures particulieres, en achetant d'avance leur ſuffrage par cette prédilection. Mais ce n'eſt encore là, Monſieur, qu'une difficulté de Publiciſte Allemand. Il eſt manifeſte que mon intention n'a jamais été que de les inſtruire: c'étoit des eſpeces

de Consultations que je faisois sur le fond de l'affaire. Que si les Consultans, après avoir donné leur avis, se sont mêlés parmi les Juges; vous voyez bien, Monsieur, que je n'y pouvois rien de ma part, & que c'étoit à eux de se récuser par délicatesse, s'ils se sentoient de la partialité pour mon Barbier Andaloux.

Eh! plut au Ciel qu'ils en eussent un peu conservé pour ce jeune Etranger! Nous aurions eu moins de peine à soutenir notre malheur éphémere! Tels sont les hommes: avez-vous du succès; ils vous accueillent, vous portent, vous caressent, ils s'honorent de vous: mais gardez de broncher: au moindre échec. O mes amis! Souvenez-vous qu'il n'est plus d'amis.

Et c'est précisément ce qui nous arriva le lendemain de la plus triste soirée. Vous eussiez vu les foibles amis du Barbier se disperser, se cacher le visage ou s'enfuir; les femmes toûjours si braves quand elles protégent, enfôncées dans les coqueluchons jusqu'aux panaches & baissant des yeux confus; les hommes courant se visiter, se faire amende-honorable du bien qu'ils avoient dit de ma Piece, & rejetant sur ma maudite façon de lire les choses, tout le faux plaisir qu'ils y avoient goûté. C'étoit une désertion totale, une vrai désolation.

Les uns lorgnoient à gauche, en me sentant passer à droite, & ne faisoient plus semblant de me voir: Ah, Dieux! D'autres plus courageux, mais s'assurant bien si personne ne les regardoit, m'attiroient dans un coin pour me dire: Eh!

Comment avez-vous produit en nous cette illusion? Car il faut en convenir, mon Ami, votre Piece est la plus grande platitude du monde.

-- *Hélas, Messieurs! J'ai lu ma platitude, en vérité, tout platement comme je l'avois faite; mais, au nom de la bonté que vous avez de me parler encore après ma chûte, & pour l'honneur de votre second jugement, ne souffrez pas qu'on redonne la Piece au Théâtre; si par malheur on venoit à la jouer comme je l'ai lue, on vous feroit peut-être une nouvelle tromperie, & vous vous en prendriez à moi de ne plus savoir quel jour vous eutes raison ou tort; ce qu'à Dieu ne plaise!*

On ne m'en crut point; on laissa rejouer la Piece, & pour le coup je fus Prophête en mon pays. Ce pauvre Figaro, fessé *par la cabale* en faux bourdon *& presque enterré le vendredi, ne fit point comme Candide, il prit courage, & mon Héros se releva le dimanche avec une vigueur que l'austérité d'un carême entier, & la fatigue de dix sept séances publiques n'ont pas encore altérée. Mais qui sait combien cela durera? Je ne voudrois pas jurer qu'il en fut seulement question dans cinq ou six siecles; tant notre Nation est inconstante & légere.*

Les Ouvrages de Théâtre, Monsieur, sont comme les enfans des hommes. Conçus avec volupté, menés à terme avec fatigue, enfantés avec douleur, & vivant rarement assez pour payer les parens de leurs soins, ils coûtent plus de chagrins qu'ils ne donnent de plaisirs. Suivez-les dans leur

carriere; à peine ils voient le jour, que, sous prétexte d'enflure, on leur applique les Censeurs; plusieurs en sont restés en chartre. Au lieu de jouer doucement avec eux; le cruel Parterre les rudoye & les fait tomber. Souvent en les berçant, le Comédien les estropie. Les perdez-vous un instant de vue; on les retrouve, hélas! Traînant par-tout, mais dépenaillés, défigurés, rongés d'Extraits, & couverts de Critiques. Echappés à tant de maux, s'ils brillent un moment dans le monde; le plus grand de tous les atteint, le mortel oubli les tue; ils meurent, & replongés au néant, les voilà perdus à jamais dans l'immensité des Livres.

Je demandois à quelqu'un pourquoi ces combats, cette guerre animée entre le Parterre & l'Auteur, à la premiere représentation des Ouvrages, même de ceux qui devoient plaire un autre jour. Ignorez-vous, me dit-il, que Sophocle & le vieux Denis sont morts de joie d'avoir remporté le prix de Vers au Théâtre? Nous aimons trop nos Auteurs pour souffrir qu'un excès de joie nous prive d'eux, en les étouffant: aussi pour les conserver, avons-nous grand soin que leur triomphe ne soit jamais si pur, qu'ils puissent en expirer de plaisir.

Quoiqu'il en soit des motifs de cette rigueur; l'enfant de mes loisirs, ce jeune, cet innocent Barbier *tant dédaigné le premier jour, loin d'abuser le surlendemain, de son triomphe, ou de montrer de l'humeur à ses Critiques, ne s'en est que plus empressé de les désarmer par l'enjouement de son caractere.*

Exemple rare & frappant, Monſieur! dans un ſiecle d'Ergotiſme où l'on calcule tout juſqu'au rire; où la plus légere diverſité d'opinions fait germer des haînes éternelles; où tous les jeux tournent en guerre; où l'injure qui repouſſe l'injure, eſt à ſon tour payée par l'injure, juſqu'à ce qu'une autre effaçant cette derniere, en enfante une nouvelle, auteur de pluſieurs autres, & propage ainſi l'aigreur à l'infini, depuis le rire juſqu'à la ſatieté, juſqu'au dégoût, à l'indignation même du Lecteur le plus cauſtique.

Quant à moi, Monſieur; s'il eſt vrai, comme on l'a dit, que tous les hommes ſoient freres; & c'eſt une belle idée; je voudrois qu'on put engager nos freres les Gens de Lettres à laiſſer, en diſcutant, le ton rogue & tranchant à nos freres les Libelliſtes qui s'en acquittent ſi bien! Ainſi que les injures à nos freres les Plaideurs... qui ne s'en acquittent pas mal non plus! Je voudrois ſur-tout, qu'on pût engager nos freres les Journaliſtes à renoncer à ce ton pédagogue & magiſtral avec lequel ils gourmandent les Fils d'Apollon, & font rire la ſottiſe aux dépens de l'Eſprit.

Ouvrez un Journal: ne ſemble-t-il pas voir un dur Répétiteur, la férule ou la verge levée ſur des Ecoliers négligens, les traiter en eſclaves au plus léger défaut dans le devoir? Eh, mes freres! Il s'agit bien de devoir ici? La Littérature en eſt le délaſſement & la douce récreation!

A mon égard au moins, n'eſpérez pas aſſervir dans ſes jeux, mon eſprit à la regle: il eſt incorrigible; &, la claſſe du devoir une fois fer-

mée, il devient ſi léger & badin que je ne puis que jouer avec lui. Comme un liege emplumé qui bondit ſur la raquette, il s'éleve, il retombe, égaye mes yeux, repart en l'air, y fait la roue, & revient encore. Si quelque Joueur adroit veut entrer en partie & baloter à nous deux le léger volant de mes penſées; de tout mon cœur: s'il ripoſte avec grace & légéreté, le jeu m'amuſe, & la partie s'engage. Alors on pourroit voir les coups portés, parés, reçus, rendus, accélérés, preſſés, relevés même avec une preſteſſe, une agilité, propre à réjouir autant les Spectateurs, qu'elle animeroit les Acteurs.

Telle au moins, Monſieur, devroit être la critique; & c'eſt ainſi que j'ai toûjours conçu la diſpute entre les Gens polis qui cultivent les Lettres.

Voyons, je vous prie, ſi le Journaliſte de Bouillon a conſervé dans ſa Critique ce caractere aimable & ſur-tout de candeur pour lequel on vient de faire des vœux.

La Piece eſt une Farce, dit-il.

Paſſons ſur les qualités. Le méchant nom qu'un Cuiſinier étranger donne aux ragoûts françois ne change rien à leur ſaveur. C'eſt en paſſant par ſes mains qu'ils ſe dénaturent. Analyſons la Farce de Bouillon.

La Piece, a-t-il dit, n'a pas de plan.

Eſt ce parce qu'il eſt trop ſimple qu'il échappe à la ſagacité de ce Critique adoleſcent?

Un Vieillard amoureux prétend épouſer demain ſa Pupille: un jeune Amant plus adroit le prévient; & ce jour même, en fait ſa femme à la

barbe & dans la maison du Tuteur. Voilà le fond, dont on eut pu faire avec un égal succès, une Tragédie, une Comédie, un Drame, un Opéra, & cætera. L'avare *de Moliere est il autre chose?* *Le* Grand Mithridate *est il autre chose? Le genre d'une Piece, comme celui de toute autre action, dépend moins du fond des choses que des caractères qui les mettent en œuvre.*

Quant à moi, ne voulant faire, sur ce plan, qu'une Piece amusante & sans fatigue une, espece d'Imbroille, *il m'a suffi que le Machiniste, au lieu d'être un noir scélérat, fut un drole de garçon, un homme insouciant, qui rit également du succès & de la chûte de ses entreprises, pour que l'Ouvrage, loin de tourner en Drame sérieux, devint une Comédie fort gaie : & de cela seul que le Tuteur est un peu moins sot que tous ceux qu'on trompe au Théâtrre, il est résulté beaucoup de mouvement dans la Piece, & sur tout la nécessité d'y donner plus de ressort aux intrigans.*

Au lieu de rester dans ma simplicité comique, si j'ai voulu compliquer, étendre & tourmenter mon plan à la maniere tragique ou dramique; *imagine-t-on que j'aurois manqué de moyens dans une aventure dont je n'ai mis en Scenes que la partie la moins merveilleuse?*

En effet, personne aujourd'hui n'ignore qu'à l'époque historique où la Piece finit gaiement dans mes mains, la querelle commença sérieusement à s'échauffer, comme qui diroit derriere la toile, entre le Docteur & Figaro, sur les cent écus. Des injures on en vint aux coups. Le Docteur,

étrillé par Figaro; fit tomber en se débattant le resille ou filet qui coëffoit le Barbier, & l'on vit, non sans surprise, une forme de spatule imprimée à chaud sur sa tête razée. Suivez-moi, Monsieur, je vous prie.

A cet aspect, moulu de coups qu'il est, le Médecin s'écrie avec transport: mon fils! O Ciel, mon Fils! Mon cher Fils!... Mais avant que Figaro l'entende, il a redoublé de horions sur son cher Pere. En effet, ce l'étoit.

Ce Figaro, qui pour toute famille avoit jadis connu sa mere, & fils naturel de Bartholo. Le Médecin, dans sa jeunesse, eut cet enfant d'une Personne en condition, que les suites de son imprudence firent passer du service au plus affreux abandon.

Mais avant de les quitter, le désolé Bartholo, Frater alors, a fait rougir sa spatule, il en a timbré son fils à l'occiput, pour le reconnoître un jour, si jamais le sort les rassemble. La mere & l'enfant avoient passé six années dans une honorable mendicité; lorsqu'un Chef de Bohémiens descendu de Luc Gauric, traversant l'Andalousie avec sa troupe, & consulté par la mere sur le destin de son fils, déroba l'Enfant furtivement, & laissa par écrit cet horoscope à sa place.

Après avoir versé le sang dont il est né,
Ton Fils assommera son Pere infortuné:
Puis tournant sur lui-même & le fer & le crime,
Il se frappe, & devient heureux & légitime.

En changeant d'état sans le savoir, l'infortuné jeune homme a changé de nom sans le vouloir: il s'est

s'est élevé sous celui de Figaro: il a vécu. Sa mere est cette Marceline, devenue vieille & Gouvernante chez le Docteur, que l'affreuse horoscope de son fils a consolé de sa perte. Mais aujourd'hui tout s'accomplit.

En faignant Marceline au pied, comme on le voit dans ma Piece, ou plutôt comme on ne l'y voit pas, Figaro remplit le premier Vers.

Aprés avoir versé le sang dont il est né,

Quand il étrille innocemment le Docteur, après la toile tombée, il accomplit le second Vers.

Ton fils assommera son Pere infortuné.

A l'instant la plus touchante reconnoissance a lieu entre le Medecin, la Vieille & Figaro: c'est vous! C'est lui! c'est toi! c'est moi! *Quel coup de Théâtre! Mais le fils au désespoir de son innocente vivacité, fond en larmes, & se donne un coup de rasoir, selon le sens du troisieme vers.*

Puis tournant sur lui-même & le fer & le crime,
Il se frappe & ....

Quel tableau! En n'expliquant point si, du rasoir, il se coupe la gorge ou seulement le poil du visage, on voit que j'avois le choix de finir ma Piece au plus grand pathétique. Enfin le Docteur épouse la vieille; & Figaro, suivant la derniere leçon ..

... Devient heureux & légitime.

Quel dénouement! Il ne m'en eut couté qu'un sixieme Acte. Eh, quel sixieme Acte! Jamais Tragédie au Théâtre François .... Il suffit. Reprenons ma Piece en l'état où elle a été jouée &

critiquée. Lorsqu'on me reproche avec aigreur ce que j'ai fait; ce n'est pas l'instant de louer ce que j'aurois pu faire.

La Piece est invraisemblable dans sa conduite, a dit encore le Journaliste établi dans Bouillon avec Approbation & Privilége.

-- Invraisemblable? Examinons cela par plaisir.

Son excellence M. le Comte Almaviva, dont j'ai, depuis long-tems, l'honneur d'être ami particulier, est un jeune Seigneur, ou pour mieux dire, étoit, car l'âge & les grands emplois en ont fait depuis un homme fort grave, ainsi que je le suis devenu moi même. Son Excellence étoit donc un jeune Seigneur Espagnol, vif, ardent, comme tous les Amans de sa Nation que l'on croit froide & qui n'est que paresseuse.

Il s'étoit mis secrétement à la poursuite d'une belle personne qu'il avoit entrevue à Madrid, & que son Tuteur a bientôt ramenée au lieu de sa naissance. Un matin qu'il se promenoit sous ses fenêtres à Séville, où depuis huit jours il cherchoit à s'en faire remarquer, le hasard conduisit au même endroit Figaro le Barbier = Ah le hazard! Dira mon Critique: & si le hazard n'eût pas conduit ce jour-là le Barbier dans cet endroit; que devenoit la Piece? ... Elle eut commencé, mon Frere, à quelqu'autre époque. = Impossible; puisque le Tuteur, selon vous même, épousoit le lendemain. Alors il n'y auroit pas eu de Piece, ou, s'il y en avoit eu mon Frere, elle auroit été différente. Une chose est elle invraisemblable, parce qu'elle étoit possible autrement?

Réellement vous avez un peu d'humeur. Quand le Cardinal de Retz nous dit froidement : Un jour j'avois besoin d'un homme ; à la vérité je ne voulois qu'un fantôme ; j'aurois desiré qu'il fût petit-fils d'Henri le Grand ; qu'il eut de longs cheveux blonds ; qu'il fut beau, bien fait, bien séditieux ; qu'il eut le langage & l'amour des Halles ; & voilà que le hazard me fait rencontrer à Paris M. de Beaufort, échappé de la prison du Roi ; c'étoit justement l'homme qu'il me falloit. Va-t-on dire au Coadjuteur : Ah ! Le hasard ! Mais si vous n'eussiez pas rencontré M. de Beaufort ! Mais ceci, mais cela ?...

Le hasard donc, conduisit en ce même endroit, Figaro le Barbier, beau diseur, mauvais Poëte, hardi Musicien, grand fringueneur de guitarre, & jadis Valet-de-Chambre du Comte ; établi dans Séville, y faisant avec succès des barbes, des Romances, & des mariages, y maniant également le fer du Phlébotôme, & le piston du Pharmacien ; la terreur des maris, la coqueluche des femmes, & justement l'homme qu'il nous falloit. Et comme en toute recherche, ce qu'on nomme passion n'est autre chose qu'un desir irrité par la contradiction ; le jeune Amant, qui n'eut peut-être eu qu'un goût de fantaisie pour cette beauté, s'il l'eut rencontrée dans le monde, en devient amoureux, parce qu'elle est enfermée, au point de faire l'impossible pour l'épouser.

Mais vous donner ici l'extrait entier de la Piece, Monsieur, seroit douter de la sagacité, de l'adresse avec laquelle vous saisirez le dessein

de l'Auteur, & suivrez le fil de l'intrigue, en la lisant. Moins prévenu que le Journal de Bouillon, qui se trompe avec Approbation & Privilege, sur toute la conduite de cette Piece, vous y verrez que tous les soins de l'Amant *ne* sont *pas* destinés à remettre simplement une lettre, *qui n'est là qu'un léger accessoire à l'intrigue; mais bien à s'établir dans un fort défendu par la vigilance & le soupçon; sur tout à tromper un homme, qui, sans cesse éventant la manœuvre, oblige l'ennemi de se retourner assez lestement, pour n'être pas désarçonné d'emblée.*

Et lorsque vous verrez que tout le mérite du dénouement consiste en ce que le Tuteur a fermé sa porte, en donnant son passe par tout à Bazile, pour que lui seul & le Notaire pussent entrer & conclure son mariage; vous ne laisserez pas d'être étonné qu'un Critique aussi équitable se joue de la confiance de son Lecteur, ou se trompe, au point d'écrire, & dans Bouillon encore: le Comte s'est donné la peine de monter au balcon par une échelle avec Figaro, quoique la porte ne soit pas fermée.

Enfin lorsque vous verrez le malheureux Tuteur, abusé par toutes les précations qu'il prend pour ne le point être, à la fin forcé de signer au contrat du Comte & d'approuver ce qu'il n'a pu prévenir; vous laisserez au Critique à décider si ce Tuteur étoit un imbécille, *de ne pas deviner une intrigue dont on lui cachoit tout; lorsque lui Critique, à qui l'on ne cachoit rien, ne l'a pas devinée plus que le Tuteur.*

En effet s'il l'eut bien conçue, auroit-il manqué de louer tous les beaux endroits de l'Ouvrage?

Qu'il n'ait point remarqué la maniere dont le premier Acte annonce & déploie avec gaieté tous les caracteres de la Piece. On peut lui pardonner.

Qu'il n'ait pas apperçu quelque peu de comédie dans la grande Scene du second Acte, où, malgré la défiance & la fureur du Jaloux, la Pupille parvient à lui donner le change sur une lettre remise en sa présence, & à lui faire demander pardon à genoux du soupçon qu'il a montré. Je le conçois encore aisément.

Qu'il n'ait pas dit un seul mot de la Scene de stupéfaction de Bazile, au troisieme Acte, qui a paru si neuve au Théâtre, & a tant réjoui les Spectateurs. Je n'en suis point surpris du tout.

Passe encore qu'il n'ait pas entrevu l'embarras où l'Auteur s'est jetté volontairement au dernier Acte, en faisant avouer par la Pupille à son Tuteur, que le Comte avoit dérobé la clef de la jalousie; & comment l'Auteur s'en démêle en deux mots, & sort en se jouant de la nouvelle inquiétude qu'il a imprimée au Spectateur. C'est peu de chose en vérité.

Je veux bien qu'il ne lui soit pas venu à l'esprit, que la Piece, une des plus gaies qui soient au Théâtre, est écrite sans la moindre équivoque, sans une pensée, un seul mot dont la pudeur, même des petites Loges, ait à s'alarmer, ce qui pourtant est bien quelque chose, Monsieur, dans un siecle ou l'hypocrisie de la décence est poussée presque aussi loin que le relâchement des mœurs.

Très volontiers Tout *cela ſans doute pouvoit n'être pas digne de l'attention d'un Critique auſſi majeur.*

Mais comment n'a-t-il pas admiré ce que tous les honnêtes gens n'ont pu voir ſans repandre des larmes de tendreſſe & de plaiſir ? je veux dire, la piété filiale de ce bon Figaro, qui ne ſauroit oublier ſa mere !

• Tu connois donc ce Tuteur? *lui dit le Comte au premier Acte.* Comme ma mere, *répond Figaro. Un avare auroit dit :* Comme mes poches. *Un Petit Maître eut répondu :* Comme moi-même. *Un ambitieux :* Comme le chemin de Verſailles; *& le Journaliſte de Bouillon:* Comme mon Libraire; *les comparaiſons de chacun ſe tirant toûjours de l'objet intéreſſant.* Comme ma mere, *a dit le fils tendre & reſpectueux!*

Dans un autre endroit encore. Ah vous êtes charmant! *lui dit le Tuteur. Et ce bon, cet honnête Garçon, qui pouvoit gaiement aſſimiler cet éloge à tous ceux qu'il a reçus de ſes Maîtreſſes, en revient toûjours à ſa bonne mere, & répond à ce mot:* Vous êtes charmant ! -- Il eſt vrai, Monſieur, que ma mere me l'a dit autrefois. *Et le Journal de Bouillon ne releve point de pareils traits! Il faut avoir le cerveau bien déſſéché pour ne les pas voir, ou le cœur bien dur pour ne pas les ſentir !*

Sans compter mille autres fineſſes de l'Art répandues à pleines mains dans cet Ouvrage. Par exemple, on ſait que les Comédiens ont multiplié chez eux les emplois à l'infini; emplois de grande, moyenne & petite Amoureuſe; emplois de grands,

moyens & petits Valets ; emplois de Niais, d'Important, de Croquant, de Paysan, de Tabellion, de Bailly : mais on sait qu'ils n'ont pas encore appointé celui de Bâillant. Qu'a fait l'Auteur pour former un Comédien, peu exercé au talent d'ouvrir largement la bouche au Théâtre ? Il s'est donné le soin de lui rassembler dans une seule phrase, toutes les syllabes bâillantes du françois : Rien ... qu'en ... l'en ... en ... ten. . dant ... parler: *syllabes en effet qui feroient bâiller un mort, & parviendroient à desserrer les dents même de l'envie !*

Et cet endroit admirable où, pressé par les reproches du Tuteur qui lui crie : Que direz-vous à ce malheureux qui bâille & dort tout éveillé ? Et l'autre qui depuis trois heures éternue à se faire sauter le crâne & jaillir la cervelle, que leur direz-vous ? *Le naïf Barbier répond :* Eh parbleu ! je dirai à celui qui éternue, Dieu vous bénisse ; & va te coucher à celui qui dort. *Réponse en effet si juste, si chrétienne & si admirable, qu'un de ces fiers Critiques qui ont leurs entrées au Paradis, n'a pu s'empêcher de s'écrier : » Diable ! » l'Auteur a dû rester au moins huit jours à trouver cette réplique » !*

Et le Journal de Bouillon, au lieu de louer ces beautés sans nombre, use encre & papier, Approbation & Privilége, à mettre un pareil Ouvrage au-dessous même de la critique ! On me couperoit le cou, Monsieur, que je ne saurois m'en taire.

N'a-t-il pas été jusqu'à dire, le Cruel ! Que pour ne pas voir expirer ce Barbier sur le Théâ-

tre, il a fallu le mutiler, le changer, le refondre, l'élaguer, le réduire en quatre Actes, & le purger d'un grand nombre de pasquinades, de calembourgs, de jeux de mots, en un mot de bas comique?

A le voir ainsi frapper comme un sourd, on juge assez qu'il n'a pas entendu le premier mot de l'Ouvrage qu'il décompose. Mais j'ai l'honneur d'assurer ce Journaliste, ainsi que le jeune homme qui lui taille ses plumes & ses morceaux, que, loin d'avoir purgé la Piece d'aucuns des calembourgs, jeux de mots, *&c qui lui eussent nui le premier jour, l'Auteur a fait rentrer dans les Actes restés au Théâtre, tout ce qu'il en a pu reprendre à l'Acte au porte-feuille: tel un Charpentier économe cherche dans ses copeaux épars sur le chantier, tout ce qui peut servir à cheviller & boucher les moindres trous de son ouvrage.*

Passerons-nous sous silence le reproche aigu qu'il fait à la jeune personne, d'avoir tous les défauts d'une fille mal-élevée? *Il est vrai que, pour échapper aux conséquences d'une telle imputation, il tente à la rejeter sur autrui, comme s'il n'en étoit pas l'Auteur, en employant cette expression banale:* On trouve à la jeune personne, *&c. On trouve!...*

Que vouloit-il donc qu'elle fit? Quoi? Qu'au lieu de se prêter aux vues d'un jeune Amant très-aimable & qui se trouve un homme de qualité, notre charmante enfant épousat le vieux podagre Médecin? Le noble établissement qu'il lui desti-

noit-là! & parce qu'on n'est pas de l'avis de Monsieur, on a tous les défauts d'une fille mal élevée!

En vérité, si le Journal de Bouillon se fait des amis en France par la justesse & la candeur de ses Critiques, il faut avouer qu'il en aura beaucoup moins au delà des Pyrénées, & qu'il est sur-tout un peu bien dur pour les Dames Espagnoles.

Eh! qui sait si son Excellence, Madame la Comtesse Almaviva, l'exemple des femmes de son état, & vivant comme un Ange avec son mari, quoiqu'elle ne l'aime plus, ne se ressentira pas un jour des libertés qu'on se donne à Bouillon, sur elle, avec approbation & Privilege?

L'imprudent Journaliste a-t-il au moins réfléchi que son Excellence, ayant, par le rang de son mari le plus grand crédit dans les Bureaux, eut pu lui faire obtenir quelque pension sur la Gazette d'Espagne, ou la Gazette elle même, & que dans la carriere qu'il embrasse, il faut garder plus de ménagemens pour les femmes de qualité? Qu'est ce que cela me fait à moi? L'on sent bien que c'est pour lui seul que j'en parle?

Il est tems de laisser cet Adversaire, quoiqu'il soit à la tête des gens qui prétendent que, n'ayant pu me soutenir en cinq Actes, je me suis mis en quatre pour ramener le Public. *Eh quand cela seroit! Dans un moment d'oppression, ne vaut-il pas mieux sacrifier un cinquieme de son bien que de le voir aller tout entier au pillage?*

Mais ne tombez pas, cher Lector ... (Monſieur, veux je dire,) ne tombez pas, je vous prie, dans une erreur populaire qui feroit grand tort à votre jugement.

Ma Piece qui paroît n'être aujourd'hui qu'en quatre Actes, eſt réellement & de fait en cinq, qui ſont le 1., le 2., le 3., le 4., le 5., à l'ordinaire.

Il eſt vrai que, le jour du combat, voyant les Ennemis acharnés, le Parterre ondulant, agité, grondant au loin comme les flots de la mer; & trop certain que ces mugiſſemens ſourds, précurſeurs des tempêtes, ont amené plus d'un naufrage, je vins à réfléchir que beaucoup de Pieces en cinq Actes (comme la mienne), toutes très bien faites d'ailleurs (comme la mienne), n'auroient pas été au Diable en entier comme la mienne), ſi l'Auteur eût pris un parti vigoureux [comme le mien]

Le Dieu des cabales eſt irrité, dis-je aux Comédiens avec force.

Enfans! Un ſacrifice eſt ici néceſſaire.

Alors faiſant la part au Diable & déchirant mon manuſcrit: Dieu des Siffleurs, Moucheurs, Cracheurs, Touſſeurs & Perturbateurs, m'écriai-je, il te faut du ſang! Bois mon quatrieme Acte, & que ta fureur s'appaiſe!

A l'inſtant vous euſſiez vu ce bruit infernal qui faiſoit pâlir & broncher les Acteurs, s'affoiblir, s'éloigner, s'anéantir, l'applaudiſſement lui ſuccéder, & des bas-fonds du Parterre un bravo *général s'élever en circulant juſqu'aux hauts bancs du Paradis.*

De cet exposé, Monsieur, il suit que ma Piece est restée en cinq Actes, qui sont le 1, le 2., le 3, au Théâtre, le 4, au Diable, & le 5, avec les trois premiers Tel Auteur même vous soutiendra que ce 4., Acte. qu'on n'y voit point, n'en est pas moins celui qui fait le plus de bien à la Piece; en ce qu'on ne l'y voit point.

Laissons jaser le monde: il me suffit d'avoir prouvé mon dire Il me suffit, en faisant ces cinq Actes, d'avoir montré mon respect pour Aristote, Horace, Aubignac & les Modernes; & d'avoir mis ainsi l'honneur de la regle à couvert.

Par le second arrangement, le Diable a son affaire; mon char n'en roule pas moins bien sans la cinquieme roue, le Public est content, je le suis aussi. Pourquoi le Journal Bouillon ne l'est il pas? - Ah! Pourquoi! C'est qu'il est bien difficile de plaire à des gens qui, par métier, doivent ne jamais trouver les choses gaies assez sérieuses, ni les graves assez enjouées.

Je me flatte, Monsieur, que cela s'appelle raisonner principes, & que vous n'êtes pas mécontent de mon petit syllogisme.

Reste à répondre aux observations dont quelques personnes ont honoré le moins important des Drames hazardés depuis un siécle au Théâtre.

Je mets à part les lettres écrites aux Comédiens, à moi même; sans signature & vulgairement appellées anonymes; on juge à l'âpreté du style, que leurs Auteurs peu versés dans la critique, n'ont pas assez senti qu'une mauvaise Piece n'est point une mauvaise action, & que

telle injure convenable à un méchant homme, eſt toûjours déplacée à un méchant Ecrivain. Paſſons aux autres.

Des Connoiſſeurs ont remarqué que j'étois tombé dans l'inconvenient de faire critiquer des uſages François par un Plaiſant de Séville à Séville; tandis que la vraiſemblance exigeoit qu'il s'égayat ſur les mœurs Eſpagnoles. Ils ont raiſon: j'y avois même tellement penſé, que pour rendre la vraiſemblance encore plus parfaite, j'avois d'abord réſolu d'écrire & de faire jouer la Piece en langage Eſpagnol; mais un homme de goût m'a fait obſerver qu'elle en perdroit peut-être un peu de ſa gaieté pour le Public de Paris; raiſon qui m'a déterminé à l'écrire en Français; enſorte que j'ai fait, comme on voit, une multitude de ſacrifices à la gaieté; mais ſans pouvoir parvenir à dérider le Journal de Bouillon.

Un autre Amateur, ſaiſiſſant l'inſtant qu'il y avoit beaucoup de monde au foyer, m'a reproché du ton le plus ſérieux, que ma Piece reſſembloit à On ne s'aviſe jamais de tout. -- *Reſſembler, Monſieur! Je ſoutiens que ma Piece eſt,* On ne s'aviſe jamais de tout, *lui même* = *Et comment cela? -- C'eſt qu'on ne s'étoit pas encore aviſé de ma Piece. L'Amateur reſta court, & l'on en rit d'autant plus, que celui là qui me reprochoit, on ne s'aviſe jamais de tout, eſt un homme qui ne s'eſt jamais aviſé de rien.*

Quelques jours après, ceci eſt plus ſérieux, chez une Dame incommodée. un Monſieur grave, en habit noir, coëffure bouffante & canne à cor-

bin, lequel touchoit légérement le poignet de la Dame, proposa civilement plusieurs doutes sur la vérité des traits que j'avois lancé contre les Médecins. Monsieur, lui dis-je, etez vous ami de quelqu'un d'eux? Je serois désolé qu'un badinage... = On ne peut pas moins: je vois que vous ne me connoissez pas, je ne prends jamais le parti d'aucun; je parle ici pour le Corps en général. -- Cela me fit beaucoup chercher quel homme ce pouvoit être. En fait de plaisanterie, ajoutai-je, vous savez, Monsieur, qu'on ne demande jamais si l'histoire est vraie, mais si elle est bonne = Eh! Croyez-vous moins perdre à cet examen qu'au premier? -- A merveille, Docteur, dit la Dame. Le Monstre qu'il est! n'a-t-il pas osé parler mal aussi de nous! Faisons cause commune.

A ce mot de Docteur, *je commençai à soupçonner qu'elle parloit à son Médecin. Il est vrai, Madame & Monsieur, repris je avec modestie, que je me suis permis ces légers torts, d'autant plus aisément qu'ils tirent moins à conséquence. Eh! qui pourroit nuire à deux Corps puissans, dont l'empire embrasse l'univers & se partage le monde. Malgré les Envieux, les Belles y regneront toûjours par le plaisir, & les Médecins par la douleur: & la brillante santé nous ramene à l'Amour, comme la maladie nous rend à la Médecine.*

Cependant je ne sais si, dans la balance des avantages, la Faculté ne l'emporte pas un peu sur la Beauté. Souvent on voit les Belles nous renvoyer aux Médecins; mais plus souvent enco-

re, les Médecins nous gardent & ne nous renvoient plus aux Belles.

En plaisantant donc, il faudroit peut-être avoir égard à la différence des ressentimens, & songer que, si les Belles se vengent en se séparant de nous, ce n'est-là qu'un mal négatif, au lieu que les Médecins se vengent en s'en emparant, ce qui devient très-positif.

Que, quand ces derniers nous tiennent, ils font de nous tout ce qu'ils veulent; au lieu que les Belles, toutes belles qu'elles sont, n'en font jamais que ce qu'elles peuvent.

Que le commerce des Belles nous les rend bientôt moins nécessaires; au lieu que l'usage des Médecins finit par nous les rendre indispensables.

Enfin que l'un de ces empires ne semble établi que pour assurer la durée de l'autre; puisque, plus la verte jeunesse est livrée à l'Amour plus la pâle vieillesse appartient sûrement à la Médecine.

Au reste, ayant fait contre moi cause commune, il étoit juste, Madame & Monsieur, que je vous offrisse en commun mes justifications. Soyez donc persuadés que, faisant profession d'adorer les Belles & de redouter les Médecins, c'est toûjours en badinant que je dis du mal de la beauté; comme ce n'est jamais sans trembler que je plaisante un peu la Faculté.

Ma déclaration n'est point suspecte à votre égard Mesdames, & mes plus acharnés ennemis sont forcés d'avouer que, dans un instant d'humeur où mon dépit contre une Belle alloit s'épancher trop librement sur toutes les autres, on m'a vu

m'arrêter tout court au 25 Couplet, & par le plus prompt repentir, faire ainsi dans le 26me. amende honorable aux Belles irritées :

Sexe charmant, si je décèle
Votre cœur en proie au desir,
Souvent à l'amour infidèle,
Mais toûjours fidèle au plaisir;
D'un badinage, ô mes Déesses!
Ne cherchez point à vous venger:
Tel glose, hélas! sur vos foiblesses
Qui brûle de les partager.

Quant à vous, Monsieur le Docteur, on sait assez que Moliere...

-- Au désespoir, dit il en se levant, de ne pouvoir profiter plus long-temps de vos lumieres: mais l'humanité qui gémit, ne doit pas souffrir de mes plaisirs. Il me laissa ma foi, la bouche ouverte avec ma phrase en l'air. Je ne sais pas, dit la belle malade en riant, si je vous pardonne; mais je vois bien que notre Docteur ne vous pardonne pas. -- Le nôtre, Madame? Il ne sera jamais le mien. = Eh! pourquoi? -- Je ne sais; Je craindrois qu'il ne fut au dessous de son état, puisqu'il n'est pas au-dessus des plaisanteries qu'on en peut faire.

Ce Docteur n'est pas de mes gens. L'homme assez consommé dans son art pour en avouer de bonne foi l'incertitude, assez spirituel pour rire avec moi de ceux qui le disent infaillible; tel est mon Médecin. En me rendant ses soins qu'ils appellent des visites; en me donnant ses conseils qu'ils nomment ordonnances, il remplit dignement & sans faste la plus noble fonction d'une ame éclairée & sensible. Avec

plus d'esprit, il calcule plus de rapports, & c'est tout ce qu'on peut dans un art aussi utile qu'incertain. Il me raisonne, il me console, il me guide, & la nature fait le reste. Aussi, loin de s'offenser de la plaisanterie, est il le premier à l'opposer au pédantisme. A l'infatué qui lui dit gravement: » De quatre vingt fluxions de poitrine que j'ai » traitées cet Automne, un seul malade a péri » dans mes mains; mon Docteur répond en sou- » riant: » Pour moi, j'ai prêté mes secours à » plus de cent cet Hiver; hélas! je n'en ai pu » sauver qu'un seul. » Tel est mon aimable Médecin. -- Je le connois. = Vous permettez bien que je ne l'échange pas contre le vôtre. Un Pédant n'aura pas plus ma confiance en maladie qu'une bégueule n'obtiendroit mon hommage en santé. Mais je ne suis qu'un sot. Au lieu de vous rappeller mon amende honorable au beau sexe, je devois lui chanter le Couplet de la bégueule; il est tout fait pour lui.

Pour égayer ma Poësie,
Au hazard j'assemble des traits:
J'en fais, Peintre de fantaisie,
Des tableaux, jamais des Portraits.
La femme d'esprit, qui s'en moque,
Sourit finement à l'Auteur:
Pour l'imprudente qui s'en choque,
Sa colere est son delateur.

-- A propos de Chanson, dit la Dame. Vous êtes bien honnête d'avoir été donner votre Piece aux Français! moi qui n'ai de petite Loge qu'aux Italiens! Pourquoi n'en avoir pas fait un Opéra

Opéra Comique ? ce fut, dit-on, votre premiere idée. La Piece est d'un genre à comporter de la musique.

-- Je ne sais si elle est propre à la supporter, ou si je m'étois trompé d'abord en le supposant : mais sans entrer dans les raisons qui m'ont fait changer d'avis, celle-ci, Madame, répond à tout.

Notre Musique Dramatique ressemble trop encore à notre Musique chansonniere pour en attendre un véritable intérêt ou de la gaieté franche. Il faudra commencer à l'employer sérieusement au Théâtre quand on sentira bien qu'on doit y chanter que pour parler ; quand nos Musiciens se rapprocheront de la nature, & sur-tout cesseront de s'imposer l'absurde loi de toûjours revenir à la premiere partie d'un air après qu'ils en ont dit la seconde. Est ce qu'il y a des Reprises & des Rondeaux dans un Drame ? Ce cruel radotage est la mort de l'intérêt, & dénote un vuide insupportable dans les idées.

Moi qui toûjours ai chéri la Musique sans inconstance & même sans infidélité ; souvent, aux Pieces qui m'attachent le plus, je me surprends à pousser de l'épaule, à dire tout bas avec humeur : Eh ! va donc Musique ! pourquoi toûjours répéter ? N'es-tu pas assez lente ? Au-lieu de narrer vivement, tu rabaches ! au-lieu de peindre la passion ; tu t'accroches aux mots ! Le Poëte se tue à serrer l'événement, & toi tu le délayes ! Que lui sert de rendre son style énergique & pressé si tu l'ensevelis sous d'inutiles fredons ? Avec ta stérile abondance, reste, reste aux Chansons pour tou-

nourriture, jusqu'à ce que tu connoîsses le langage sublime & tumultueux des passions.

En effet, si la déclamation est déjà un abus de la narration au Théâtre, le chant, qui est un abus de la déclamation, n'est donc, comme on voit, que l'abus de l'abus. Ajoutez-y la répétition des phrases & voyez ce que devient l'intérêt. Pendant que le vice ici va toûjours en croissant, l'intérêt marche à sens contraire; l'action s'allanguit; quelque chose me manque; je deviens distrait; l'ennui me gagne; & si je cherche alors à deviner ce que je voudrois, il m'arrive souvent de trouver que je voudrois la fin du Spectacle.

Il est un autre art d'imitation, en général beaucoup moins avancé que la Musique; mais qui semble en ce point lui servir de leçon. Pour la variété seulement la Danse élevée est déjà le modele du chant.

Voyez le superbe Vestris ou le fier d'Auberval engager un pas de caractere. Il ne danse pas encore; mais d'aussi loin qu'il paroît, son port libre & dégagé fait déjà lever la tête aux Spectateurs. Il inspire autant de fierté qu'il promet de plaisirs. Il est parti... Pendant que le Musicien redit vingt fois ses phrases & monotone ses mouvemens, le Danseur varie les siens à l'infini.

Le voyez-vous s'avancer légérement à petits bonds, reculer à grands pas & faire oublier le comble de l'art par la plus ingénieuse négligence? Tantôt sur un pied, gardant le plus savant équilibre, & suspendu sans mouvement pendant plusieurs mesures, il étonne, il surprend par l'imme-

bilité de ſon à plomb . . . Et ſoudain, comme s'il regrettoit le tems du repos, il part comme un trait, vole au fond du Théâtre, & revient, en pirouettant, avec une rapidité que l'œil peut ſuivre à peine.

L'air a beau recommencer, rigaudonner, ſe répéter, ſe radoter; il ne ſe répéte point, lui! tout en déployant les mâles beautés d'un corps ſouple & puiſſant, il peint les mouvemens violens dont ſon ame eſt agitée; il vous lance un regard paſſionné que ſes bras mollement ouverts rendent plus expreſſif; &, comme s'il ſe laſſoit bientôt de vous plaire, il ſe releve avec dédain, ſe dérobe à l'œil qui le ſuit, & la paſſion la plus fougueuſe ſemble alors naître & ſortir de la plus douce ivreſſe. Impétueux, turbulent, il exprime une colere ſi bouillante & ſi vraie qu'il m'arrache à mon ſiege & me fait froncer le ſourcil. Mais, reprenant ſoudain le geſte & l'accent d'une volupté paiſible, il erre nonchalamment avec une grace, une molleſſe, & des mouvemens ſi délicats, qu'il enleve autant de ſuffrages qu'il y a de regards attachés ſur ſa Danſe enchantereſſe.

Compoſiteurs! chantez comme il danſe, & nous aurons, au-lieu d'Opéra, des Mélodrames! Mais j'entends mon éternel Cenſeur, (je ne ſais plus s'il eſt d'ailleurs ou de Bouillon,) qui me dit: Que prétend-on par ce tableau? Je vois un talent ſupérieur, & non la Danſe en général. C'eſt dans ſa marche ordinaire qu'il faut ſaiſir un art pour le comparer & non dans ſes efforts les plus ſublimes. N'avons nous pas . . .

-- Je l'arrête à mon tour. Eh quoi? si je veux peindre un coursier & me former une juste idée de ce noble animal, irai-je le chercher hongre & vieux, gémissant au timon du fiacre, ou trottinant sous le plâtrier qui siffle? Je le prends au haras; fier Etalon, vigoureux, découplé, l'œil ardent, frappant la terre & soufflant le feu par les nazeaux; bondissant de desirs & d'impatience, ou fendant l'air qu'il électrise, & dont le brusque hennissement réjouit l'homme & fait tressaillir toutes les cavalles de la contrée. Tel est mon Danseur.

Et quand je crayonne un art, c'est parmi les plus grands sujets qui l'exercent que j'entends choisir mes modeles; tous les efforts du génie... mais je m'éloigne trop de mon sujet, revenons au Barbier de Séville... ou plutôt, Monsieur, n'y revenons pas. C'est assez pour une bagatelle. Insensiblement je tomberois dans le défaut réproché trop justement à nos François, de toujours faire de petites Chansons sur les grands affaires, & de grandes dissertations sur les petites.

Je suis, avec le plus profond respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble
& très-obéissant serviteur
L'AUTEUR.

PERSONNAGES.

Les habits des Acteurs doivent être dans l'ancien coſtume Eſpagnol.

LE COMTE ALMAVIVA, *Grand d'Eſpagne, amant inconnu de Roſine, paroît, au premier Acte, en veſte & culote de ſatin; il eſt enveloppé d'un grand manteau brun, ou cape eſpagnole; chapeau noir rabattu avec un ruban de couleur autour de la forme. Au 2. Acte: habit uniforme de Cavalier, avec des mouſtaches & des bottines. Au 3 habillé en Bachelier; cheveux ronds; grande fraiſe au cou; veſte, culote, bas & manteau d'Abbé. Au 4. Acte, il eſt vêtu ſuperbement à l'Eſpagnole avec un riche manteau; par-deſſus tout, le large manteau brun dont il ſe tient enveloppé.*

BARTHOLO, *Médecin, Tuteur de Roſine: habit noir, court, boutonné; grande perruque; fraiſe & manchettes relevées; une ceinture noire; & quand il veut ſortir de chez lui, un long manteau écarlate.*

ROSINE, *jeune perſonne d'extraction noble & Pupille de Bartholo, habillée à l'Eſpagnole.*

FIGARO, *Barbier de Séville: en habit de majo Eſpagnol. La tête couverte d'une reſcille, ou filet; chapeau blanc, ruban de couleur, autour de la forme; un fichu de ſoie, attaché fort lâche à ſon cou; gilet & haut de chauſſe de ſatin, avec des boutons & boutonnieres frangés d'argent; une grande ceinture de ſoie; les jarretieres nouées avec des glands qui pendent ſur chaque jambe; veſte de couleur tranchante, à grands revers de la couleur du gilet; bas blancs & ſouliers gris.*

DON BAZILE, *Organiſte, Maître à chanter de Roſine; chapeau noir rabattu, ſoutanelle & long manteau, ſans fraiſe ni manchettes.*

LA JEUNESSE, *vieux Domestique de Bartholo.*

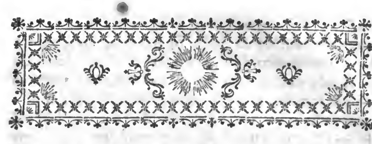
L'EVEILLE', *autre Valet de Bartholo, garçon niais & endormi. Tous deux habillés en Galiciens; tous les cheveux dans la queue; gilet couleur de chamois; large ceinture de peau avec une boucle; culotte bleue & veste de même, dont les manches, ouvertes aux épaules pour le passage des bras, sont pendantes par derriere.*

UN NOTAIRE.

UN ALCADE, *Homme de Justice, avec une longue baguette blanche à la main.*

PLUSIEURS ALGOUAZILS & VALETS *avec des flambeaux.*

La Scene est à Séville dans la rue & sous les fenêtres de Rosine, au premiere Acte; & le reste de la Piece dans la Maison du Docteur Bartholo.



LE BARBIER DE SÉVILLE, OU LA PRÉCAUTION INUTILE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une rue de Séville, où toutes les croiſées ſont grillées.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE *ſeul, en grand manteau brun & chapeau rabattu. Il tire ſa montre, en ſe promenant.*

LE jour eſt moins avancé que je ne croyois. L'heure à laquelle elle a coutume de ſe montrer derriere ſa jalouſie eſt encore éloignée. N'importe; il vaut mieux arriver trop-tôt que de man-

quer l'instant de la voir. Si quelque aimable de la Cour pouvoit me deviner à cent lieues de Madrid, arrêté tous les matins sous les fenêtres d'une femme à qui je n'ai jamais parlé; il me prendroit pour un Espagnol du temps d'Isabelle. -- Pourquoi non? Chacun court après le bonheur. Il est pour moi dans le cœur de Rosine. -- Mais quoi! Suivre une femme à Séville, quand Madrid & la Cour offrent de toutes parts des plaisirs si faciles? -- Et c'est cela même que je fuis. Je suis las des conquêtes que l'intérêt, la convenance, ou la vanité nous présentent sans cesse. Il est si doux d'être aimé pour soi-même; & si je pouvois m'assurer sous ce déguisement... Au Diable l'importun.

SCENE II.

FIGARO, LE COMTE, *caché.*

FIGARO, *une guittare sur le dos attachée en bandouliere avec un large ruban; il chantonne gaiement un papier & un crayon à la main.*

» Bannissons le chagrin,
» Il nous consume:
» Sans le feu du bon vin,
» Qui nous rallume;
» Réduit à languir,
» L'homme sans plaisir
» Vivroit comme un sot,
» Et mourroit bientôt;

Jusques-là, ceci ne va pas mal, ein, ein,

» Et mourroit bientôt.

» Le vin & la paresse

» Se disputent mon cœur...

Eh non! Ils ne se le disputent pas, ils y regnent paisiblement ensemble...

» Se partagent... mon cœur.

dit-on, se partagent?... Eh, mon Dieu! nos faiseurs d'Opéras Comiques n'y regardent pas de si près. Aujourd'hui, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante. *(Il chante.)*

» Le vin & la paresse

» Se partagent mon cœur.

Je voudrois finir par quelque chose de beau, de brillant, de scintillant, qui eut l'air d'une pensée. *(Il met un genou en terre & écrit en chantant.)*

» Se partagent mon cœur.

» Si l'un a ma tendresse...

» L'autre fait mon bonheur.

Fi donc! c'est plat. Ce n'est pas ça... Il me faut une opposition, une antithese:

» Si l'une... est ma maîtresse,

» L'autre...

Eh parbleu, j'y suis.

» L'autre est mon serviteur.

Fort bien, Figaro!... *(Il écrit en chantant.)*

» Le vin & la paresse

» Se partagent mon cœur;

» Si l'une est ma maîtresse,

» L'autre est mon serviteur.

» L'autre est mon serviteur,

» L'autre est mon serviteur.

Hen, hen, quand il y aura des accompagnemens là-dessous, nous verrons encore, Messieurs de la cabale, si je ne sais ce que je dis. (*Il apperçoit le Comte*) J'ai vu cet Abbé-là quelque part. (*il se relève.*)

LE COMTE, *à part.*

Cet homme ne m'est pas inconnu.

FIGARO.

Et non, ce n'est pas un Abbé! Cet air altier & noble...

LE COMTE.

Cette tournure grotesque...

FIGARO.

Je ne me trompe point; c'est le Comte Almaviva.

LE COMTE.

Je crois que c'est ce coquin de Figaro.

FIGARO.

C'est lui-même, Monseigneur.

LE COMTE.

Maraud! Si tu dis un mot...

FIGARO.

Oui, je vous reconnois; voilà les bontés familieres dont vous m'avez toûjours honoré.

LE COMTE.

Je ne te reconnoissois pas, moi. Te voilà si gros & si gras...

FIGARO.

Que voulez-vous, Monsieur, c'est la misere.

LE COMTE.

Pauvre petit! Mais que fais-tu à Séville? Je t'avois autrefois recommandé dans les Bureaux pour un emploi.

FIGARO.

Je l'ai obtenu, Monſieur ; & ma reconnoiſſance...

LE COMTE.

Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas à mon déguiſement que je veux être inconnu ?

FIGARO.

Je me retire.

LE COMTE.

Au contraire. J'attends ici quelque choſe ; & deux hommes qui jaſent, ſont moins ſuſpects qu'un ſeul qui ſe promene. Ayons l'air de jaſer. Eh bien cet emploi ?

FIGARO.

Le Miniſtre ayant égard à la recommandation de votre Excellence, me fit nommer, ſur le champ, Garçon apothicaire.

LE COMTE.

Dans les hôpitaux de l'Armée ?

FIGARO.

Non ; dans les haras d'Andalouſie.

LE COMTE, *riant.*

Beau début!

FIGARO.

Le poſte n'étoit pas mauvais; parce qu'ayant le diſtrict des panſemens & des drogues, je vendois ſouvent aux hommes de bonnes médecines de cheval...

LE COMTE.

Qui tuoient les ſujets du Roi!

FIGARO.

Ah, ah, il n'y a point de remede univerſel:

mais qui n'ont pas laiſſé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE.

Pourquoi donc l'as-tu quitté?

FIGARO.

Quitté? C'eſt bien lui même; on m'a deſſervi auprès des Puiſſances.

L'envie aux doigts crochus, au teint pâle & livide...

LE COMTE.

Oh, grace! grace, ami! Eſt-ce que tu fais auſſi des vers? Je t'ai vu là griffonnant ſur ton genou, & chantant dès le matin.

FIGARO.

Voilà préciſément la cauſe de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au Miniſtre que je faiſois, je puis dire aſſez joliment, des bouquets à Cloris, que j'envoyois des énigmes aux Journaux, qu'il couroit des Madrigaux de ma façon; en un mot, quand il a ſu que j'étois imprimé tout vif, il a pris la choſe au tragique, & m'a fait ôter mon emploi, ſous prétexte que l'amour des Lettres eſt incompatible avec l'eſprit des affaires.

LE COMTE.

Puiſſamment raiſonné! Et tu ne lui fis pas repréſenter...

FIGARO.

Je me crus trop heureux d'en être oublié; perſuadé qu'un Grand nous fait aſſez de bien, quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE.

Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étois un assez mauvais sujet.

FIGARO.

Eh! mon Dieu, Monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COMTE.

Paresseux, dérangé...

FIGARO.

Aux vertus qu'on exige dans un Domestique, votre Excellence connoît-elle beaucoup de Maîtres qui fussent dignes d'être valets?

LE COMTE, *riant.*

Pas mal. Et tu t'es retiré en cette Ville?

FIGARO.

Non pas tout de suite.

LE COMTE, *l'arrêtant.*

Un moment... J'ai cru que c'étoit elle... Dis toûjours, je t'entends de reste.

FIGARO.

De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talens littéraires; & le Théâtre me parut un champ d'honneur...

LE COMTE.

Ah, Miséricorde!

FIGARO.

[*Pendant sa replique, le Comte regarde avec attention du côté de la jalousie.*]

En vérité; je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès; car j'avois rempli le parterre des plus excellens Travailleurs; des mains... comme des battoirs; j'avois interdit les gants, les

cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissemens sourds; & d'honneur, avant la piece, le café m'avoit paru dans les meilleures dispositions pour moi; mais les efforts de la cabale...

LE COMTE.

Ah! La cabale! Monsieur l'auteur tombé!

FIGARO.

Tout comme un autre: pourquoi pas? Ils m'ont sifflé; mais si jamais je puis les rassembler...

LE COMTE.

L'ennui te vengera bien d'eux?

FIGARO.

Ah! Comme je leur en garde! Morbleu!

LE COMTE.

Tu jures! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au Palais pour maudire ses Juges?

FIGARO.

On a vingt-quatre ans au Théâtre; la vie est trop courte pour user un pareil ressentiment.

LE COMTE.

Ta joyeuse colere me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

FIGARO.

C'est mon bon Ange, Excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des Lettres étoit celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, & que livrés au mépris où ce risible acharnement les conduit, tous les Insectes, les Moustiques, les Cousins, les Critiques, les Maringouins, les Envieux, les Feuillistes, les Libraires, les Censeurs, & tout ce qui s'at-

tache à la peau des malheureux Gens de Lettres, achevoit de déchiqueter & ſucer le peu de ſubſtance qui leur reſtoit; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abymé de dettes & léger d'argent; à la fin convaincu que l'utile revenu du raſoir eſt préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid, & mon bagage en ſautoir, parcourant philoſophiquement les deux Caſtilles, la Manche, l'Eſtramadoure, la Siera-Morena, l'Andalouſie; accueilli dans une ville, empriſonné dans l'autre, & partout ſupérieur aux événemens; aidant au bon tems, ſupportant le mauvais, me moquant des ſots, bravant les méchans, riant de ma miſere & faiſant la barbe à tout le monde; vous me voyez enfin établi dans Séville, & prêt à ſervir de nouveau votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira m'ordonner.

LE COMTE.

Qui t'a donné une philoſophie auſſi gaie?

FIGARO.

L'habitude du malheur. Je me preſſe de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. Que regardez-vous donc toûjours de ce côté?

LE COMTE.

Sauvons-nous.

FIGARO.

Pourquoi?

LE COMTE.

Viens donc, malheureux! tu me perds.

[*Ils ſe cachent.*]

SCENE III.

BARTHOLO, ROSINE, *la jalousie du premier étage s'ouvre, & Bartholo & Rosine se mettent à la fenêtre.*

ROSINE.

COmme le grand air fait plaisir à respirer! Cette Jalousie s'ouvre si rarement....

BARTHOLO.

Quel papier tenez-vous là ?

ROSINE.

Ce sont des couplets de la Précaution inutile que mon maître à chanter m'a donné hier.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que la Précaution inutile ?

ROSINE.

C'est une Comédie nouvelle.

BARTHOLO.

Quelque Drame encore ! Quelque sottise d'un nouveau genre ! (1)

ROSINE.

Je n'en sais rien.

BARTHOLO.

Euh, Euh, les Journaux & l'autorité nous en feront raison. Siecle barbare...

(1) *Bartholo n'aimoit pas les Drames. Peut-être avoit-il fait quelque Tragédie dans sa jeunesse.*

ROSINE.

Vous injuriez toûjours notre pauvre siecle.

BARTHOLO.

Pardon de la liberté; qu'a-t-il produit pour qu'on le loue? Sottises de toute espece : la liberté de penser, l'attraction, l'électricité, le tolérantisme, l'inoculation, le quinquina, l'encyclopédie, & les drames...

ROSINE, *le papier lui échappe & tombe dans la rue.*

Ah! ma chanson! ma chanson est tombée en vous écoutant; courez, courez donc, Monsieur, ma chanson; elle sera perdue.

BARTHOLO.

Que diable aussi, l'on tient ce qu'on tient. *(Il quitte le Balcon)*

ROSINE, *regarde en dedans & fait signe dans la rue*

S't, s't; *(le Comte paroît)* Ramassez vîte & sauvez-vous. *(Le Comte ne fait qu'un saut, ramasse le papier & entre)*

BARTHOLO, *sort de la maison, & cherche.*

Où donc est-il? Je ne vois rien.

ROSINE.

Sous le balcon, au pied du mur.

BARTHOLO.

Vous me donnez-là une jolie commission! Il est donc passé quelqu'un?

ROSINE.

Je n'ai vu personne.

BARTHOLO, *à lui-même.*

Et moi qui ai la bonté de chercher... Bar-

tholo, vous n'êtes qu'un ſot, mon ami, ceci doit vous apprendre à ne jamais ouvrir de jalouſies ſur la rue. [*Il rentre*]

ROSINE, *toûjours au Balcon.*

Mon excuſe eſt dans mon malheur : ſeule, enfermée, en butte à la perſécution d'un homme odieux ; eſt-ce un crime de tenter à ſortir d'eſclavage ?

BARTHOLO, *paroîſſant au Balcon.*

Rentrez, Signora ; c'eſt ma faute ſi vous avez perdu votre chanſon Mais ce malheur ne vous arrivera plus, je vous jure.

(*Il ferme la jalouſie à la clef*)

SCENE IV.

LE COMTE, FIGARO, *ils entrent avec précaution.*

LE COMTE.

A Préſent qu'ils ſont retirés ; examinons cette chanſon, dans laquelle un myſtere eſt ſûrement renfermé. C'eſt un billet.

FIGARO.

Il demandoit ce que c'eſt que la Précaution inutile.

LE COMTE, *lit vivement.*

„ Votre empreſſement excite ma curioſité ;
„ ſi-tôt que mon Tuteur ſera ſorti, chantez in-
„ différemment ſur l'air connu de ces couplets,

„ quelque chose qui m'apprenne enfin le nom, „ l'état & les intentions de celui qui paroît s'at- „ tacher si obstinément à l'infortunée Rosine.

FIGARO, *contrefaisant la voix de Rosine.*

Ma chanson, ma chanson est tombée; courez, courez donc. (*Il rit.*) ah, ah, ah, ah! O ces femmes! voulez-vous donner de l'adresse à la plus ingénue? enfermez-là.

LE COMTE.

Ma chere Rosine!

FIGARO.

Monseigneur, je ne suis plus en peine des motifs de votre mascarade; vous faites ici l'amour en perspective.

LE COMTE.

Te voilà instruit, mais si tu jases...

FIGARO.

Moi, jaser! je n'employerai point pour vous rassurer les grandes phrases d'honneur & de dévouement dont on abuse à la journée; je n'ai qu'un mot: mon intérêt vous répond de moi; pesez tout à cette balance, &...

LE COMTE.

Fort bien. Apprends donc que le hazard m'a fait rencontrer au Prado, il y a six mois, une jeune personne d'une beauté... Tu viens de la voir! Je l'ai fait chercher envain par tout Madrid. Ce n'est que depuis peu de jours que j'ai découvert qu'elle s'appelle Rosine, est d'un sang noble; orpheline & mariée à un vieux Médecin de cette ville, nommé Bartholo.

FIGARO.

Joli oiſeau, ma foi ! difficile à dénicher! Mais qui vous a dit qu'elle étoit femme du Docteur?

LE COMTE.

Tout le monde.

FIGARO.

C'eſt une hiſtoire qu'il a forgée en arrivant de Madrid, pour donner le change aux galans & les écarter; elle n'eſt encore que ſa pupille, mais bientôt...

LE COMTE, *vivement.*

Jamais. Ah, quelle nouvelle! J'étois réſolu de tout oſer pour lui préſenter mes regrets; & je la trouve libre! Il n'y a pas un moment à perdre, il faut m'en faire aimer, & l'arracher à l'indigne engagement qu'on lui deſtine. Tu connois donc ce Tuteur?

FIGARO.

Comme ma mere.

LE COMTE.

Quel homme eſt-ce?

FIGARO, *vivement.*

C'eſt un beau gros, court, jeune vieillard, gris pommelé, ruſé, raſé, blaſé, qui guette & furete & gronde & geint tout à la fois.

LE COMTE, *impatienté.*

Eh! je l'ai vu. Son caractere:

FIGARO.

Brutal, avare, amoureux & jaloux à l'excès de ſa pupille, qui le hait à la mort.

LE COMTE.

Ainſi ſes moyens de plaire ſont....

FIGARO.

Nuls.

LE COMTE.

Tant mieux Sa probité?

FIGARO.

Tout juſte autant qu'il en faut pour n'être point pendu.

LE COMTE.

Tant mieux. Punir un frippon en ſe rendant heureux...

FIGARO.

C'eſt faire à la fois le bien public & particulier: Chef-d'œuvre de morale, en vérité, Monſeigneur!

LE COMTE.

Tu dis que la crainte des galans lui fait fermer ſa porte?

FIGARO.

A tout le monde: s'il pouvoit la calfeutrer...

LE COMTE.

Ah! Diable, tant pis. Aurois-tu de l'accès chez lui?

FIGARO.

Si j'en ai? *Primo*, la maiſon que j'occupe appartient au Docteur qui m'y loge *gratis*.

LE COMTE.

Ah, ah!

FIGARO.

Oui. Et moi, en reconnoiſſance, je lui promets dix piſtoles d'or par an, *gratis* auſſi.

LE COMTE, *impatienté*.

Tu es ſon locataire?

FIGARO.

De plus, ſon Barbier, ſon Chirurgien, ſon Apothicaire, il ne ſe donne pas dans la maiſon un coup de raſoir, de lancette ou de piſton, qui ne ſoit de la main de votre ſerviteur.

LE COMTE, *l'embraſſe.*

Ah! Figaro, mon ami, tu ſeras mon ange, mon liberateur, mon dieu tutélaire.

FIGARO.

Peſte! comme l'utilité vous a bientôt rapproché les diſtances! parlez-moi des gens paſſionnés!

LE COMTE.

Heureux Figaro! Tu vas voir ma Roſine! Tu vas la voir! Conçois tu ton bonheur?

FIGARO.

C'eſt bien là un propos d'amant! Eſt ce que je l'adore, moi? Puſſiez vous prendre ma place!

LE COMTE.

Ah! Si l'on pouvoit écarter tous les ſurveillans!

FIGARO.

C'eſt à quoi je rêvois.

LE COMTE.

Pour douze heures ſeulement.

FIGARO.

En occupant les gens de leur propre intérêt, on les empêche de nuire à l'intérêt d'autrui.

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien?

FIGARO, *rêvant.*

Je cherche dans ma tête ſi la Pharmacie ne fourniroit pas quelques petits moyens innocens...

LE COMTE.

Scélérat!

FIGARO.

Eſt-ce que je veux leur nuire? Ils ont tous beſoin de mon miniſtere. Il ne s'agit que de les traiter enſemble.

LE COMTE.

Mais ce Médecin peut prendre un ſoupçon.

FIGARO.

Il faut marcher ſi vîte, que le ſoupçon n'ait pas le tems de naître: il me vient une idée. Le régiment de Royal-Infant arrive en cette ville.

LE COMTE.

Le Colonel eſt de mes amis.

FIGARO.

Bon. Préſentez-vous chez le Docteur en habit de Cavalier, avec un billet de logement; il faudra bien qu'il vous héberge; & moi, je me charge du reſte.

LE COMTE.

Excellent!

FIGARO.

Il ne feroit même pas mal que vous euſſiez l'air entre deux vins...

LE COMTE.

A quoi bon?

FIGARO.

Et le mener un peu leſtement ſous cette apparence déraiſonnable.

LE COMTE.

A quoi bon?

FIGARO.

Pour qu'il ne prenne aucun ombrage, & vous croie plus pressé de dormir que d'intriguer chez lui.

LE COMTE.

Supérieurement vu! Mais que n'y vas-tu, toi?

FIGARO.

Ah, oui! Moi? Nous serons bienheureux s'il ne vous reconnoît pas, vous qu'il n'a jamais vu. Et comment vous introduire après?

LE COMTE.

Tu as raison.

FIGARO.

C'est que vous ne pourrez peut-être pas soutenir ce personnage difficile. Cavalier... pris de vin...

LE COMTE.

Tu te moques de moi *(prenant un ton ivre.)* N'est-ce point ici la maison du Docteur Bartholo, mon ami?

FIGARO.

Pas mal, en vérité; vos jambes seulement un peu plus avinées. (*d'un ton plus ivre.*) N'est-ce pas ici la maison...

LE COMTE.

Fi donc! Tu as l'ivresse du peuple.

FIGARO.

C'est la bonne; c'est celle du Plaisir.

LE COMTE.

La porte s'ouvre.

FIGARO.

C'est notre homme: éloignons-nous jusqu'à ce qu'il soit parti.

SCENE V.

LE COMTE & FIGARO *cachés*, BARTHOLO.

BARTHOLO *sort*, *en parlant à la maiſon.*

JE reviens à l'inſtant; qu'on ne laiſſe entrer perſonne. Quelle ſottiſe à moi d'être deſcendu! Dès qu'elle m'en prioit, je devois bien me douter... Et Bazile qui ne vient pas! Il devoit tout arranger pour que mon mariage ſe fît ſecrettement demain: & point de nouvelles! Allons voir ce qui peut l'arrêter.

SCENE VI.

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE.

QUai-je entendu? Demain il épouſe Roſine en ſecret?

FIGARO.

Monſeigneur, la difficulté de réuſſir, ne fait qu'ajouter à la néceſſité d'entreprendre.

LE COMTE.

Quel eſt donc ce Bazile qui ſe mêle de ſon mariage?

FIGARO.

Un pauvre hère qui montre la Musique à sa pupille, infatué de son art, friponneau, besoigneux, à genoux devant un écu, dont il sera facile de venir à bout, Monseigneur ..., *Regardant à la jalousie.* La v'là, la v'là.

LE COMTE.

Qui donc ?

FIGARO.

Derriere sa jalousie, la voilà, la voilà. Ne regardez pas, ne regardez donc pas.

LE COMTE.

Pourquoi ?

FIGARO.

Ne vous écrit-elle pas : *chantez indifféremment* ? c'est-à-dire, chantez, comme si vous chantiez... seulement pour chanter. Oh ! la v'là, la v'là.

LE COMTE.

Puisque j'ai commencé à l'intéresser sans être connu d'elle, ne quittons point le nom de Lindor que j'ai pris ; mon triomphe en aura plus de charmes. (*il déploie le papier que Rosine a jetté.*) Mais comment chanter sur cette musique ? Je ne sais pas faire de vers, moi.

FIGARO.

Tout ce qui vous viendra, Monseigneur, est excellent : en amour, le cœur n'est pas difficile sur les productions de l'esprit . . . & prenez ma guitarre.

LE COMTE.

Que veux-tu que j'en fasse ? j'en joue si mal !

FIGARO.

Eſt-ce qu'un homme comme vous ignore quelque choſe ? Avec le dos de la main ; from, from, from... Chanter ſans guitarre à Séville! vous ſeriez bientôt reconnu ma foi, bientôt dépiſté.

(*Figaro ſe colle au mur ſous le balcon.*)

LE COMTE *chante en ſe promenant, & s'accompagnant ſur ſa guitarre.*

PREMIER COUPLET.

» Vous l'ordonnez ; je me ferai connoître.
» Plus inconnu, j'oſois vous adorer :
» En me nommant, que pourrois-je eſpérer ?
» N'importe, il faut obéir à ſon Maître.

FIGARO, *bas.*

Fort bien, parbleu! Courage, Monſeigneur.

LE COMTE.

DEUXIEME COUPLET.

» Je ſuis Lindor ; ma naiſſance eſt commune ;
» Mes vœux ſont ceux d'un ſimple Bachelier ;
» Que n'ai-je, helas ! d'un brillant Chevalier
» A vous offrir le rang & la fortune !

FIGARO.

Eh comment diable! Je ne ferois pas mieux, moi qui m'en pique.

LE COMTE.

TROISIEME COUPLET.

» Tous les matins ici d'une voix tendre,
» Je chanterai mon amour ſans eſpoir ;
» Je bornerai mes plaiſirs à vous voir ;
» Et puiſſiez-vous en trouver à m'entendre.

FIGARO.

Oh ma foi! Pour celui-ci!... [*Il s'approche & baiſe le bas de l'habit de ſon Maître.*]

LE COMTE.

Figaro ?

FIGARO.

Excellence ?

LE COMTE.

Crois-tu que l'on m'ait entendu ?

ROSINE, *en-dedans, chante.*

AIR *du Maître en Droit.*

» Tout me dit que Lindor eſt charmant,
» Que je dois l'aimer conſtamment . . .

(On entend une croiſée qui ſe ferme avec bruit.)

FIGARO.

Croyez-vous qu'on vous ait entendu cette fois ?

LE COMTE.

Elle a fermé ſa fenêtre; quelqu'un apparemment eſt entré chez elle.

FIGARO.

Ah la pauvre petite ! Comme elle tremble en chantant ! Elle eſt priſe, Monſeigneur.

LE COMTE.

Elle ſe ſert du moyen qu'elle-même a indiqué. *Tout me dit que Lindor eſt charmant.* Que de graces ! Que d'eſprit !

FIGARO.

Que de ruſe ! Que d'amour !

LE COMTE.

Crois-tu qu'elle ſe donne à moi, Figaro ?

FIGARO.

Elle paſſera plutôt à travers cette jalouſie que d'y manquer.

LE COMTE.

C'en eſt fait, je ſuis à ma Roſine... pour la vie.

FIGARO.

Vous oubliez, Monſeigneur, qu'elle ne vous entend plus.

LE COMTE.

Monſieur Figaro? Je n'ai qu'un mot à vous dire: elle ſera ma femme; & ſi vous ſervez bien mon projet en lui cachant mon nom... tu m'entends, tu me connois...

FIGARO.

Je me rends. Allons Figaro, vole à la fortune, mon fils.

LE COMTE.

Retirons-nous, crainte de nous rendre ſuſpects.

FIGARO, *vivement.*

Moi, j'entre ici, où, par la force de mon Art, je vais, d'un ſeul coup de baguette, endormir la vigilance, éveiller l'amour, égarer la jalouſie, fourvoyer l'intrigue, & renverſer tous les obſtacles. Vous, Monſeigneur, chez moi, l'habit de ſoldat, le billet de logement, & de l'or dans vos poches.

LE COMTE.

Pour qui de l'or?

FIGARO, *vivement.*

De l'or, mon Dieu, de l'or: c'eſt le nerf de l'intrigue.

LE COMTE.

Ne te fâche pas, Figaro, j'en prendrai beaucoup.

FIGARO, *s'en allant.*

Je vous rejoins dans peu.

LE COMTE.

Figaro?

FIGARO.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

LE COMTE.

Et ta Guittarre ?

FIGARO, *revient.*

J'oublie ma Guittarre ! Moi ! Je ſuis donc fou ! *(il s'en va.)*

LE COMTE.

Et ta demeure, étourdi?

FIGARO, *revient.*

Ah! réellement je ſuis frappé ! ma Boutique à quatre pas d'ici, peinte en bleu, vitrage en plomb, trois palettes en l'air, l'œil dans la main, *Conſilio Manuque*, FIGARO. *(il s'enfuit.)*

ACTE II.

Le Théâtre repréſente l'appartement de Roſine. La croiſée dans le fond du Théâtre eſt fermée par une jalouſie grillée.

SCENE PREMIERE.

ROSINE *ſeule, un bougeoir à la main. Elle prend du papier ſur la table & ſe met à écrire.*

MArceline eſt malade; tous les gens ſont occupés; & perſonne ne me voit écrire. Je ne ſais ſi ces murs ont des yeux & des oreilles, ou ſi mon Argus a un génie mal-faiſant qui l'inſtruit

à point nommé; mais je ne puis dire un mot, ni faire un pas, dont il ne devine sur-le-champ l'intention . . . Ah Lindor! (*Elle cachete la lettre.*) Fermons toûjours ma lettre, quoique j'ignore quand & comment je pourrai la lui faire tenir. Je l'ai vu à travers ma jalousie parler long-temps au Barbier Figaro. C'est un bon homme qui m'a montré quelquefois de la pitié; si je pouvois l'entretenir un moment!

SCENE II.

ROSINE, FIGARO.

ROSINE, *surprise.*

AH! Monsieur Figaro, que je suis aise de vous voir!

FIGARO.

Votre santé, Madame?

ROSINE.

Pas trop bonne, Monsieur Figaro. L'ennui me tue.

FIGARO.

Je le crois; il n'engraisse que les sots.

ROSINE.

Avec qui parliez-vous donc là-bas si vivement? je n'entendois pas: mais . . .

FIGARO.

Avec un jeune Bachelier de mes parens, de la plus grande espérance; plein d'esprit, de senti-

mens, de talens, & d'une figure fort revenante.

ROSINE.

Oh, tout-à-fait bien, je vous aſſure! il ſe nomme?...

FIGARO.

Lindor. Il n'a rien. Mais, s'il n'eut pas quitté bruſquement Madrid, il pouvoit y trouver quelque bonne place.

ROSINE.

Il en trouvera, Monſieur Figaro, il en trouvera. Un jeune homme tel que vous le depeignez, n'eſt pas fait pour reſter inconnu.

FIGARO, *à part.*

Fort-bien. *(haut)* Mais il a un grand défaut, qui nuira toûjours à ſon avancement.

ROSINE.

Un défaut, Monſieur Figaro! Un défaut! en êtes-vous bien ſûr?

FIGARO.

Il eſt amoureux.

ROSINE.

Il eſt amoureux! & vous appellez cela un defaut?

FIGARO.

A la vérité, ce n'en eſt un que relativement à ſa mauvaiſe fortune.

ROSINE.

Ah! que le ſort eſt injuſte! & nomme-t-il la perſonne qu'il aime? je ſuis d'une curioſité...

FIGARO.

Vous êtes la derniere, Madame, à qui je voudrois faire une confidence de cette nature.

ROSINE, *vivement.*

Pourquoi, Monſieur Figaro? je ſuis diſcrette; ce jeune homme vous appartient, il m'intéreſſe infiniment.. dites-donc

FIGARO, *la regardant finement.*

Figurez-vous, la plus jolie petite mignone, douce, tendre, accorte & fraiche, agaçant l'appetit, pied furtif, taille adroite, élancée, bras dodus, bouche rozée, & des mains! des joues! des dents! des yeux...

ROSINE.

Qui reſte en cette Ville?

FIGARO.

En ce quartier.

ROSINE.

Dans cette rue peut-être?

FIGARO.

A deux pas de moi.

ROSINE.

Ah! que c'eſt charmant... pour Monſieur votre parent. Et cette perſonne eſt?

FIGARO.

Je ne l'ai pas nommée?

ROSINE, *vivement.*

C'eſt la ſeule choſe que vous ayez oubliée, Monſieur Figaro. Dites donc, dites donc vîte; ſi l'on rentroit, je ne pourrois plus ſavoir...

FIGARO.

Vous le voulez abſolument, Madame? Eh bien! cette perſonne eſt... la Pupille de votre Tuteur.

ROSINE.

La Pupile?

FIGARO.

Du Docteur Bartholo : oui, Madame.

ROSINE, *avec émotion.*

Ah, Monsieur Figaro !... je ne vous crois pas, je vous assure.

FIGARO.

Et c'est ce qu'il brûle de venir vous persuader lui-même.

ROSINE.

Vous me faites trembler, Monsieur Figaro.

FIGARO.

Fi donc, trembler ! mauvais calcul, Madame ; quand on cede à la peur du mal, on ressent déjà le mal de la peur. D'ailleurs, je viens de vous débarrasser de tous vos surveillans, jusqu'à demain.

ROSINE.

S'il m'aime, il doit me le prouver, en restant absolument tranquille.

FIGARO.

Eh, Madame ! amour & repos peuvent-il habiter en même cœur ? La pauvre jeunesse est si malheureuse aujourd'hui, qu'elle n'a que ce terrible choix : amour sans repos, ou repos sans amour.

ROSINE, *baissant les yeux.*

Repos sans amour... paroît...

FIGARO.

Ah ! bien languissant. Il semble, en effet, qu'amour sans repos, se presente de meilleure grace : & pour moi, si j'étois femme ..

ROSINE, *avec embarras.*

Il est certain qu'une jeune personne ne peut empêcher un honnête-homme de l'estimer. Mais

s'il alloit faire quelque imprudence, Monsieur Figaro, il nous perdroit.

FIGARO, *à part.*

Il nous perdroit. (*haut.*) Si vous le lui défendiez expressément par une petite lettre... Une lettre a bien du pouvoir.

ROSINE, *lui donne la lettre qu'elle vient d'écrire.*

Je n'ai pas le temps de recommencer celle-ci, mais en la lui donnant, dites-lui... dites-lui bien... (*elle écoute*)

FIGARO.

Personne, Madame.

ROSINE.

Que c'est par pure amitié tout ce que je fais.

FIGARO.

Cela parle de soi. Tudieu! l'Amour a bien une autre allure!

ROSINE.

Que par pure amitié, entendez-vous? Je crains seulement que rebuté par les difficultés...

FIGARO.

Oui quelque feu follet. Souvenez-vous, Madame, que le vent qui éteint une lumière, allume un brasier, & que nous sommes ce brasier-là. D'en parler seulement, il exhale un tel feu qu'il m'a presque enfiévré (1) de sa passion, moi qui n'y ai que voir!

(1) *Le mot* enfiévré. *qui n'est plus françois, a excité la plus vive indignation parmi les puritains Littéraires; je ne conseille à aucun galant homme de s'en servir; Mais M. Figaro!...*

ROSINE.

Dieux! j'entends mon Tuteur. S'il vous trouve ici... paſſez par le Cabinet du Clavecin & deſcendez le plus doucement que vous pourrez.

FIGARO.

Soyez tranquille. (*à part.*) Voici qui vaut mieux que mes obſervations.

(*Il entre dans le Cabinet.*)

SCENE III.

ROSINE *ſeule.*

JE meurs d'inquiétude juſqu'à ce qu'il ſoit dehors...: Que je l'aime ce bon Figaro! c'eſt un bien honnête-homme, un bon parent! Ah! voilà mon tyran; reprenons mon ouvrage, (*elle ſouffle la bougie, s'aſſied, & prend une broderie au tambour.*)

SCENE IV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO, *en colere.*

AH! malédiction! l'enragé, le ſcélérat corſaire de Figaro! Là, peut-on, ſortir un moment de chez ſoi, ſans être ſûr en rentrant...

ROSINE.

Qui vous met donc si fort en colere, Monsieur?

BARTHOLO.

Ce damné Barbiér qui vient d'écloper toute ma maison, en un tour de main; il donne un narcotique à l'Eveillé, un sternutatoire à la Jeunesse; il saigne au pied Marceline: il n'y a pas jusqu'à ma Mule... sur les yeux d'une pauvre bête aveugle un cataplasme! parce qu'il me doit cent écus, il se presse de faire des Mémoires. Ah, qu'il les apporte! & personne à l'antichambre; on arrive à cet appartement comme à la place d'armes.

ROSINE.

Et qui peut y pénétrer que vous, Monsieur?

BARTHOLO.

J'aime mieux craindre sans sujet, que de m'exposer sans précaution; tout est plein de gens entreprenans, d'audacieux... N'a-t-on pas ce matin encore ramassé lestement votre Chanson pendant que j'allois la chercher? oh! je...

ROSINE.

C'est bien mettre à plaisir de l'importance à tout! le vent peut avoir éloigné ce papier, le premier venu, que sais-je?

BARTHOLO.

Le vent, premier venu! .. Il n'y a point de vent, Madame, point de premier venu dans le monde, & c'est toûjours quelqu'un posté-là exprès, qui ramasse les papiers, qu'une femme a l'air de laisser tomber par mégarde.

ROSINE.

A l'air, Monſieur ?

BARTHOLO.

Oui, Madame, a l'air.

ROSINE, *à part.*

Oh ! le méchant vieillard !

BARTHOLO.

Mais tout cela n'arrivera plus ; car je vais faire ſceller cette grille.

ROSINE.

Faites mieux ; murez les fenêtres tout d'un coup ; d'une priſon à un cachot, la différence eſt ſi peu de choſe !

BARTHOLO.

Pour celles qui donnent ſur la rue ? Ce ne ſeroit pas ſi mal... Ce Barbier n'eſt pas entré chez vous, au moins ?

ROSINE.

Vous donne-t-il auſſi de l'inquiétude.

BARTHOLO.

Tout comme un autre.

ROSINE.

Que vos repliques ſont honnêtes !

BARTHOLO.

Ah ! fiez-vous à tout le monde, & vous aurez bientôt à la maiſon une bonne femme pour vous tromper, de bons amis pour vous la ſouffler, & de bons valets pour les y aider.

ROSINE.

Quoi, vous n'accordez pas même qu'on ait des principes contre la ſéduction de Monſieur Figaro ?

BARTHOLO.

Qui diable entend quelque chose à la bizarrerie des femmes ?

ROSINE, *en colere.*

Mais, Monsieur, s'il suffit d'être homme pour nous plaire, pourquoi donc me déplaisez-vous si fort ?

BARTHOLO, *stupéfait.*

Pourquoi ? ... Pourquoi ? ... Vous ne répondez pas à ma question sur ce Barbier ?

ROSINE, *outrée.*

Eh bien oui, cet homme est entré chez moi; je l'ai vu, je lui ai parlé. Je ne vous cache pas même que je l'ai trouvé fort aimable: & puissiez-vous en mourir de dépit.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

BARTHOLO *seul.*

OH! les juifs! les chiens de valets! La Jeunesse? l'Eveillé? l'Eveillé maudit!



SCENE VI.

BARTHOLO, L'EVEILLÉ.

L'EVEILLÉ, *arrive en baillant, tout endormi.*

Ah, ah, aah, ah, ah...

BARTHOLO.

Où étois-tu, peste d'étourdi, quand ce Barbier est entré ici?

L'EVEILLÉ.

Monsieur j'étois... ah, aah, ah...

BARTHOLO.

A machiner quelque espiéglerie sans doute? Et tu ne l'as pas vu?

L'EVEILLÉ.

Sûrement je l'ai vu; puisqu'il m'a trouvé tout malade à ce qu'il dit; & il faut bien que ça soit vrai, car j'ai commencé à me douloir dans tous les membres, rien qu'en l'en entendant parl... Ah, ah, aah...

BARTHOLO, *le contrefait.*

Rien qu'en l'en entendant! Où donc est ce vaurien de la Jeunesse? Droguer ce petit garçon sans mon ordonnance! Il y a quelque friponnerie là dessous.

SCENE

SCENE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *la Jeunesse arrive en vieillard avec une canne en béquille; il eternue plusieurs fois.*

L'EVEILLÉ, *toûjours baillant.*

LA Jeunesse.

BARTHOLO.

Tu éternueras dimanche.

LA JEUNESSE.

Voilà plus de cinquante... cinquante fois... dans un moment (*il éternue.*) Je suis brisé.

BARTHOLO.

Comment! je vous demande à tous deux s'il est entré quelqu'un chez Rosine, & vous ne me dites pas que ce Barbier...

L'EVEILLÉ, *continuant de bâiller.*

Est-ce que c'est quelqu'un donc Monsieur Figaro? Aah, ah...

BARTHOLO.

Je parie que le rusé s'entend avec lui.

L'EVEILLÉ, *pleurant comme un sot.*

Moi... Je m'entends!

LA JEUNESSE, *éternuant.*

Eh mais, Monsieur, y a-t-il... y a-t-il de la Justice?

BARTHOLO.

De la Justice! C'est bon entre vous autres mi-

sérables, la jûstice! Je suis votre maître moi, pour avoir toûjours raison.

LA JEUNESSE, *éternuant.*

Mais pardi, quand une chose est vraie....

BARTHOLO.

Quand une chose est vraie! si je ne veux pas qu'elle soit vraie, je prétends bien qu'elle ne soit pas vraie, il n'y auroit qu'à permettre à tous ces faquins-là d'avoir raison, vous verriez bientôt ce que deviendroit l'autorité.

LA JEUNESSE, *éternuant.*

J'aime autant recevoir mon congé. Un service terrible, & toûjours un train d'enfer.

L'EVEILLÉ, *pleurant.*

Un pauvre homme de bien est traité comme un misérable.

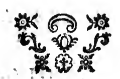
BARTHOLO.

Sort donc, pauvre homme de bien. (*Il le contrefait.*) Et t'chi & t'cha; l'un m'éternue au nez, l'autre m'y bâille.

LA JEUNESSE.

Ah, Monsieur, je vous jure que sans Mademoiselle, il n'y auroit... il n'y auroit pas moyen de rester dans la maison.

[*Il sort en éternuant.*]



SCENE VIII.

BARTHOLO, DON BAZILE, FIGARO, *caché dans le cabinet paroît de tems en tems, & les écoute.*

BARTHOLO.

AH! Don Bazile, vous veniez donner à Rosine sa leçon de musique?

BAZILE.

C'est ce qui presse le moins.

BARTHOLO.

J'ai passé chez vous sans vous trouver.

BAZILE.

J'étois sorti pour vos affaires. Apprenez une nouvelle assez fâcheuse.

BARTHOLO.

Pour vous?

BAZILE.

Non, pour vous. Le Comte Almaviva est en cette ville.

BARTHOLO.

Parlez bas. Celui qui faisoit chercher Rosine dans tout Madrid?

BAZILE.

Il loge à la grande place, & sort tous les jours déguisé.

BARTHOLO.

Il n'en faut point douter, cela me regarde. Et que faire?

BAZILE.

Si c'étoit un particulier, on viendroit à bout de l'écarter.

BARTHOLO.

Oui, en s'embuſquant le ſoir, armé, cuiraſſé...

BAZILE.

Bone Deus! Se compromettre! Suſciter une méchante affaire, à la bonne heure; & pendant la fermentation calomnier à dire d'Experts; *concedo.*

BARTHOLO.

Singulier moyen de ſe défaire d'un homme!

BAZILE.

La calomnie, Monſieur? Vous ne ſavez guéres ce que vous dédaignez; j'ai vu les plus honnêtes gens prêts d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte abſurde, qu'on ne faſſe adopter aux oiſifs d'une grande ville en s'y prenant bien: & nous avons ici des gens d'une adreſſe!... D'abord un bruit léger, razant le ſol comme hirondelle avant l'orage, *Pianiſſimo* murmure & file & ſeme en courant le trait empoiſonné. Telle bouche le recueille, & *piano*, *piano* vous le gliſſe en l'oreille adroitement. Le mal eſt fait, il germe, il rampe, il chemine, & *rinforzando* de bouche en bouche il va le diable, puis tout à coup, ne ſais comment, vous voyez calomnie ſe dreſſer ſifler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étand ſon vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate, & tonne;

& devient, grace au Ciel, un cri général, un *crescendo* public, un *chorus* universel de haîne & de proscription. Qui diable y résisteroit?

BARTHOLO.

Mais quel radotage me faites-vous donc là, Bazile? Et quel rapport ce *piano-crescendo* peut-il avoir à ma situation?

BAZILE.

Comment, quel rapport? Ce qu'on fait partout pour écarter son ennemi, il faut le faire ici pour empêcher le vôtre d'approcher.

BARTHOLO.

D'approcher? Je prétends bien épouser Rosine avant qu'elle apprenne seulement que ce Comte existe.

BAZILE.

En ce cas, vous n'avez pas un instant à perdre.

BARTHOLO.

Et à qui tient-il, Bazile? Je vous ai chargé de tous les détails de cette affaire.

BAZILE.

Oui. Mais vous avez lésiné sur les frais; & dans l'harmonie du bon ordre, un mariage inégal, un jugement inique, un passe droit évident, sont des dissonances qu'on doit toûjours préparer & sauver par l'accord parfait de l'or.

BARTHOLO, *lui donnant de l'argent.*

Il faut en passer par où vous voulez; mais finissons.

BAZILE.

Cela s'appelle parler. Demain tout sera termi-

né ; c'eſt à vous d'empêcher que perſonne, aujourd'hui, ne puiſſe inſtruire la pupille.

BARTHOLO.

Fiez-vous-en à moi. Viendrez-vous ce ſoir, Bazile ?

BAZILE.

N'y comptez pas. Votre mariage ſeul m'occupera toute la journée; n'y comptez pas.

BARTHOLO, *l'accompagne.*

Serviteur.

BAZILE.

Reſtez, Docteur, reſtez donc.

BARTHOLO.

Non pas. Je veux fermer ſur vous la porte de la rue.

SCENE IX.

FIGARO *ſeul, ſortant du cabinet.*

OH ! la bonne précaution ! Ferme, ferme la porte de la rue, & moi je vais la r'ouvrir au Comte en ſortant. C'eſt un grand maraud que ce Bazile ! heureuſement il eſt encore plus ſot. Il faut un état, une famille, un nom, un rang, de la conſiſtance enfin, pour faire ſenſation dans le monde en calomniant. Mais un Bazile ! il médiroit qu'on ne le croiroit pas.

SCENE X.

ROSINE *accourant.* FIGARO.

ROSINE.

QUoi! vous êtes encore là, Monſieur Figaro?

FIGARO.

Très-heureuſement pour vous, Mademoiſelle. Votre tuteur & votre maître de Muſique, ſe croyant ſeuls ici, viennent de parler à cœur ouvert...

ROSINE.

Et vous les avez écoutés, Monſieur Figaro? Mais ſavez-vous que c'eſt fort mal.

FIGARO.

D'écouter? C'eſt pourtant ce qu'il y a de mieux pour bien entendre. Apprenez que votre tuteur ſe diſpoſe à vous épouſer demain.

ROSINE.

Ah! grands Dieux!

FIGARO.

Ne craignez rien: nous lui donnerons tant d'ouvrage, qu'il n'aura pas le temps de ſonger à celui-là.

ROSINE.

Le voici qui revient; ſortez donc par le petit eſcalier. Vous me faites mourir de frayeur.

(Figaro s'enfuit.)

SCENE XI.

BARTHOLO, ROSINE.

ROSINE.

Vous étiez ici avec quelqu'un, Monſieur ?

BARTHOLO.

Don Bazile que j'ai reconduit, & pour cauſe. Vous euſſiez mieux aimé que c'eut été Monſieur Figaro.

ROSINE.

Cela m'eſt fort égal, je vous aſſure.

BARTHOLO.

Je voudrois bien ſavoir ce que ce Barbier avoit de ſi preſſé à vous dire ?

ROSINE.

Faut-il parler ſérieuſement ? Il m'a rendu compte de l'état de Marceline, qui même n'eſt pas trop bien, à ce qu'il dit.

BARTHOLO.

Vous rendre compte ! Je vais parier qu'il étoit chargé de vous remettre quelque lettre.

ROSINE.

Et de qui, s'il vous plaît ?

BARTHOLO.

Oh, de qui ! De quelqu'un que les femmes ne nomment jamais. Que ſais-je, moi ? Peut-être la réponſe au papier de la fenêtre.

ROSINE, *à part.*

Il n'en a pas manqué une feule. (*haut.*) Vous mériteriez bien que cela fut.

BARTHOLO, *regarde les mains de Rofine.*

Cela eft. Vous avez écrit.

ROSINE, *avec embarras.*

Il feroit affez plaifant que vous euffiez le projet de m'en faire convenir.

BARTHOLO, *lui prenant la main droite.*

Moi. Point du tout; mais votre doigt encore taché d'encre! Hein? rufée Signora!

ROSINE, *à part.*

Maudit homme!

BARTHOLO, *lui tenant toûjours la main.*

Une femme fe croit bien en fûreté, parce qu'elle eft feule.

ROSINE.

Ah! fans doute... La belle preuve!... Finiffez donc, Monfieur, vous me tordez le bras. Je me fuis brulée en chifonnant autour de cette bougie; & l'on m'a toûjours dit qu'il falloit auffitôt tremper dans l'encre; c'eft ce que j'ai fait.

BARTHOLO.

C'eft ce que vous avez fait? Voyons donc fi un fecond témoin confirmera la dépofition du premier. C'eft ce cahier de papier où je fuis certain qu'il y avoit fix feuilles; car je les compte tous les matins, aujourd'hui encore.

ROSINE, *à part.*

(Oh; imbécille)! La fixieme...

BARTHOLO, *comptant.*

Trois, quatre, cinq; je vois bien qu'elle n'y eft pas, la fixieme.

ROSINE, *baissant les yeux.*

La sixieme? Je l'ai employée à faire un cornet pour des bonbons que j'ai envoyés à la petite Figaro.

BARTHOLO.

A la petite Figaro? Et la plume qui étoit toute neuve, comment est-elle devenue noire! Est-ce en écrivant l'adresse de la petite Figaro?

ROSINE.

(*à part*) Cet homme a un instinct de jalousie!... (*haut.*) Elle m'a servi à retracer une fleur effacée sur la veste que je vous brode au tambour.

BARTHOLO.

Que cela est édifiant! Pour qu'on vous crût, mon enfant, il faudroit ne pas rougir en déguisant coup sur coup la vérité; mais c'est ce que vous ne savez pas encore.

ROSINE.

Et qui ne rougiroit pas, Monsieur, de voir tirer des conséquences aussi malignes des choses les plus innocemment faites?

BARTHOLO.

Certes, j'ai tort; se brûler le doigt, le tremper dans l'encre, faire des cornets aux bonbons de la petite Figaro, & dessiner ma veste au tambour! quoi de plus innocent! Mais que de mensonges entassés pour cacher un seul fait! *Je suis seule, on ne me voit point; je pourrai mentir à mon aise*, mais le bout du doigt reste noir! la plume est tachée, le papier manque; on ne sauroit penser à tout. Bien certainement, Signora, quand j'irai par la ville, un bon double tour me répondra de vous.

SCENE XII.

LE COMTE, BARTHOLO, ROSINE.

LE COMTE, *en uniforme de cavalerie, ayant l'air d'être entre deux vins, & chantant:* (Reveillons-là, &c.)

BARTHOLO.

MAis, que nous veut cet homme? Un soldat! Rentrez chez vous, Signora.

LE COMTE, *chante:* Reveillons-là, *& s'avance vers Rosine.*

Qui de vous deux, Mesdames, se nomme le Docteur Balordo? (*à Rosine, bas.*) Je suis Lindor.

BARTHOLO.

Bartholo!

ROSINE, *à part.*

Il parle de Lindor.

LE COMTE.

Balordo; Barque à l'eau; je m'en moque comme de ça. Il s'agit seulement de savoir laquelle des deux... (*à Rosine, lui montrant un papier.*) Prenez cette lettre.

BARTHOLO.

Laquelle! Vous voyez bien que c'est moi. Laquelle! Rentrez donc, Rosine, cet homme paroit avoir du vin.

ROSINE.

C'eſt pour cela, Monſieur, vous êtes ſeul. Une femme en impoſe quelquefois.

BARTHOLO.

Rentrez, rentrez, je ne ſuis pas timide.

SCENE XIII.

LE COMTE, BARTHOLO.

LE COMTE.

OH! je vous ai réconnu d'abord à votre ſignalement.

BARTHOLO, *au Comte qui ſerre la lettre.*

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que vous cachez-là dans votre poche?

LE COMTE.

Je le cache dans ma poche, pour que vous ne ſachiez pas ce que c'eſt.

BARTHOLO.

Mon ſignalement! Ces gens-là croient toûjours parler à des ſoldats!

LE COMTE.

Penſez-vous que ce ſoit une choſe ſi difficile à faire que votre ſignalement?

» Le chef branlant, la tête chauve,
» Les yeux vérons, le regard fauve,
» L'air farouche d'un algonquin...

. . . .

BARTHOLO.

Qu'eſt-ce que cela veut dire! Etes-vous ici pour m'inſulter? Délogez à l'inſtant.

LE COMTE.

Déloger! Ah; fi! que c'eſt mal parler! Savez-vous lire, Docteur... Barbe à l'eau?

BARTHOLO.

Autre queſtion ſaugrenue.

LE COMTE.

Oh! que cela ne vous faſſe point de peine; car, moi qui ſuis pour le moins auſſi Docteur que vous...

BARTHOLO.

Comment cela?

LE COMTE.

Eſt-ce que je ne ſuis pas le Médecin des chevaux du régiment? Voilà pourquoi l'on m'a exprès logé chez un confrere.

BARTHOLO.

Oſer comparer un Maréchal!...

LE COMTE.

AIR: *Vive le Vin.*

Sans chanter.
) Non, Docteur, je ne prétends pas,
) Que notre art obtienne le pas
) Sur Hypocrate & ſa brigade.

En chantant.
(Votre ſavoir, mon camarade,
(Eſt d'un ſuccès plus général;
(Car s'il n'emporte point le mal,
(Il emporte au moins le malade.

C'eſt-il poli ce que je vous dis-là?

BARTHOLO.

Il vous ſied bien, Manipuleur ignorant! de

ravaler ainſi le premier, le plus grand & le plus utile des arts?

LE COMTE.

Utile tout-à-fait, pour ceux qui l'exercent.

BARTHOLO.

Un art dont le ſoleil s'honore d'éclairer les ſuccès.

LE COMTE.

Et dont la terre s'empreſſe de couvrir les bévues.

BARTHOLO.

On voit bien, Mal appris! que vous n'êtes habitué de parler qu'à des chevaux.

LE COMTE.

Parler à des chevaux? Ah, Docteur! Pour un Docteur d'eſprit... N'eſt-il pas de notoriété que le Maréchal guerit toûjours ſes malades ſans leur parler; au lieu que le Médécin parle beaucoup aux ſiens...

BARTHOLO.

Sans les guérir, n'eſt-ce pas?

LE COMTE.

C'eſt vous qui l'avez dit.

BARTHOLO.

Qui diable envoie ici ce maudit ivrogne?

LE COMTE.

Je crois que vous me lâchez des épigrammes, l'Amour!

BARTHOLO.

Enfin, que voulez-vous? que demandez-vous?

LE COMTE, *feignant une grande colere.*

Eh bien donc, il s'enflamme! Ce que je veux? Eſt-ce que vous ne le voyez pas?

SCENE XIV.

ROSINE, LE COMTE, BARTHOLO.

ROSINE, *accourant.*

Monſieur le ſoldat, ne vous emportez point de grace (*à Bartholo.*) Parlez-lui doucement, Monſieur: un homme qui déraiſonne.

LE COMTE.

Vous avez raiſon; il déraiſonne, lui; mais nous ſommes raiſonnables, nous! Moi poli, & vous jolie... enfin ſuffit. La vérité, c'eſt que je ne veux avoir affaire qu'à vous dans la maiſon.

ROSINE.

Que puis-je pour votre ſervice, Monſieur le ſoldat?

LE COMTE.

Une petite bagatelle, mon enfant. Mais s'il y a de l'obſcurité dans mes phraſes...

ROSINE.

J'en ſaiſirai l'eſprit.

LE COMTE, *lui montrant la lettre.*

Non, attachez-vous à la lettre, à la lettre. Il s'agit ſeulement... Mais je dis, en tout bien, tout honneur, que vous me donniez à coucher ce ſoir.

BARTHOLO.

Rien que cela?

LE COMTE.

Pas davantage. Lifez le billet doux que notre Maréchal de Logis vous écrit.

BARTHOLO.

Voyons. (*Le Comte cache la lettre & lui donne un autre papier.*) [*Bartholo lit.*] » Le Do-
» ćteur Bartholo, recevra, nourrira, héberge-
» ra, couchera...

LE COMTE, *appuyant.*

Couchera.

BARTHOLO.

» Pour une nuit feulement, le nommé Lin-
» dor, dit l'Ecolier, Cavalier au régiment...

ROSINE.

C'eft lui, c'eft lui même.

BARTHOLO, *vivement à Rofine.*

Qu'eft-ce qu'il y a?

LE COMTE.

Eh bien, ai-je tort à préfent, Doćteur Barbaro?

BARTHOLO.

On diroit que cet homme fe fait un malin plaifir de m'eftropier de toutes les manieres poffibles; allez au diable, Barbaro! Barbe à l'eau! & dites à votre impertinent Maréchal-de-logis, que, depuis mon voyage à Madrid, je fuis exempt de loger des gens de guerre.

LE COMTE, *à part.*

O Ciel! facheux contre-tems!

BARTHOLO.

Ah, ah! notre ami, cela vous contrarie & vous dégrife un peu? Mais n'en décampez pas moins à l'inftant.

LE COMTE, *à part.*

J'ai penſé me trahir; [*haut.*] Décamper! ſi vous êtes exempt des gens de guerre, vous n'êtes pas exempt de politeſſe peut-être? Décamper! Montrez-moi votre brevet d'exemption; quoique je ne ſache pas lire, je verrai bientôt...

BARTHOLO.

Qu'à cela ne tienne. Il eſt dans ce bureau.

LE COMTE, *pendant qu'il y va; dit, ſans quitter ſa place.*

Ah! ma belle Roſine!

ROSINE.

Quoi, Lindor, c'eſt vous?

LE COMTE.

Recevez au moins cette lettre.

ROSINE.

Prenez garde, il a les yeux ſur nous.

LE COMTE.

Tirez votre mouchoir, je la laiſſerai tomber. [*Il s'approche*]

BARTHOLO.

Doucement, doucement, Seigneur ſoldat, je n'aime point qu'on regarde ma femme de ſi près.

LE COMTE.

Elle eſt votre femme.

BARTHOLO.

Eh quoi donc?

LE COMTE.

Je vous ai pris pour ſon biſaïeul paternel, maternel, ſempiternel; il y a au-moins trois générations entre elle & vous.

BARTHOLO, *lit un parchemin.*

» Sur les bons & fidéles témoignages qui » nous ont été rendus...

LE COMTE, *donne un coup de main sour le parchemins, qui l'envoie au plancher.*

Est-ce que j'ai besoin de tout ce verbiage?

BARTHOLO.

Savez-vous bien, Soldat, que si j'appelle mes gens, je vous fait traiter sur le champ comme vous le meritez.

LE COMTE.

Bataille? Ah volontiers, Bataille! c'est mon métier à moi; (*montrant son pistolet de ceinture.*) & voici de quoi leur jeter de la poudre aux yeux. Vous n'avez peut-être jamais vu de bataille, Madame?

ROSINE.

Ni ne veux en voir.

LE COMTE.

Rien n'est pourtant aussi gai que Bataille; figurez-vous. [*poussant le Docteur.*] d'abord que l'ennemi est d'un côté du ravin, & les amis de l'autre. [*à Rosine en lui montrant la terre.*] Sortez le monchoir. [*Il crache à terre.*] Voilà le ravin, cela s'entend.

ROSINE, *tire son mouchoir; le Comte laisse tomber sa lettre entre elle & lui.*

BARTHOLO, *se baissant.*

Ah, ah!...

LE COMTE, *la reprend & dit.*

Tenez... moi qui allois vous apprendre ici les secrets de mon métier... Une femme bien

discrette en vérité! Ne voilà-t-il pas un billet doux qu'elle laisse tomber de sa poche?

BARTHOLO.

Donnez, donnez.

LE COMTE.

Dulciter, Papa! chacun son affaire. Si une ordonnance de rhubarbe étoit tombée de la votre?...

ROSINE, *avance la main.*

Ah! je sais ce que c'est, Monsieur le Soldat. [*Elle prend la lettre qu'elle cache dans la petite poche de son tablier.*]

BARTHOLO.

Sortez-vous enfin?

LE COMTE.

En bien, je sors: adieu, Docteur; sans rancune. Un petit compliment, mon cœur: priez la mort de m'oublier encore quelques campagnes; la vie ne m'a jamais été si chere.

BARTHOLO.

Allez toûjours, si j'avois ce crédit-là sur la mort...

LE COMTE.

Sur la mort? Ah! Docteur! vous faites tant de choses pour elle, qu'elle n'a rien à vous réfuser. [*Il sort.*]

* * *
* *
*

SCENE XV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO, *le regarde aller.*

IL eſt enfin parti. [*à part*] Diſſimulons.

ROSINE.

Convenez pourtant, Monſieur, qu'il eſt bien gai, ce jeune ſoldat! A travers ſon ivreſſe, on voit qu'il ne manque ni d'eſprit, ni d'une certaine éducation.

BARTHOLO.

Heureux, m'amour, d'avoir pu nous en délivrer! mais n'es-tu pas un peu curieuſe de lire avec moi le papier qu'il t'a remis?

ROSINE.

Quel papier?

BARTHOLO.

Celui qu'il a feint de ramaſſer pour te le faire accepter.

ROSINE.

Bon! c'eſt la lettre de mon couſin l'Officier; qui étoit tombée de ma poche.

BARTHOLO.

J'ai idée, moi, qu'il l'a tirée de la ſienne.

ROSINE.

Je l'ai trés-bien reconnue.

BARTHOLO.

Qu'eſt-ce qu'il coûte d'y regarder?

ROSINE.

Je ne ſais pas ſeulement ce que j'en ai fait.

BARTHOLO, *montrant la pochette.*

Tu l'as miſe là.

ROSINE.

Ah, ah! par diſtraction.

BARTHOLO.

Ah ſûrement. Tu vas voir que ce ſera quelque folie.

ROSINE, *à part.*

Si je ne le met pas en colere, il n'y aura pas moyen de refuſer.

BARTHOLO.

Donne-donc, mon cœur.

ROSINE.

Mais quelle idée avez-vous en inſiſtant, Monſieur? eſt-ce encore quelque méfiance?

BARTHOLO.

Mais vous! quelle raiſon avez-vous de ne pas le montrer?

ROSINE.

Je vous répète, Monſieur, que ce papier n'eſt autre que la lettre de mon couſin, que vous m'avez rendue hier toute décachetée; & puiſqu'il en eſt queſtion, je vous dirai tout net, que cette liberté me déplaît exceſſivement.

BARTHOLO.

Je ne vous entend pas!

ROSINE.

Vais-je examiner les papiers qui vous arrivent? Pourquoi vous donnez-vous les airs de toucher à ceux qui me ſont adreſſés? Si c'eſt jalouſie,

elle m'insulte; s'il s'agit de l'abus d'une autorité usurpée, j'en suis plus que révoltée encore.

BARTHOLO.

Comment révoltée! Vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

ROSINE.

Si je me suis modérée jusqu'à ce jour, ce n'étoit pas pour vous donner le droit de m'offenser impunément.

BARTHOLO.

De quelle offense parlez-vous?

ROSINE.

C'est qu'il est inoui qu'on se permette d'ouvrir les lettres de quelqu'un.

BARTHOLO.

De sa femme?

ROSINE.

Je ne la suis pas encore. Mais pourquoi lui donneroit-on la préférence d'une indignité qu'on ne fait à personne?

BARTHOLO.

Vous voulez me faire prendre le change & détourner mon attention du billet, qui, sans doute est une missive de quelque amant! mais je le verrai, je vous assure.

ROSINE.

Vous ne le verrez pas. Si vous m'approchez, je m'enfuis de cette maison, & je demande retraite au premier venu.

BARTHOLO.

Qui ne vous recevra point.

ROSINE.

C'eſt ce qu'il faudra voir.

BARTHOLO.

Nous ne ſommes pas ici en France, où l'on donne toûjours raiſon aux femmes: mais pour vous en ôter la fantaiſie, je m'en vais fermer la porte.

ROSINE, *pendant qu'il y va.*

Ah Ciel! que faire?... Mettons vîte à la place la lettre de mon couſin, & donnons-lui beau jeu à la prendre.

[*Elle fait l'échange, & met la lettre du couſin dans la pochette, de façon qu'elle ſort un peu.*]

BARTHOLO, *revenant.*

Ah! j'eſpère maintenant la voir.

ROSINE.

De quel droit, s'il vous plaît?

BARTHOLO.

Du droit le plus univerſellement reconnu, celui du plus fort.

ROSINE.

On me tuera plutôt que de l'obtenir de moi.

BARTHOLO, *frappant du pied.*

Madame! Madame!...

ROSINE, *tombe ſur un fauteuil & feint de ſe trouver mal.*

Ah! quelle indignité!...

BARTHOLO.

Donnez cette lettre, ou craignez ma colere.

ROSINE, *renverſée.*

Malheureuſe Roſine!

BARTHOLO.

Qu'avez-vous donc?

ROSINE.

Quel avenir affreux!

BARTHOLO.

Rosine!

ROSINE.

J'étouffe de fureur!

BARTHOLO.

Elle se trouve mal.

ROSINE.

Je m'affoiblis, je meurs.

BARTHOLO, *à part.*

Dieux! La lettre! Lisons-là sans qu'elle en soit instruite. [*il lui tâte le pouls, & prend la lettre qu'il tâche de lire en se tournant un peu.*]

ROSINE, *toûjours renversée.*

Infortunée! Ah!...

BARTHOLO, *lui quitte le bras, & dit à part.*

Quelle rage a-t-on d'apprendre ce qu'on craint toûjours de savoir!

ROSINE.

Ah! pauvre Rosine!

BARTHOLO.

L'usage des odeurs... produit ces affections spasmodiques.

[*Il lit par derriere le fauteuil en lui tâtant le pouls. Rosine se relève un peu, le regarde finement fait un geste de tête & se remet sans parler.*]

BARTHOLO, *à part.*

O Ciel! c'est la lettre de son cousin. Mau-

dite inquiétude! Comment l'apaiser maintenant? Qu'elle ignore au moins que je l'ai lue!

(*Il fait semblant de la soutenir & remet la lettre dans la pochette.*)

ROSINE, *soupire.*

Ah!

BARTHOLO.

Eh bien! ce n'est rien, mon enfant; un petit mouvement de vapeurs, voilà tout; car ton pouls n'a seulement pas varié.

(*Il va prendre un flacon sur la console.*)

ROSINE, *à part.*

Il a remis la lettre! fort bien.

BARTHOLO.

Ma chere Rosine, un peu de cette eau spiritueuse.

ROSINE.

Je ne veux rien de vous: laissez-moi.

BARTHOLO.

Je conviens que j'ai montré trop de vivacité sur ce billet.

ROSINE.

Il s'agit bien du billet! C'est votre façon de demander les choses qui est révoltante.

BARTHOLO, *à genoux.*

Pardon: j'ai bientôt senti tous mes torts; & tu me vois à tes pieds, prêt à les réparer.

ROSINE.

Oui pardon! lorsque vous croyez que cette lettre ne vient pas de mon cousin.

BARTHOLO.

Qu'elle soit d'un autre ou de lui, je ne veux aucun éclaircissement.

ROSINE, *lui présentant la lettre.*

Vous voyez qu'avec de bonnes façons on obtient tout de moi. Lisez-la.

BARTHOLO.

Cet honnête procédé dissiperoit mes soupçons, si j'étois assez malheureux pour en conserver.

ROSINE.

Lisez-la donc, Monsieur.

BARTOLO, *se retire.*

A Dieu ne plaise que je te fasse une pareille injure !

ROSINE.

Vous me contrariez de la refuser.

BARTHOLO.

Reçois en réparation, cette marque de ma parfaite confiance. Je vais voir la pauvre Marceline, que ce Figaro a, je ne sais pourquoi, saignée du pied; n'y viens-tu pas aussi?

ROSINE.

J'y monterai dans un moment.

BARTHOLO.

Puisque la paix est faite, Mignonne, donne-moi ta main. Si tu pouvois m'aimer, Ah, comme tu serois heureuse !

ROSINE, *baissant les yeux.*

Si vous pouviez me plaire, Ah ! comme je vous aimerois !

BARTHOLO.

Je te plairai, je te plairai; quand je te dis que je te plairai. (*il sort.*)

SCENE XVI.

ROSINE, *le regarde aller.*

AH Lindor! Il dit qu'il me plaira!... Lisons cette lettre, qui a manqué de me causer tant de chagrin. (*elle lit & s'écrie.*) Ha!... J'ai lu trop tard; il me recommande de tenir une querelle ouverte avec mon Tuteur; j'en avois une si bonne! & je l'ai laissée échapper. En recevant la lettre, j'ai senti que je rougissois jusqu'aux yeux. Ah! mon Tuteur a raison. Je suis bien loin d'avoir cet usage du monde qui me dit-il souvent, assure le maintien des femmes en toute occasion! Mais un homme injuste parviendroit à faire une Rusée de l'innocence même.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BARTOLO *seul, & désolé.*

QUelle humeur! quelle humeur! Elle paroissoit apaisée... là, qu'on me dise qui diable lui a fourré dans la tête de ne plus vouloir prendre leçon de Don Bazile! Elle sait qu'il se

mêle de mon mariage... [*on heurte à la porte.*] Faites tout au monde pour plaire aux femmes, si vous omettez un seul petit point... je dis un seul... [*on heurte une seconde fois.*] Voyons qui c'est.

SCENE II.

BARTHOLO, LE COMTE, *en Bachelier.*

LE COMTE.

Que la paix & la joie habitent toujours céans.

BARTHOLO, *brusquement.*

Jamais souhait ne vint plus à propos. Que voulez-vous ?

LE COMTE.

Monsieur, je suis Alonzo, Bachelier, Licencié...

BARTHOLO.

Je n'ai pas besoin de Précepteur.

LE COMTE.

... Eleve de Don Bazile, Organiste du grand Couvent, qui a l'honneur de montrer la Musique à Madame votre...

BARTHOLO.

Bazile! Organiste! qui a l'honneur! Je le sais, au fait.

LE COMTE.

(*à part.*) Quel homme ! (*haut.*) un mal subit qui le force à garder le lit...

BARTHOLO.

Garder le lit! Bazile! Il a bien fait d'envoyer; je vais le voir à l'inſtant.

LE COMTE.

[*à part.*] Oh diable! [*haut.*] Quand je dis le lit, Monſieur, c'eſt... la chambre que j'entends.

BARTHOLO.

Ne fut-il qu'incommodé: marchez devant, je vous ſuis.

LE COMTE, *embarraſſé.*

Monſieur, j'étois chargé... Perſonne ne peut-il nous entendre?

BARTHOLO.

[*à part.*] C'eſt quelque fripon. [*haut.*] Eh non, Monſieur le myſtérieux! parlez ſans vous troubler, ſi vous pouvez.

LE COMTE.

[*à part.*] Maudit vieillard! [*haut.*] Don Bazile m'avoit chargé de vous apprendre...

BARTHOLO.

Parlez, haut je ſuis ſourd d'une oreille.

LE COMTE, *élevant la voix.*

Ah volontiers. Que le Comte Almaviva, qui reſtoit à la grande place...

BARTHOLO, *effrayé.*

Parlez bas; parlez bas.

LE COMTE, *plus haut.*

... En eſt délogé ce matin. Comme c'eſt par moi qu'il a ſu que le Comte Almaviva...

BARTHOLO.

Bas; parlez bas je vous prie...

LE COMTE, *du même ton.*

... Etoit en cette Ville, & que j'ai découvert que la Signora Rosine lui a écrit.

BARTHOLO.

Lui a écrit? Mon cher ami, parlez plus bas, je vous en conjure! tenez asséyons-nous, & jasons d'amitié. Vous avez découvert, dites-vous, que Rosine...

LE COMTE, *fiérement.*

Assurément. Bazile, inquiet pour vous de cette correspondance, m'avoit prié de vous montrer sa lettre; mais la maniere dont vous prenez les choses...

BARTHOLO.

Eh mon Dieu! je les prends bien. Mais ne vous est-il donc pas possible de parler plus bas?

LE COMTE.

Vous êtes sourd d'une oreille, avez-vous dit!

BARTHOLO.

Pardon, pardon, Seigneur Alonzo, si vous m'avez trouvé méfiant & dur; mais je suis tellement entouré d'intrigans, de piéges... & puis votre tournure, votre âge, votre air... Pardon, pardon. Eh bien! vous avez la lettre?

LE COMTE.

A la bonne-heure sur ce ton, Monsieur. Mais je crains qu'on ne soit aux écoutes.

BARTHOLO.

Eh! qui voulez-vous? tous mes Valets sur les dents! Rosine enfermée de fureur! Le diable est entré chez moi. Je vais encore m'assurer...

(*il va ouvrir doucement la porte de Rosine.*)

LE COMTE, *à part.*

Je me suis enferré de dépit... Garder la lettre à présent! il faudra m'enfuir: autant vaudroit n'être pas vénu... La lui montrer... Si je puis en prévenir Rosine, la montrer est un coup de maître.

BARTHOLO, *revient sur la pointe du pied.*

Elle est assise auprès de sa fenêtre, le dos tourné à la porte, occupée à relire une lettre de son Cousin l'Officier, que j'avois décachetée... Voyons donc la sienne.

LE COMTE, *lui remet la lettre de Rosine.*

La voici [*à part.*] C'est ma lettre qu'elle relit.

BARTHOLO *lit.*

» *Depuis que vous m'avez appris votre nom &* » *votre état* ». Ah, la perfide! c'est bien-là sa main.

LE COMTE, *effrayé.*

Parlez donc bas à votre tour.

BARTHOLO.

Quelle obligation, mon cher!...

LE COMTE.

Quand tout sera fini, si vous croyez m'en devoir, vous serez le maître... D'après un travail que fait actuellement Don Bazile, avec un homme de loi...

BARTHOLO.

Avec un homme de loi, pour mon mariage?

LE COMTE.

Sans doute. Il m'a chargé de vous dire que tout peut être prêt pour demain. Alors si elle résiste...

BARTHOLO.

Elle résistera.

LE COMTE, *veut reprendre la lettre, Bartholo la serre.*

Voilà l'instant où je puis vous servir : nous lui montrerons sa lettre, & s'il le faut, *(plus mystérieurement)* j'irai jusqu'à lui dire que je la tiens d'une femme à qui le Comte l'a sacrifiée; vous sentez que le trouble, la honte, le dépit peuvent la porter sur-le-champ...

BARTHOLO, *riant.*

De la calomnie! mon cher ami, je vois bien maintenant que vous venez de la part de Bazile... Mais pour que ceci n'eût pas l'air concerté, ne seroit-il pas bon qu'elle vous connût d'avance ?

LE COMTE, *reprime un grand mouvement de jôie.*

C'étoit assez l'avis de Don Bazile. Mais comment faire? il est tard... au peu de tems qui reste...

BARTHOLO.

Je dirai que vous venez en sa place. Ne lui donnerez-vous pas bien une leçon?

LE COMTE.

Il n'y a rien que je ne fasse pour vous plaire. Mais prenez-garde que toutes ces histoires de maîtres supposés, sont de vieilles finesses, des moyens de Comédie, si elle va se douter ?...

BARTHOLO.

Présenté par moi? Quelle apparence! Vous avez plus l'air d'un amant déguisé, que d'un ami officieux.

LE COMTE.

Oui? Vous croyez donc que mon air peut aider à la tromperie?

BARTHOLO.

Je le donne au plus fin à deviner. Elle est ce soir d'une humeur horrible. Mais quand elle ne feroit que vous voir... son Clavecin est dans ce Cabinet, amusez-vous, en l'attendant : je vais faire l'impossible pour l'amener.

LE COMTE.

Gardez-vous bien de lui parler de la lettre.

BARTHOLO.

Avant l'instant décisif? elle perdroit tout son effet. Il ne faut pas me dire deux fois les choses: il ne faut pas me les dire deux fois. (*il s'en va*)

SCENE III.

LE COMTE *seul.*

ME voilà sauvé. Ouf! Que ce diable d'homme est rude à manier! Figaro le connoit bien. Je me voyois mentir; cela me donnoit un air plat & gauche; & il a des yeux!... Ma foi, sans l'inspiration subite de la lettre, il faut l'avouer, j'étois éconduit comme un sot. O Ciel! on dispute là dedans. Si elle alloit s'obstiner à ne pas venir! Ecoutons... Elle refuse de sortir de chez elle, & j'ai perdu le fruit de ma ruse. (*Il retourne écouter.*) La voici; ne nous montrons pas d'abord. (*Il entre dans le Cabinet.*)

SCENE IV.

LE COMTE, ROSINE, BARTHOLO.

ROSINE, *avec une colere ſimulée.*

TOut ce que vous me direz eſt inutile, Monſieur, j'ai pris mon parti; je ne veux plus entendre parler de Muſique.

BARTHOLO.

Ecoute donc, mon enfant, c'eſt le Seigneur Alonzo, l'éleve & l'ami de Don Bazile, choiſi par lui pour être un de nos témoins -- La Muſique te calmera, je t'aſſure.

ROSINE.

Oh! pour cela, vous pouvez vous en détacher: ſi je chante ce ſoir!... Où donc eſt-il ce Maître que vous craignez de renvoyer? je vais, en deux mots, lui donner ſon compte, & celui de Bazile. *(Elle apperçoit ſon amant: Elle fait un cri)* Ah!...

BARTHOLO.

Qu'avez-vous?

ROSINE, *les deux mains ſur ſon cœur, avec un grand trouble.*

Ah! mon Dieu, Monſieur... Ah! mon Dieu, Monſieur...

BARTHOLO.

Elle ſe trouve encore mal! Seigneur Alonzo!

ROSINE.

Non je ne me trouve pas mal... Mais c'eſt qu'en me tournant... Ah!...

LE COMTE.

Le pied vous a tourné, Madame?

ROSINE.

Ah! oui, le pied m'a tourné. Je me ſuis fait un mal horrible.

LE COMTE.

Je m'en ſuis bien apperçu.

ROSINE, *regardant le Comte.*

Le coup m'a porté au cœur.

BARTHOLO.

Un ſiege, un ſiege. Et pas un fauteuil ici?

(Il va le chercher.)

LE COMTE.

Ah, Roſine!

ROSINE.

Quelle imprudence!

LE COMTE.

J'ai mille choſes eſſentielles à vous dire.

ROSINE.

Il ne nous quittera pas.

LE COMTE.

Figaro va venir nous aider.

BARTHOLO, *apporte un fauteuil.*

Tiens, Mignonne, aſſieds-toi. -- Il n'y a pas d'apparence, Bachelier, qu'elle prenne de leçon ce ſoir, ce ſera pour un autre jour. Adieu.

ROSINE, *au Comte.*

Non, attendez; ma douleur eſt un peu appaiſée. [*à Bartholo.*] Je ſens que j'ai eu tort avec

vous, Monſieur: je veux vous imiter, en réparant ſur le champ...

BARTHOLO.

Oh! le bon petit naturel de femme! Mais après une pareille émotion, mon Enfant, je ne souffrirai pas que tu faſſes le moindre effort. Adieu, adieu, Bachelier.

ROSINE, *au Comte.*

Un moment, de grace! (*à Bartholo.*) Je croirai, Monſieur, que vous n'aimez pas à m'obliger, ſi vous m'empêchez de vous prouver mes regrets, en prenant ma leçon.

LE COMTE, *à part à Bartholo.*

Ne la contrarions pas, ſi vous m'en croyez.

BARTHOLO.

Voilà qui eſt fini, mon Amoureuſe. Je ſuis ſi loin de chercher à te déplaire, que je veux reſter là, tout le tems que tu vas étudier.

ROSINE.

Non, Monſieur, je ſais que la Muſique n'a nul attrait pour vous.

BARTHOLO.

Je t'aſſure que ce *ſoir*, elle m'enchantera.

ROSINE, *au Comte, à part.*

Je ſuis au ſupplice.

LE COMTE, *prenant un papier de muſique ſur le pupitre.*

Eſt-ce là ce que vous voulez chanter, Madame?

ROSINE.

Oui, c'eſt un morceau très-agréable de la Précaution inutile.

BARTHOLO.

Toûjours la précaution inutile?

LE COMTE.

C'eſt ce qu'il y a de plus nouveau aujourd'hui. C'eſt une image du Printems d'un genre aſſez vif. Si Madame veut l'eſſayer...

ROSINE, *regardant le Comte.*

Avec grand plaiſir: un tableau du Printems me ravit; c'eſt la jeuneſſe de la nature. Au ſortir de l'Hiver, il ſemble que le cœur acquiere un plus haut degré de ſenſibilité: comme un eſclave enfermé depuis long-tems, goûte, avec plus de plaiſir, le charme de la liberté qui vient de lui être offerte.

BARTHOLO, *bas au Comte.*

Toûjours des idées romaneſques en tête.

LE COMTE, *bas.*

Et ſentez-vous l'application?

BARTHOLO.

Parbleu! (*Il va s'aſſeoir dans le fauteuil qu'à occupé Roſine.*)

ROSINE *chante.*

(1) » Quand, dans la plaine,
» L'amour ramene

(1) *Cette Ariette, dans le goût Eſpagnol, fut chantée le premier jour à Paris, malgré les huées, les rumeurs & le train uſités au Parterre en ces jours de criſe & de combat. La timidité de l'Actrice l'a depuis empêchée d'oſer la redire, & les jeunes Rigoriſtes du Téâtre l'ont fort louée de cette réticence. Mais ſi la dignité de la Comédie Fran-*

» Le Printems,
» Si chéri des amans ;
» Tout reprend l'être,
» Son feu pénétre
» Dans les fleurs,
» Et dans les jeunes cœurs.
» On voit les troupeaux,
» Sortir des hameaux ;
» Dans tous les côteaux,
» Les cris des agneaux
» Retentissent ;
» Ils bondissent ;
» Tout fermente ;
» Tout augmente ;
» Les brebis paissent
» Les fleurs qui naissent ;
» Les chiens fideles
» Veillent sur elles ;
» Mais Lindor enflammé,
» Ne songe guere
» Qu'au bonheur d'être aimé
» De sa Bergere.

çoise y a gagné quelque chose, il faut convenir que le Barbier de Séville y a beaucoup perdu. C'est pourquoi, sur les Téâtres où quelque peu de Musique ne tirera pas autant à conséquence, nous invitons tous Directeurs à la restituer, tous Acteurs à la chanter, tous Spectateurs à l'écouter, & tous Critiques à nous la pardonner, en faveur du genre de la Piece, & du plaisir que leur fera le morceau.

MEME AIR.

» Loin de sa mere,
» Cette Bergere
» Va chantant,
» Où son Amant l'attend.
» Par cette ruse,
» L'amour l'abuse;
» Mais chanter,
» Sauve-t-il du danger?
» Les doux chalumeaux,
» Les chants des oiseaux,
» Ses charmes naissans,
» Ses quinze ou seize ans,
» Tout l'excite;
» Tout l'agite;
» La Pauvrette
» S'inquiéte;
» De sa retraite,
» Lindor la guette;
» Elle s'avance;
» Lindor s'élance;
» Il vient de l'embrasser:
» Elle, bien aise,
» Feint de se courroucer,
» Pour qu'on l'apaise.

PETITE REPRISE.

» Les soupirs,
» Les soins, les promesses,
» Les vives tendresses,
» Les plaisirs,
» Le fin badinage,
» Sont mis en usage;

» Et bientôt la Bergere,
» Ne sent plus de colere.
» Si quelque jaloux
» Trouble un bien si doux,
» Nos Amans d'accords,
» Ont un soin extrême.......
....» De voiler leur transport;
» Mais quand on s'aime,
» La gêne ajoute encor
» Au plaisir même.

[*En l'écoutant, Bartholo s'est assoupi. Le Comte, pendant la petite reprise, se hazarde à prendre une main qu'il couvre de baisers. L'émotion ralentit le chant de Rosine, l'affoiblit & finit même par lui couper la voix au milieu de la cadence au mot* extrême. *L'Orchestre suit le mouvement de la Chanteuse, affoiblit son jeu & se tait avec elle. L'absence du bruit qui avoit endormi Bartholo, le réveille. Le Comte se releve, Rosine & l'Orchestre reprenent subitement la suite de l'air. Si la petite Reprise se répéte, le même jeu recommence, &c.*]

LE COMTE.

En vérité, c'est un morceau charmant, & Madame l'éxécute avec une intelligence...

ROSINE.

Vous me flattez, Seigneur; la gloire est toute entiere au Maître.

BARTHOLO, *bâillant.*

Moi, je crois que j'ai un peu dormi, pendant le morceau charmant. J'ai mes malades. Je vas, je viens, je toupille, & si-tôt que je m'assieds, mes pauvres jambes....

(*il se leve & pousse le fauteuil.*)

ROSINE, *bas au Comte.*

Figaro ne vient point.

LE COMTE.

Filons le tems.

BARTHOLO.

Mais, Bachelier, je l'ai déja dit à ce vieux Bazile: est-ce qu'il n'y auroit pas moyen de lui faire étudier des choses plus gaies que toutes ces grandes Aria, qui vont en haut, en bas, en roulant, hi, ho, a, a, a, a, & qui me semblent autant d'enterremens. Là, de ces petits airs qu'on chantoit dans ma jeunesse, & que chacun retenoit facilement. J'en savois autrefois... Par exemple...

(Pendant la ritournelle, il cherche en se grattant la tête, & chante en faisant claquer ses pouces & dansant des genoux comme les vieillards.)

» Veux-tu, ma Rosinette,
» Faire emplette
» Du Roi des Maris?...

(au Comte en riant.)

Il y a Fanchonette dans la chanson; mais j'y ai substitué Rosinette pour la lui rendre plus agréable & la faire cadrer aux circonstances. Ah, ah, ah, ah! Fort bien? pas vrai?

LE COMTE, *riant.*

Ah, ah, ah! Oui, tout au mieux.

SCENE V.

FIGARO *dans le fond*, ROSINE, BARTHOLO, LE COMTE.

BARTHOLO, *chante.*

» VEux-tu, ma Rosinette,
» Faire emplette
» Du Roi des Maris?
» Je ne suis point Tircis;
» Mais la nuit, dans l'ombre;
» Je vaux encor mon prix;
» Et quand il fait sombre,
» Les plus beaux chats sont gris.

(*Il répéte la reprise en dansant.* FIGARO *derriere lui, imite ses mouvemens.*)

» Je ne suis point Tircis, &c.

(*Apperçevant Figaro*) Ah! Entrez, Monsieur le Barbier; avancez, vous êtes charmant!

FIGARO, *salue.*

Monsieur, il est vrai que ma mere me l'a dit autrefois, mais je suis un peu déformé depuis ce tems-là. (*à part au Comte*) Bravo, Monseigneur.

(*Pendant toute cette Scene, le Comte fait ce qu'il peut pour parler à Rosine, mais l'œil inquiet & vigilant du Tuteur l'en empêche toûjours, ce qui forme un jeu muet de tous les Acteurs, étranger au débat du Docteur & de Figaro.*)

BARTHOLO.

Venez-vous purger encore, saigner, droguer, mettre sur le grabat toute ma maison?

FIGARO.

Monsieur, il n'est pas tous les jours fête: mais, sans compter les soins quotidiens, Monsieur a pu voir que, lorsqu'ils en ont besoin, mon zele n'attend pas qu'on lui commande...

BARTHOLO.

Votre zele n'attend pas! Que direz vous, Monsieur le zele, à ce malheureux qui bâille, & dort tout éveillé? & l'autre qui, depuis trois heures, éternue à se faire sauter le crâne & jaillir la cervelle! que leur direz-vous?

FIGARO.

Ce que je leur dirai?

BARTHOLO.

Oui!

FIGARO.

Je leur dirai... Eh parbleu, je dirai à celui qui éternue, Dieu vous bénisse; & va te coucher à celui qui bâille. Ce n'est pas cela, Monsieur, qui grossira le mémoire.

BARTHOLO.

Vraiement non; mais c'est la saignée & les médicammens qui le grossiroient, si je voulois y entendre. Est-ce par zele aussi, que vous avez empaqueté les yeux de ma mule; & votre cataplasme lui rendra-t-il la vue?

FIGARO

S'il ne lui rend pas la vue, ce n'est pas cela non plus qui l'empêchera d'y voir.

BARTHOLO.

Que je le trouve ſur le mémoire!... On n'eſt pas de cette extravagance là!

FIGARO.

Ma foi, Monſieur, les hommes n'ayant guere à choiſir qu'entre la ſottiſe & la folie; où je ne vois pas de profit, je veux au moins du plaiſir; & vive la joie. Qui ſait ſi le monde durera encore trois ſemaines!

BARTHOLO.

Vous feriez bien mieux, Monſieur le Raiſonneur, de me payer mes cent écus & les intérêts, ſans lanterner; je vous en avertis.

FIGARO.

Doutez-vous de ma probité, Monſieur! Vos cent écus! j'aimerois mieux vous les devoir toute ma vie, que de les nier un ſeul inſtant.

BARTHOLO.

Et dis-moi un peu comment la petite Figaro a trouvé les bonbons que vous lui avez portés?

FIGARO.

Quels bonbons? que voulez-vous dire?

BARTHOLO.

Oui, ces bonbons, dans ce cornet fait avec cette feuille de papier à lettre, ce matin.

FIGARO.

Diable emporte ſi...

ROSINE, *l'interrompant.*

Avez-vous eu ſoin au moins de les lui donner de ma part, Monſieur Figaro? Je vous l'avois recommandé.

FIGARO.

Ah, ah! Les bonbons de ce matin? Que je ſuis bête, moi. J'avois perdu tout cela de vue... Oh! excellens, Madame, admirables.

BARTHOLO.

Excellens! Admirables! Oui ſans doute, Monſieur le Barbier, revenez ſur vos pas! Vous faites là un joli métier, Monſieur!

FIGARO.

Qu'eſt-ce qu'il a donc, Monſieur?

BARTHOLO.

Et qui vous fera une belle réputation, Monſieur!

FIGARO.

Je la ſoutiendra, Monſieur.

BARTHOLO.

Dites que vous la ſupporterez, Monſieur.

FIGARO.

Comme il vous plaira, Monſieur.

BARTHOLO.

Vous le prenez bien haut, Monſieur! Sachez que quand je diſpute avec un fat, je ne lui céde jamais.

FIGARO, *lui tourne le dos.*

Nous différons en cela, Monſieur; moi je lui céde toûjours.

BARTHOLO.

Hein? Qu'eſt-ce qu'il dit donc, Bachelier?

FIGARO.

C'eſt que vous croyez avoir affaire à quelque barbier de village, & qui ne fait manier que le raſoir? Apprenez, Monſieur, que j'ai travaillé

de la plume à Madrid, & que sans les envieux...

BARTHOLO

Eh! que n'y restiez-vous, sans venir ici changer de profession.

FIGARO.

On fait comme on peut; mettez-vous à ma place.

BARTHOLO.

Me mettre à votre place! Ah! parbleu, je dirois de belles sottises!

FIGARO.

Monsieur, vous ne commencez pas trop mal; je m'en rapporte à votre confrere qui est là révassant...

LE COMTE, *revenant à lui.*

Je... je ne suis pas le confrere de Monsieur.

FIGARO.

Non? Vous voyant ici à consulter, j'ai pensé que vous poursuiviez le même objet.

BARTHOLO, *en colere.*

Enfin, quel sujet vous amene? Y a-t-il quelque lettre à remettre encore ce soir à Madame? Parlez, faut-il que je me retire?

FIGARO.

Comme vous rudoyez le pauvre monde! Eh! parbleu, Monsieur, je viens vous raser, voilà tout: N'est-ce pas aujourd'hui votre jour?

BARTHOLO.

Vous reviendrez tantôt.

FIGARO.

Ah! Oui, revenir! toute la garnison prend médecine demain matin; j'en ai obtenu l'entre-

prise par mes protections. Jugez donc comme j'ai du temps à perdre! Monsieur passe-t-il chez lui?

BARTHOLO.

Non, Monsieur ne passe point chez lui. Et mais... qui empêche qu'on ne me rase ici?

ROSINE, *avec dédain.*

Vous êtes honnête! Et pourquoi pas dans mon appartement?

BARTHOLO.

Tu te fâches? pardon, mon Enfant, tu vas achever de prendre ta leçon; c'est pour ne pas perdre un instant le plaisir de t'entendre.

FIGARO, *bas au Comte.*

On ne le tirera pas d'ici! (*haut.*) Allons, l'Eveillé; la Jeunesse; le bassin, de l'eau, tout ce qu'il faut à Monsieur

BARTHOLO.

Sans doute, appellez-les! Fatigués, harassés, moulus de votre façon, n'a-t-il pas fallu les faire coucher!

FIGARO.

Eh bien! j'irai tout chercher: n'est-ce pas dans votre chambre? (*bas au Comte.*) Je vais l'attirer dehors.

BARTHOLO, *détache son trousseau de clefs & dit par réflexion.*

Non, non, j'y vais moi-même. (*bas au Comte, en s'en allant.*) Ayez les yeux sur eux, je vous prie.

SCENE VI.

FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

FIGARO.

AH! que nous l'avons manqué belle! il alloit me donner le trousseau. La clef de la jalousie n'y est-elle pas?

ROSINE.

C'est la plus neuve de toutes.

SCENE VII.

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, *revenant.*

(*à part.*) BOn! je ne sais ce que je fais de laisser ici ce maudit Barbier. (*à Figaro.*) Tenez. (*il lui donne le trousseau.*) Dans mon cabinet, sous mon bureau; mais ne touchez à rien.

FIGARO.

La peste! il y feroit bon, méfiant comme vous êtes! (*à part en s'en allant.*) Voyez comme le Ciel protége l'innocence!

SCENE

SCENE VIII.

BARTHOLO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, *bas au Comte.*

C'Eſt le drôle qui a porté la lettre au Comte.

LE COMTE, *bas.*

Il m'a l'air d'un frippon.

BARTHOLO.

Il ne m'attrapera plus.

LE COMTE.

Je crois qu'à cet égard le plus fort eſt fait.

BARTHOLO.

Tout conſidéré, j'ai penſé qu'il étoit plus prudent de l'envoyer dans ma chambre, que de le laiſſer avec elle.

LE COMTE.

Ils n'auroient pas dit un mot que je n'euſſe été en tiers.

ROSINE.

Il eſt bien poli, Meſſieurs, de parler bas ſans ceſſe! Et ma leçon?

(Ici l'on entend un bruit, comme de la vaiſſelle renverſée.)

BARTHOLO, *criant.*

Qu'eſt-ce que j'entends donc Le cruel Barbier aura tout laiſſé tomber par l'eſcalier, & les plus belles pieces de mon néceſſaire!...

[Il court dehors.]

SCENE IX.

LE COMTE, ROSINE.

LE COMTE.

PRofitons du moment que l'intelligence de Figaro nous ménage. Accordez-moi, ce foir, je vous en conjure, Madame, un moment d'entretient indifpenfable pour vous fouftraire à l'efclavage où vous allez tomber.

ROSINE.

Ah Lindor!

LE COMTE.

Je puis monter à votre jaloufie; & quant à la lettre que j'ai reçue de vous ce matin, je me fuis vu forcé...

SCENE X.

ROSINE, BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO.

JE ne m'étois pas trompé; tout eft brifé, fracaffé,

FIGARO.

Voyez le grand malheur pour tant de train!

On ne voit goutte ſur l'eſcalier. [*Il montre la clé au Comte.*] Moi, en montant, j'ai accroché une clé...

BARTHOLO.

On prend garde à ce qu'on fait. Accrocher une clé! L'habile homme!

FIGARO.

Ma foi, Monſieur, cherchez-en un plus ſubtil.

SCENE XI.

Les Acteurs précédens, DON BAZILE.

ROSINE, *effrayée.* (*à part.*)

Don Bazile!...

LE COMTE, *à part.*

Juſte Ciel!

FIGARO, *à part.*

C'eſt le Diable!

BARTHOLO, *va au devant de lui.*

Ah! Bazile, mon ami, ſoyez le bien rétabli. Votre accident n'a donc point eu de ſuites? En vérité le Seigneur Alonzo m'avoit fort effrayé ſur votre état; demandez-lui, je partois pour vous aller voir, & s'il ne m'avoit point retenu...

BAZILE, *étonné.*

Le Seigneur Alonzo?...

FIGARO, *frappe du pied.*

Eh quoi toûjours des acrocs? Deux heures

pour une méchante barbe... Chienne de pratique!

BAZILE, *regardant tout le monde.*

Me ferez-vous bien le plaisir de me dire, Messieurs?...

FIGARO.

Vous lui parlerez quand je serai parti.

BAZILE.

Mais encore faudroit-il...

LE COMTE.

Il faudroit vous taire, Bazile. Croyez-vous apprendre à Monsieur quelque chose qu'il ignore? Je lui ai raconté que vous m'aviez chargé de venir donner une leçon de musique à votre place.

BAZILE, *plus étonné.*

La leçon de musique!... Alonzo!...

ROSINE, *à part à Bazile.*

Eh! taisez-vous.

BAZILE.

Elle aussi!

LE COMTE, *bas, à Bartholo.*

Dites-lui donc tout bas que nous en sommes convenus.

BARTHOLO, *à Bazile, à part.*

N'allez pas nous démentir, Bazile, en disant qu'il n'est pas votre Elève; vous gâteriez tout.

BAZILE.

Ah! ah!

BARTHOLO, *haut.*

En vérité, Bazile, on n'a pas plus de talent que votre Elève.

BAZILE, *stupéfait.*

Que mon Elève!... (*bas.*) Je venois pour vous dire que le Comte est déménagé.

BARTHOLO, *bas.*

Je le sais, taisez-vous.

BAZILE, *bas.*

Qui vous l'a dit?

BARTHOLO, *bas.*

Lui, apparemment!

LE COMTE, *bas.*

Moi, sans doute: écoutez seulement.

ROSINE, *bas à Bazile.*

Est-il si difficile de vous taire?

FIGARO, *bas à Bazile.*

Hum! Grand escogrif! Il est sourd!

BAZILE, *à part.*

Qui diable est-ce donc qu'on trompe ici? Tout le monde est dans le secret!

BARTHOLO, *haut.*

Eh bien, Bazile, votre homme de loi?...

FIGARO.

Vous avez toute la soirée pour parler de l'homme de loi.

BARTHOLO, *à Bazile.*

Un mot; dites-moi seulement si vous êtes content de l'homme de loi?

BAZILE, *effaré.*

De l'homme de loi?

LE COMTE, *souriant.*

Vous ne l'avez pas vu, l'homme de loi?

BAZILE, *impatienté.*

Eh! non, je ne l'ai pas vu, l'homme de loi.

LE COMTE, *à Bartholo, à part.*

Voulez-vous donc qu'il s'explique ici devant elle? Renvoyez-le.

BARTHOLO, *bas, au Comte.*

Vous avez raiſon. [*à Bazile*] Mais quel mal vous a donc pris ſubitement ?

BAZILE, *en colère.*

Je ne vous entends pas.

LE COMTE, *lui met à part une bourſe dans la main.*

Oui: Monſieur vous demande ce que vous venez faire ici, dans l'état d'indiſpoſition où vous êtes ?

FIGARO.

Il eſt pâle comme un mort !

BAZILE.

Ah ! je comprends . . .

LE COMTE.

Allez-vous coucher, mon cher Bazile : vous n'êtes pas bien, & vous nous faites mourir de frayeur. Allez-vous coucher.

FIGARO.

Il a la phiſionomie toute renverſée. Allez-vous coucher.

BARTHOLO.

D'honneur, il ſent la fièvre d'une lieue. Allez-vous coucher.

ROSINE.

Pourquoi donc êtes-vous ſorti ? On dit que cela ſe gagne. Allez vous coucher.

BAZILE, *au dernier étonnement.*

Que j'aille me coucher ?

TOUS LES ACTEURS ENSEMBLE.

Eh ! ſans doute.

BAZILE, *les regardant tous.*

En effet, Meſſieurs, je crois que je ne ferai

pas mal de me retirer; je ſens que je ne ſuis pas ici dans mon aſſiette ordinaire.

BARTHOLO.

A demain, toûjours: ſi vous êtes mieux.

LE COMTE.

Bazile, je ſerai chez vous de très-bonne-heure.

FIGARO.

Croyez-moi, tenez-vous bien chaudement dans votre lit.

ROSINE.

Bon ſoir, Monſieur Bazile.

BAZILE, *à part.*

Diable emporte ſi j'y comprends rien; & ſans cette bourſe...

TOUS.

Bon ſoir, Bazile, bon ſoir.

BAZILE, *en s'en allant.*

Eh bien! bon ſoir donc, bon ſoir.

(Ils l'accompagnent tous en riant.)

SCENE XII.

Les Acteurs précédens, excepté BASILE.

BARTOLO, *d'un ton important.*

CEt homme-là n'eſt pas bien du tout.

ROSINE.

Il a les yeux égarés.

LE COMTE.

Le grand air l'aura ſaiſi.

FIGARO.

Avez-vous vu comme il parloit tout seul ? Ce que c'eſt que de nous ? *(à Bartholo.)* Ah-ça, vous décidez-vous, cette fois ?

[*Il lui pouſſe un fauteuil très-loin du Comte & lui préſente le linge*]

LE COMTE.

Avant de finir, Madame, je dois vous dire un mot eſſentiel au progrès de l'art que j'ai l'honneur de vous enſeigner.

(il s'approche & lui parle bas à l'oreille.)

BARTHOLO, *à Figaro.*

Eh mais il ſemble que vous le faſſiez exprès de vous approcher, & de vous mettre devant moi pour m'empêcher de voir...

LE COMTE, *bas à Roſine.*

Nous avons la clé de la jalouſie, & nous ſerons ici à minuit

FIGARO, *paſſe le linge au cou de Bartholo.*

Quoi voir ? Si c'étoit une leçon de danſe, on vous paſſeroit d'y regarder ; mais du chant ! ... ahi, ahi.

BARTHOLO.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

FIGARO.

Je ne ſais ce qui m'eſt entré dans l'œil.

[*il raproche ſa tête.*]

BARTHOLO.

Ne frottez donc pas.

FIGARO.

C'eſt le gauche. Voudriez-vous me faire le plaiſir d'y ſouffler un peu fort ?

BARTHOLO, *prend la tête de Figaro, regarde par dessus, le pousse violemment & va derrière les amans écouter leur conversation.*

LE COMTE, *bas à Rosine.*

Et quant à votre lettre, je me suis trouvé tantôt dans un tel embarras pour rester ici.

FIGARO, *de loin pour avertir.*

Hem!... hem...

LE COMTE.

Désolé de voir encore mon déguisement inutile...

BARTHOLO, *passant entre deux.*

Votre déguisement inutile!

ROSINE, *effrayée.*

Ah!...

BARTHOLO.

Fort bien, Madame, ne vous gênez pas. Comment! sous mes yeux même, en ma présence, on m'ose outrager de la sorte!

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc, Seigneur?

BARTHOLO.

Perfide Alonzo!

LE COMTE.

Seigneur Bartholo, si vous avez souvent des lubies comme celle dont le hazard me rend témoin, je ne suis plus étonné de l'éloignement que Mademoiselle a pour devenir votre femme.

ROSINE.

Sa femme! Moi! Passer mes jours auprès d'un vieux jaloux, qui, pour tout bonheur, offre à ma jeunesse un esclavage abominable!

BARTHOLO.

Ah, qu'eſt-ce que j'entends!

ROSINE.

Oui, je le dis tout haut; je donnerai mon cœur & ma main à celui qui pourra m'arracher de cette horrible priſon, où ma perſonne & mon bien ſont retenus contre toutes les loix.

(*Roſine ſort.*)

SCENE XIII.

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO.

LA colere me ſuffoque.

LE COMTE.

En effet, Seigneur, il eſt difficile qu'une jeune femme...

FIGARO.

Oui, une jeune femme, & un grand âge; voilà ce qui trouble la tête d'un vieillard.

BARTHOLO.

Comment! lorſque je les prends ſur le fait! Maudit Barbier! il me prend des envies...

FIGARO.

Je me retire, il eſt fou.

LE COMTE.

Et moi auſſi; d'honneur il eſt fou.

FIGARO.

Il eſt fou, il eſt fou... (*ils ſortent.*)

SCENE XIV.

BARTHOLO *seul, les porsuit.*

JE suis fou! Infâmes suborneurs! Emissaires du biable, dont vous faites ici l'office, & qui puisse vous emporter tous... Je suis fou!... Je les ai vus comme je vois ce pupitre... & me soutenir effrontément!... Ah! il n'y a que Bazile qui puisse m'expliquer ceci. Oui, envoyons-le chercher Hola, quelqu'un... Ah! j'oublie que je n'ai personne... Un voisin, le premier venu, n'importe: Il y a de quoi perdre l'esprit! il y a de quoi perdre l'esprit!

Pendant l'Entracte, le Théâtre s'obscurcit: on entend un bruit d'orage, & l'Orchestre joue celui qui est gravé dans le Recueil de la Musique du Barbier.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre est obscur.

BARTHOLO, DON BAZILE, *une lanterne de papier à la main.*

BARTHOLO.

COmment, Bazile, vous ne le connoiſſez pas ? ce que vous dites eſt-il poſſible ?

BAZILE.

Vous m'interrogeriez cent fois que je vous ferois toûjours la même réponſe. S'il vous a remis la lettre de Roſine, c'eſt ſans doute un des émiſſaires du Comte. Mais, à la magnificence du préſent qu'il m'a fait, il ſe pourroit que ce fût le Comte lui-même.

BARTHOLO.

A propos de ce préſent; Eh! pourquoi l'avez-vous reçu ?

BAZILE.

Vous aviez l'air d'accord ; je n'y entendois rien ; & dans le cas difficiles à juger, une bourſe d'or me paroît toûjours un argument ſans replique. Et puis, comme vous dit le proverbe, ce qui eſt bon à prendre...

BARTHOLO.

J'entends, eſt bon...

BAZILE.

A garder.

BARTOLO, *ſurpris.*

Ah! ah!

BAZILE.

Oui, j'ai arrangé comme cela pluſieurs petits proverbes avec des variations. Mais, allons au fait, à quoi vous arretez-vous!

BARTHOLO.

En ma place, Bazile, ne feriez-vous pas les derniers efforts pour la poſſeder?

BAZILE.

Ma foi non, Docteur. En toute eſpece de biens, poſſéder eſt peu de choſe; c'eſt jouir qui rend heureux: mon avis eſt qu'épouſer une femme dont on n'eſt point aimé, c'eſt s'expoſer...

BARTHOLO.

Vous craindriez les accidens?

BAZILE.

Hé hé, Monſieur... on en voit beaucoup cette année. Je ne ferois point violence à ſon cœur.

BARTHOLO.

Votre valet, Bazile. Il vaut mieux qu'elle pleure de m'avoir, que moi je meure de ne l'avoir pas.

BAZILE.

Il y va de la vie? Epouſez, Docteur, épouſez.

BARTHOLO.

Auſſi ferai-je, & cette nuit même.

BAZILE.

Adieu donc. -- Souvenez-vous, en parlant à la Pupille, de les rendre tous plus noirs que l'enfer.

BARTHOLO.

Vous avez raiſon.

BAZILE.

La calomnie, Docteur, la calomnie. Il faut toûjours en venir-là.

BARTHOLO.

Voici la lettre de Roſine que cet Alonzo m'a remiſe, & il m'a montré, ſans le vouloir, l'uſage que j'en dois faire auprès d'elle.

BAZILE.

Adieu : nous ferons tous ici à quatre heures.

BARTHOLO.

Pourquoi pas plutôt ?

BAZILE.

Impoſſible ; le Notaire eſt retenu.

BARTHOLO.

Pour un Mariage ?

BAZILE.

Oui, chez le Barbier Figaro ; c'eſt ſa Niéce qu'il marie.

BARTHOLO.

Sa Niéce ? il n'en a pas.

BAZILE.

Voilà ce qu'ils ont dit au Notaire.

BARTHOLO.

Ce drôle eſt du complot ; que diable !

BAZILE.

Eſt ce que vous penſeriez ?...

BARTHOLO.

Ma foi ce gens-là sont si alertes! tenez, mon ami, je ne suis pas tranquille. Retournez chez le Notaire. Qu'il vienne ici sur-le-champ avec vous.

BAZILE.

Il pleut, il fait un tems du diable; mais rien ne m'arrête pour vous servir. Que faites-vous donc?

BARTHOLO.

Je vous reconduis; n'ont ils pas fait estropier tout mon monde, par ce Figaro! Je suis seul ici.

BAZILE.

J'ai ma lanterne.

BARTHOLO.

Tenez, Bazile, voilà mon passe-par-tout, je vous attends, je veille; & vienne qui voudra, hors le Notaire & vous, personne n'entrera de la nuit.

BAZILE.

Avec ces précautions, vous êtes sûr de votre fait.

SCENE II.

ROSINE *seule, sortant de sa chambre.*

IL me sembloit avoir entendu parler. Il est minuit sonné; Lindor ne vient point! Ce mauvais tems même étoit propre à le favoriser. Sûr de ne rencontrer personne... Ah! Lindor! si vous m'aviez trompée!... Quel bruit entens-je?... Dieux! c'est mon Tuteur. Rentrons.

BARTHOLO.

Mon intention, Rosine, n'est point de vous faire de reproches : à votre âge on peut s'égarer ; mais je suis votre ami ; écoutez-moi.

ROSINE.

Je n'en puis plus.

BARTHOLO.

Cette lettre que vous avez écrite au Comte Almaviva...

ROSINE, *étonnée.*

Au Comte Almaviva!

BARTHOLO.

Voyez quel homme affreux est ce Comte, aussi-tôt qu'il l'a reçue, il en fait trophée ; je la tiens d'une femme à qui il l'a sacrifiée.

ROSINE.

Le Comte Almaviva!...

BARTHOLO.

Vous avez peine à vous persuader cette horreur. L'inexpérience, Rosine, rend votre sexe confiant & crédule ; mais apprenez dans quel piège on vous attiroit. Cette femme m'a fait donner avis de tout, apparemment pour écarter une rivale aussi dangereuse que vous. J'en frémis! le plus abominable complot, entre Almaviva, Figaro & cet Alonzo, cet Eleve supposé de Bazile qui porte un autre nom & n'est que le vil agent du Comte, alloit vous entraîner dans un abîme, dont rien n'eût pu vous tirer.

ROSINE, *accablée.*

Quelle horreur!... Quoi Lindor?... Quoi ce jeune homme...

BARTHOLO, *à part.*

Ah! c'est Lindor.

ROSINE.

C'est pour le Comte Almaviva... C'est pour un autre...

BARTHOLO.

Voilà ce qu'on m'a dit, en me remettant votre lettre.

ROSINE, *outrée.*

Ah quelle indignité!... il en sera puni. -- Monsieur vous avez désiré de m'épouser?

BARTHOLO.

Tu connois la vivacité de mes sentimens.

ROSINE.

S'il peut vous en rester encore, je suis à vous.

BARTHOLO.

Eh bien! le Notaire viendra cette nuit même.

ROSINE.

C'est n'est pas tout; ô Ciel! Suis-je assez humiliée!... Apprenez que dans peu le perfide ose entrer par cette jalousie, dont ils ont eu l'art de vous dérober la clé.

BARTHOLO, *regardant au trousseau.*

Ah les scélérats! Mon enfant, je ne te quitte plus.

ROSINE, *avec effroi.*

Ah! Monsieur, & s'ils sont armés?

BARTHOLO.

Tu as raison; je prendrois ma vengeance. Monte chez Marceline: enferme-toi chez elle à double tour. Je vais chercher main-forte, & l'attendre auprès de la maison. Arrêté comme

voleur, nous aurons le plaisir d'en être à la fois vengés & délivres! Et compte que mon amour te dédommagera...

ROSINE, *au désespoir.*

Oubliez seulement mon erreur. (*à part.*) Ah je m'en punis assez?

BARTHOLO, *s'en allant.*

Allon nous embusquer. A la fin je la tiens.

[*Il sort.*]

SCENE IV.

ROSINE *seule.*

Son amour me dédommagera... Malheureuse!... (*Elle tire son mouchoir & s'abandonne aux larmes.*) Que faire?... Il va venir. Je veux rester, & feindre avec lui, pour le contempler un moment dans toute sa noirceur. La bassesse de son procédé sera mon preservatif... Ah! j'en ai grand besoin. Figure noble! air doux! une voix si tendre!... & ce n'est que le vil agent d'un corrupteur! Ah malheureuse! malheureuse!... Ciel! on ouvre la jalousie!

(*Elle se sauve.*)



SCENE V.

LE COMTE, FIGARO, *enveloppé d'un manteau paroît à la fenêtre.*

FIGARO, *parle en dehors.*

QUelqu'un s'enfuit; entrerai-je?

LE COMTE, *en dehors.*

Un homme?

FIGARO.

Non.

LE COMTE.

C'eſt Roſine que ta figure atroce aura miſe en fuite.

FIGARO, *ſaute dans la chambre.*

Ma foi je crois... Nous voici enfin arrivés, malgré la pluie, la foudre, & les éclairs.

LE COMTE, *enveloppé d'un long manteau.*

Donne-moi la main. (*Il ſaute à ſon tour.*) A nous la victoire.

FIGARO, *jette ſon manteau.*

Nous ſommes tout percés. Charmant tems, pour aller en bonne fortune! Monſeigneur, comment trouvez-vous cette nuit?

LE COMTE.

Superbe pour un amant.

FIGARO.

Oui, mais pour un confident?... Et ſi quelqu'un alloit nous ſurprendre ici?

LE COMTE.

N'es tu pas avec moi? J'ai bien une autre inquietude; c'eſt de la déterminer à quitter ſur-le-champ la maiſon du Tuteur.

FIGARO.

Vous avez pour vous trois paſſions toutes puiſſantes ſur le beau ſexe; l'amour, la haîne, & la crainte.

LE COMTE, *regarde dans l'obſcurité.*

Comment lui annoncer bruſquement que le Notaire l'attend chez toi, pour nous unir? Elle trouvera mon projet bien hardi. Elle va me nommer audacieux.

FIGARO.

Si elle vous nomme audacieux; vous l'appellerez cruelle. Les femmes aiment beaucoup qu'on les appelle cruelles. Au ſurplus, ſi ſon amour eſt tel que vous le déſirez, vous lui direz qui vous êtes; elle ne doutera plus de vos ſentimens.

SCENE VI.

LE COMTE, ROSINE, FIGARO.

LE COMTE.

Figaro allume toutes les bougies qui ſont ſur la table.

LA voici. -- Ma belle Roſine!...

RASINE, *d'un ton très-compoſé.*

Je commençois, Monſieur, à craindre que vous ne vinſſiez pas.

LE COMTE.

Charmante inquietude!... Mademoiſelle, il ne me convient point d'abuſer des circonſtan. ces pour vous propoſer de partager le ſort d'un infortuné; mais quelqu'aſyle que vous choiſiſſiez, je jure mon honneur...

ROSINE.

Monſieur, ſi le don de ma main n'avoit pas du ſuivre à l'inſtant celui de mon cœur, vous ne feriez pas ici. Que la néceſſité juſtifié à vos yeux ce que cette entrevue a d'irrégulier!

LE COMTE.

Vous, Roſine! la compagne d'un malheureux! ſans fortune, ſans naiſſance!...

ROSINE.

La naiſſance, la fortune! Laiſſons-là les jeux du hazard, & ſi vous m'aſſurez que vos intentions ſont pures...

LE COMTE, *à ſes pieds.*

Ah! Roſine! je vous adore!...

RASINE, *indignée.*

Arrêtez, malheureux!... vous oſez profaner!... tu m'adores!... Va tu n'es plus dangereux pour moi; j'attendois ce mot pour te déteſter. Mais avant de t'abandonner au remords qui t'attend, (*en pleurant.*) apprends que je t'aimois: apprends que je faiſois mon bonheur, de partager ton mauvais ſort. Miſerable Lindor! j'allois tout quitter pour te ſuivre. Mais le lâche abus que tu as fait de mes bontés, & l'indignité de cet affreux Comte Almaviva, à qui tu me vendois, ont fait rentrer dans mes mains

te témoignage de ma foiblesse. Connois-tu cette lettre?

LE COMTE, *vivement.*

Que votre Tuteur vous a remise?

ROSINE, *fierèment.*

Oui, je lui en ai l'obligation.

LE COMTE.

Dieux, que je suis heureux! Il la tient de moi. Dans mon embarras, hier, je m'en suis servi pour arracher sa confiance: & je n'ai pu trouver l'instant de vous en informer. Ah Rosine! il est donc vrai que vous m'aimez véritablement! ...

FIGARO.

Monseigneur, vous cherchiez une femme qui vous aimât pour vous même...

ROSINE.

Monseigneur! Que dit-il?

LE COMTE, *jettant son large manteau, paroît en habit magnifique.*

A la plus aimée des femmes! il n'est plus tems de vous abuser: l'heureux homme que vous voyez à vos pieds, n'est point Lindor; je suis le Comte Almaviva, qui meurt d'amour, & vous cherche envain depuis six mois.

ROSINE, *tombe dans les bras du Comte.*

Ah!

LE COMTE, *effrayé.*

Figaro?

FIGARO.

Point d'inquietude, Monseigneur; la douce émotion de la joie n'a jamais de suites fâcheu-

ses; la voilà, la voilà qui reprend ses sens; morbleu qu'elle est belle!

ROSINE.

Ah Lindor!.... Ah Monsieur! que je suis coupable! j'allois me donner cette nuit même à mon Tuteur.

LE COMTE.

Vous Rosine!

ROSINE.

Ne voyez que ma punition: j'aurois passé ma vie à vous détester. Ah Lindor! le plus affreux supplice n'est-il pas de haïr, quand on sent qu'on est faite pour aimer.

FIGARO, *regarde à la fenêtre.*

Monseigneur, le retour est fermé; l'échelle est enlevée.

LE COMTE.

Enlevée!

ROSINE, *troublée.*

Oui, c'est moi... c'est le Docteur. Voilà le fruit de ma crédulité. Il m'a trompée. J'ai tout avoué, tout trahi: il sait que vous êtes ici, & va venir avec main forte.

FIGARO, *regarde encore.*

Monseigneur! on ouvre la porte de la rue.

ROSINE *courant dans les bras du Comte avec frayeur.*

Ah Lindor!...

LE COMTE, *avec fermeté.*

Rosine, vous m'aimez! Je ne crains personne; & vous serez ma femme. J'aurai donc le plaisir de punir à mon gré l'odieux vieillard!...

ROSINE.

Non, non, graces pour lui, cher Lindor! Mon cœur est si plein, que la vengeance ne peut y trouver place.

SCENE VII.

LE NOTAIRE, DON BAZILE; *Les Acteurs précédens.*

FIGARO.

MOnseigneur, c'est notre Notaire.

LE COMTE.

Et l'ami Bazile avec lui!

BAZILE.

Ah! qu'est ce que j'apperçois?

FIGARO.

Eh! par quel hazard, notre ami....

BAZILE.

Par quel accident, Messieurs...

LE NOTAIRE.

Sont-ce là les futurs conjoints?

LE COMTE.

Oui, Monsieur. Vous deviez unir la Signora Rosine & moi cette nuit, chez le Barbier Figaro; mais nous avons préféré cette maison, pour des raisons que vous saurez. Avez-vous notre contrat?

LE NOTAIRE.

J'ai donc l'honneur de parler à son Excellence Monsieur le Comte Almaviva?

FIGARO.

Précisément.

BAZILE, *à part.*

Si c'est pour cela qu'il m'a donné le passé partout...

LE NOTAIRE.

C'est que j'ai deux contrats de mariage ; Monseigneur, ne confondons point : voici le vôtre ; & c'est ici celui du Seigneur Bartholo, avec la Signora... Rosine aussi? Les Demoiselles apparemment sont deux sœurs qui portent le même nom ?

LE COMTE.

Signons toujours. Don Bazile voudra bien nous servir de second témoins. (*Ils signent.*)

BAZILE.

Mais, votre Excellence... je ne comprends pas...

LE COMTE.

Mon Maître Bazile, un rien vous embarrasse, & tout vous étonne.

BAZILE.

Monseigneur... Mais si le Docteur...

LE COMTE, *lui jettant une bourse.*

Vous faites l'enfant! Signez donc vîte.

BAZILE, *étonné.*

Ah! ah!...

FIGARO.

Où donc est la difficulté de signer?

BAZILE, *pesant la bourse.*

Il n'y en a plus ; mais c'est que moi, quand j'ai donné ma parole une fois ; il faut des motifs d'un grand poids... (*Il signe.*)

SCENE VIII. & Derniere.

BARTHOLO, UN ALCADE, DES ALGUAZILS, DES VALETS, *avec des flambeaux*, & LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

BARTHOLO, *voit le Comte baiser la main à Rosine & Figaro qui embrasse grotesquement D Bazile : il crie en prenant le Notaire à la gorge.*

ROsine avec ces fripons ! arrêtez tout le monde. J'en tiens un au collet.

LE NOTAIRE.

C'est votre Notaire.

BAZILE.

C'est votre Notaire. Vous mocquez-vous ?

BARTHOLO.

Ah ! Don Bazile, eh comment étes-vous ici ?

BAZILE.

Mais plutôt vous, comment n'y êtes vous pas ?

L'ALCADE, *montrant Figaro.*

Un moment, je connois celui-ci. Que viens-tu faire en cette maison, à des heures indues ?

FIGARO.

Heure indue ? Monsieur, voit bien qu'il est aussi près du matin que du soir. D'ailleurs je suis de la compagnie de son Excellence Monseigneur le Comte Almaviva.

BARTHOLO.

Almaviva !

L'ALCADE.

Ce ne ſont donc pas des voleurs ?

BARTHOLO.

Laiſſons cela. --- Partout ailleurs, Monſieur le Comte, je ſuis le ſerviteur de votre Excellence, mais vous ſentez que la ſupériorité du rang eſt ici ſans force. Ayez, s'il vous plaît, la bonté de vous retirer.

LE COMTE.

Oui, le rang doit être ici ſans force; mais ce qui en a beaucoup, eſt la préférence que Mademoiſelle vient de m'accorder ſur vous, en ſe donnant à moi volontairement.

BARTHOLO.

Que dit-il, Roſine ?

ROSINE.

Il dit vrai. D'où naît votre étonnement ? Ne devois-je pas cette nuit même être vengée d'un trompeur ? Je le ſuis.

BAZILE.

Quand je vous diſois que c'étoit le Comte lui-même, Docteur ?

BARTHOLO.

Que m'importe à moi ? Plaiſant mariage ! Où ſont les témoins ?

LE NOTAIRE.

Il n'y manque rien. Je ſuis aſſiſté de ces deux Meſſieurs.

BARTHOLO.

Comment, Bazile ! vous avez ſigné ?

BAZILE.

Que voulez-vous ? Ce diable d'homme a toûjours ses poches pleines d'argumens irrésistibles.

BARTHOLO.

Je me mocque de ses argumens. J'userai de mon autorité.

LE COMTE.

Vous l'avez perdue en abusant.

BARTHOLO.

La Demoiselle est mineure.

FIGARO.

Elle vient de s'emanciper.

BARTHOLO.

Qui te parle à toi, maître fripon ?

LE COMTE.

Mademoiselle est noble & belle ; je suis homme de qualité, jeune & riche ; elle est ma femme : à ce titre qui nous honore également, prétend-t-on me la disputer ?

BARTHOLO.

Jamais on ne l'ôtera de mes mains.

LE COMTE.

Elle n'est plus en votre pouvoir. Je la mets sous l'autorité des Loix ; & Monsieur, que vous avez amené, vous-même, la protégera contre la violence que vous voulez lui faire. Les vrais Magistrats son les soutiens de tous ceux qu'on opprime.

L'ALCADE.

Certainement. Et cette inutile résistance au plus honorable mariage, indique assez sa frayeur sur la mauvaise administration des biens de sa pupille, dont il fudra qu'il rende compte.

LE COMTE.

Ah! qu'il consente à tout; & je ne lui demand de rien.

FIGARO.

Que la quittance de mes cent écus: ne perdons pas la tête.

BARTHOLO, *irrité.*

Ils étoient tous contre moi; je me suis fourré la tête dans un guêpier!

BAZILE.

Quel guêpier! Ne pouvant avoir la femme; calculez, Docteur, que l'argent vous reste &...

BARTHOLO.

Eh laissez-moi donc en repos, Bazile! Vous ne songez qu'à l'argent. Je me soucie bien de l'argent, moi! A la bonne heure, je le garde; mais croyez-vous que ce soit le motif qui me détermine? [*Il signe.*]

FIGARO, *riant.*

Ah, ah, ah! Monseigneur, ils sont de la même famille.

LE NOTAIRE.

Mais, Messieurs, je n'y comprends plus rien. Est-ce qu'elles ne sont pas deux Demoiselles qui portent le même nom?

FIGARO.

Non, Monsieur, elles ne sont qu'une.

BARTHOLO, *se désolant.*

Et moi qui leur ai enlevé l'échelle, pour que le mariage fût plus sûr! Ah! je me suis perdu faute de soins.

FIGARO.

Faute de ſens. Mais ſoyons vrai, Duſteur, quand la jeuneſſe & l'amour ſont d'accord pour tromper un viellard; tout ce qu'il fait pour l'empêcher, peut bien s'appeller à bon droit la *Précaution inutile*.

FIN.



LES

VENDANGES

COMÉDIE

EN UN ACTE.

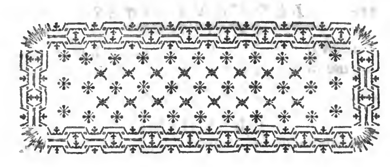
Par Monſieur DANCOURT.



ACTEURS.

LUCAS, *riche Vigneron.*
MARGOT, *femme de Lucas.*
CLAUDINE, *niece de Lucas.*
ERASTE, *amoureux de Claudine.*
L'OLIVE, *valet d'Eraſte.*
LE COLLECTEUR.
Troupe de Vendangeurs & de Vendangeuſes.

La Scene eſt à Bourgenville, auprès de Mantes.



LES

VENDANGES

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

MARGOT, CLAUDINE.

MARGOT.

QU'eſt-ce donc que tu as, Claudine ? Tu es bien de mauvaiſe humeur, mon enfant.

CLAUDINE.

Tenez, ma tante, voulez-vous que je vous diſe ma penſée ? Je ne ſuis pas contente de me marier.

MARGOT.

Tu n'es pas contente ? tu es donc folle ? Et tu es la premiere à qui ça faſſe peur.

Q 2

CLAUDINE.

Je fis la premiere, si vous voulez: si mon oncle me vouloit faire plaisir...

MARGOT.

Hé bien?

CLAUDINE.

Il romproit tout net ce mariage là, ma tante.

MARGOT.

Mais voirement, fille, tu perds l'esprit. On te baille un Collecteur, le coq du Village: il nous a rabattu vingt écus de taille pour t'avoir, & tu veux que je l'y manquions de parole?

CLAUDINE.

Oui, fort bien, ma tante, vous me donnez donc pour vingt écus? Je vous suis bien obligée! Oh, je vaux davantage, s'il vous plait; & quand mon oncle me devroit tuer, je ne ferai jamais la femme du Collecteur.

MARGOT.

Hé! de quoi t'avises-tu de dire ça si tard? Tu le voulois bien il n'y a que deux jours, j'allimes ensemble à Paris acheter les étoffes; on s'est mis en dépenses.

CLAUDINE.

Hé bien, ma tante, vela justement ce que c'est, puisqu'il faut vous le dire, je n'avois jamais été à Paris; vous m'y avez menée, je ne veux plus du Collecteur.

MARGOT.

Le beau raisonnement! Elle ne veut plus du Collecteur, parce qu'on l'a menée à Paris: quelle cervelle!

CLAUDINE.

Oh! je l'ai fort bonne, & je ne prétens pas toute ma vie n'être qu'une payſanne, moi.

MARGOT.

Comment donc?

CLAUDINE.

Je veux devenir Madame, afin que vous le ſçachiez.

MARGOT.

Devenir Madame, miſéricorde! Ah! le vilain Paris, on dit bien vrai, que l'air de ce pays-là ne vaut rien pour les jolies filles de village.

CLAUDINE.

Ma chere tante, laiſſez-moi devenir Madame, je vous prie.

MARGOT.

Hé, comment feras-tu, malheureuſe, pour te faire Madame?

CLAUDINE.

N'êtes-vous point traîtreſſe? Je vous le dirai, ma tante: mais ſi vous jaſez...

MARGOT.

Je ne jaſerai point, dis.

CLAUDINE.

Vous vous ſouvenez bien de cette grande boutique dans cette grande rue où vous achetates du brocard pour me faire une jupe?

MARGOT.

Hé bien?

CLAUDINE.

Hé bien, ma tante, il y avoit un beau jeune Monſieur tout doré.

MARGOT.

Celui qui nous regardit tant ?

CLAUDINE.

C'étoit moi qu'il regardoit, ma tante, ce n'étoit pas vous; & tenez, je suis sûre qu'il étoit plus aise de me voir, que toutes les Madames qu'il a jamais vues.

MARGOT.

Mais il ne nous disoit mot, Claudine.

CLAUDINE.

C'est qu'il n'osoit pas à cause de vous : mais il nous a fait suivre, & depuis ce matin il est dans le village.

MARGOT.

Oh, mon enfant, je sommes perdues.

CLAUDINE.

Point, ma tante, il me veut faire Madame, je lui ai déja parlé, c'est lui qui me l'a dit.

MARGOT.

Il se moque de toi.

CLAUDINE.

Point, vous dis-je Voici mon oncle, ne lui parlez de rien; quand il n'y sera plus je vous dirai encore autre chose : mais si vous êtes une causeuse, vous ne sçaurez plus rien.



SCENE II.

MARGOT, LUCAS.

LUCAS.

OH ça, Margot, tu étois avec notre niece, morgué, dis donc? Depuis queuques jours à qui en a-t'elle? Elle enrageoit d'être fille, elle n'avoit pas tort; elle avoit la rage d'être mariée, on la marie; & elle enrage encore: Il faut qu'elle soit bien enragée, cette créature là.

MARGOT.

Tiens, Lucas, veux-tu franchement que je te dise la chose?

LUCAS.

Pargué, tu me feras plaisir, car je n'y entens goutte.

MARGOT.

Mais ça te fâchera peut-être?

LUCAS.

Bon, palsanguenne, est-ce que rien me fâche? dis.

MARGOT.

Elle a peur d'être malheureuse en ménage.

LUCAS.

Hé pourquoi, malheureuse?

MARGOT.

Que sçait-on? Ce Collecteur est peut-être un yvrogne comme toi; comprens-tu, Lucas?

LUCAS.

N'eſt-ce que çà ? la vela bien malade !

MARGOT.

Aſſurément, eſt-ce que tu crois que je ne veux pas bien du mal à mon pere & ma mere, de m'avoir mariée avec un homme qui ne fait que boire ?

LUCAS.

Oh pour ça, Margot, vous êtes une ingrate ; car je remarcie tous les jours notre curé de m'avoir marié, moi.

MARGOT.

Tu crois te moquer, mais...

LUCAS.

Je ne me moque point, vous êtes une fort jolie femme, Margot, mais vous n'êtes pas bonne.

MARGOT.

Je ne ſis pas bonne, que veux-tu dire?

LUCAS.

Tu me fais toûjours queuque piece, & ſtapendant ça ni fait rien, je t'aime aſſez comme ça; je t'aimerois trop ſi tu étois milleure, & les maris qui aimont trop leurs femmes, ne s'en trouvont pas mieux le plus ſouvent. Tiens, Margot, ta mauvaiſe himeur me fait queuque fois plaiſir, le diable m'emporte.

MARGOT.

Ç'amon voirement, tu te ſoucies bien de quelle himeur je ſis, tu ne ſonges qu'au vin.

LUCAS.

Pargué, c'eſt mon métier de le faire venir, Mar-

got, il faut bien que j'y songe, il est bien raisonnable que j'en boive.

MARGOT.

Hé bien, mais que n'en bois-tu chez toi? Tu es depuis le matin jusques au soir au cabaret.

LUCAS.

Oh pour ça, Margot, ce n'est pas ma faute, c'est la tienne.

MARGOT.

C'est la mienne?

LUCAS.

Oui, tu n'aimes pas le monde, je connois trop de gens, & tu es fâchée que j'aye des amis, toi, Margot.

MARGOT.

Vela de beaux contes, tu as des amis, mais tu paye toûjours.

LUCAS.

C'est pour qu'ils m'aimiont davantage. Ils venont me chercher pour entretenir connoissance, moi je paye pour entretenir l'amitié; ça n'est-il pas juste?

MARGOT.

Fort bien, ne vas-tu pas t'enyvrer encore aujourd'hui?

LUCAS.

Acoute, Margot, je fons demain vendange, vela le vin nouveau, il faut vuider le vieux, j'ons besoin de futailles.

MARGOT.

Oui, fort bien, & le cousin Dubois s'enyvrera à tes dépens pour entretenir connoissance.

LUCAS.

Chut, Margot, ne parle de lui qu'avec respect, c'est le docteur du pays, que le cousin Dubois. Tu me fais songer qu'il m'attend pour une petite affaire, je vais lui payer pinte.

MARGOT.

Quoi ?

LUCAS.

Paix, Margot, ça me baillera de l'esprit, laisse faire.

MARGOT.

Que veux-tu dire ?

LUCAS.

Il n'y a rien qui baille de l'esprit comme d'abreuver des gens qui en avont, il y a tout plein de parsonnes riches qui s'en trouvont bien ; & quoiqu'ils ne disions de bons mots que par bricolle ; stapendant, Margot, nan les admire. Mais que demandons ces gens-ci? vela des garçons de bonne façon.

MARGOT.

N'as-tu point envie de les mener boire ?

SCENE III.

MARGOT, LUCAS, ERASTE, & L'OLIVE, en Paysans.

L'OLIVE.

A Votre physionomie brillante & enluminée, il n'est pas mal aisé de deviner que vous êtes Monsieur Lucas.

LUCAS.

A votre ſarvice de bian bon cœur.

ERASTE.

C'eſt le bruit de votre réputation, Monſieur Lucas, qui nous attire en ce pays-ci.

LUCAS.

Ma réputation, Margot ?

MARGOT, *à part.*

Je crois, Dieu me pardonne, que c'eſt ce Monſieur de Paris qui veut faire Claudine Madame.

L'OLIVE.

Il eſt vrai pour cela, que la réputation de Monſieur Lucas eſt extrêmement en réputation, & Monſieur Lucas a la réputation d'avoir toûjours le meilleur vin de France, auſſi je meurs d'envie d'en boire, ou le diable m'emporte.

LUCAS.

Vous ne me ſçauriez faire plus de plaiſir. Margot, que l'on tire du meilleur, & qu'on en apporte à ces Meſſieurs.

MARGOT, *à part.*

La niece Claudine n'eſt pas menteuſe. Il ne faut rien dire.

SCENE IV.

LUCAS, ERASTE, L'OLIVE.

ERASTE.

CE n'eſt pas la ſeule envie de goûter votre vin, qui nous fait vous rendre viſite: nous venons

voir comment vous le faites, Monfieur Lucas, vous êtes dans le tems des vendanges?

LUCAS.

Palfangué, vous ne pouviez mieux venir, je commencerons demain. Mais qui êtes-vous, s'il vous plait? vous avez bonne mine, franchement, & je n'ons point de garçons dans le Village qui en approchions.

ERASTE.

Quand nos habillemens ne fuffiroient pas à nous faire connoître, il feroit difficile de cacher notre condition. Pour vous parler franchement, nous fommes nés comme vous l'un & l'autre en bonne & franche payfannerie.

LUCAS.

Oh bian, pargué, je vous en aime mieux. Touchez donc là fans façon, freres; je vous ai pris d'abord pour des apprentifs Confeillers, qui venont pendant les vacances faire les libartins dans les villages.

ERASTE.

Nous? nous fommes de bons enfans qui ne cherchons qu'à nous réjouir. Nous aimons le bon vin préférablement à toutes chofes: mais comme nous nous ferions un fcrupule d'en boire, fi nous n'aidions pas à le faire, c'eft pour cela que nous venons vous offrir nos fervices.

L'OLIVE.

Nous avons la confcience fort délicate, & nous voulons gagner le vin que nous buvons, nous autres.

LUCAS.

Margué, je fis comme vous, je me baille de la peine pour le faire venir, mais j'en veux boire à proportion.

L'OLIVE.

Il n'y a rien de plus juste.

SCENE V.

LUCAS, ERASTE, L'OLIVE, MARGOT, *avec un pot & des verres.*

LUCAS.

OH bian donc, fans farimonie, vela le lait dont je nous nourrissons: à votre santé.

L'OLIVE.

Grand merci.

LUCAS.

Hé bian, qu'en dites-vous? il est de notre cru.

ERASTE.

Voilà d'excellent vin, Monsieur Lucas, & il n'y a qu'honneur & plaisir à travailler à vos vignes, à ce que je vois.

LUCAS.

Oh, palsangué, je vous bouterons à même. Mais combien voulez-vous gagner par jour, s'il vous plait? Queuque bonne mine que vous ayez, je ne veux pas bailler un sou davantage, je vous en avertis: la mine ne sert de rien en vendange; & les parsonnes qui ont la meilleure façon, ne

font pas toûjours ceux qui faifont le plus de befogne.

ERASTE.

Nous ne fommes point intéreffés, vous avez de bon vin, nous en boirons avec vous tant que dureront les vendanges, nous ne vous demandons point autre chofe.

LUCAS.

Palfangué, vous êtes de braves gens: touchez-là, c'eft une chofe faite.

L'OLIVE.

Mais nous gîterons auffi chez vous, Monfieur Lucas.

LUCAS.

Je l'entens bien comme ça: la grange eft grande, j'ons de la paille fraîche. Les nuits font un tantinet froides: mais quand j'aurons bien bu, j'aurons la poitrine chaude, c'eft le plus principal; n'eft-ce pas?

ERASTE.

Affurément.

LUCAS.

Oh ça, j'ai une petite affaire avec le coufin Dubois, je vais la terminer, & je reviens vous joindre. En attendant, vela notre minagere qui a les clefs de la cave; fi le vin vous duit, ne l'épargnez pas, & tâchez de mettre Margot en train, ça me feroit bien rire.



SCENE VI.

ERASTE, L'OLIVE, MARGOT.

L'OLIVE.

SI Madame Margot étoit d'humeur à se mettre en train, il y auroit presse à boire avec elle.

MARGOT.

Pas tant que vous croyez, je n'avons pas le vin tendre.

ERASTE.

Monsieur Lucas est bien heureux d'être le mari d'une si aimable personne.

MARGOT.

Oh voirement, vous le trouveriez bien plus heureux, s'il étoit le mari de notre niece Claudine.

ERASTE.

L'olive ?

L'OLIVE.

On vous reconnoît, Monsieur.

MARGOT.

L'autre jour dans cette grande boutique, vous ne me regardites presque pas, & Claudine me l'a fort bien sçu dire.

ERASTE.

Oh pour cela, mon cœur & mes regards étoient également partagés entre l'une & l'autre, je vous assure.

MARGOT.

Point, point, vous trouvites Claudine la plus gentille ; & franchement, vous avez raiſon. Oh, je ſis bien changée en ménage : ſi vous m'aviez vue quand j'etois fille, vous m'auriez pour le moins autant regardée que Claudine, oui.

L'OLIVE.

Par ma foi, fille ou femme, je vous trouve de fort belle regardure, moi, & ſi vous voulez, pendant que mon maître regardera Claudine ... car c'eſt là mon maître, afin que vous le ſçachiez, & je ne ſuis que le valet de chambre de ce payſan-là, au moins.

MARGOT.

Oh vraiment, je vous ai bien reconnu tous deux, mais avec tout ça, il n'eſt pas ſi genti avec ſthabit-là, qu'avec ſti qu'il avoit l'autre jour, & je ne m'étonne pas ſi nos filles aimons mieux les Monſieurs de Paris, que les garçons de Village; ſtapendant comme vous voyez, au pourpoint près, c'eſt bien la même choſe.

L'OLIVE.

Aſſurément.

MARGOT.

Ecoutez, vous avez bien fait de ne point venir ici avec un habit de Monſieur, on en eut marmure ; & quoique Lucas ne ſoit pas défiant, il ne vous eut jamais pris pour travailler à nos vaignes.

L'OLIVE.

Oh diable ! s'il ſçavoit quelle eſpece de Vendangeurs nous ſommes, nous ne coucherions pas dans la grange, ſur ma parole.

MARGOT.

Je vous en répons.

ERASTE.

Oh ça, ma chere Margot, puiſque vous avez deviné la paſſion que j'ai pour votre niece, je veux bien vous en faire confidence, ſûr que vous ne refuſerez pas de m'y rendre ſervice.

MARGOT.

Hé comment vous rendre ſervice? Quand on aime les parſonnes, c'eſt pour le mariage, ou pour autrement. Si c'eſt pour autrement que vous aimez Claudine, je ſis votre ſervante, ça ne ſe peut pas: ſi c'eſt pour le mariage, il n'y a encore rien à faire.

ERASTE.

Il n'y a rien à faire pour le mariage? Que voulez-vous dire?

L'OLIVE.

Il faudra l'aimer pour autrement, ce ſera votre pis aller, je vois bien cela.

ERASTE.

Expliquez-vous donc, Margot, je vous prie.

MARGOT.

Eſt-ce que Claudine ne vous l'a pas dit?

ERASTE.

Non vraiment.

MARGOT.

Hé bien, tenez, la vela, qu'elle vous le diſe.



SCENE VII.

MARGOT, CLAUDINE, ERASTE, L'OLIVE.

ERASTE.

VOus voyez, aimable Claudine, un homme que votre tante met au déſeſpoir.

CLAUDINE.

Qu'eſt-ce qu'il y a donc? Eſt-ce qu'elle vous gronde? a-t-elle dit quelque choſe à mon oncle?

ERASTE.

Elle me veut perſuader, Claudine, que vous ne pouvez être à moi.

CLAUDINE.

Hé, pourquoi mentez-vous, ma tante? Vous êtes traîtreſſe, je m'en étois bien doutée vraiment.

MARGOT.

Qu'eſt-ce que ça ſignifie, je ſuis traîtreſſe? N'es-tu pas promiſe au Collecteur, que veux-tu dire?

ERASTE.

Vous êtes promiſe à quelqu'un, Claudine?

CLAUDINE.

Qu'eſt-ce que cela fait? je ne ſuis pas livrée: vous n'avez qu'à me prendre avant lui, cela finira la diſpute.

ERASTE.

Oh, pourvu que vous y consentiez, Claudine, je me moque de ses prétentions.

MARGOT.

Lucas ne voudra jamais lui manquer de parole.

L'OLIVE.

Oh, qu'à cela ne tienne, j'ai dans la tête une petite idée pour faire faire à Monsieur Lucas tout ce que nous voudrons.

CLAUDINE.

Oui, laissez-les faire seulement, ma tante, les Messieurs de Paris ne sont pas des bêtes.

MARGOT.

Lucas est diablement entêté. Il y a plus de dix ans que je fais ce que je puis pour l'empêcher d'aller au cabaret, je n'en sçaurois venir à bout. Quand il s'est mis quelque chose en tête, rien ne l'en fait démordre.

CLAUDINE.

Oh vraiment, mon oncle n'aime pas tant le Collecteur que le cabaret, ma tante: il y a bien à dire.

L'OLIVE.

Nous viendrons à bout de lui, vous dis-je, & je prétens aussi par le même moyen lui faire passer le goût du cabaret, ne vous mettez pas en peine.

MARGOT.

Si vous faites ça, vous ferez une belle cure.

L'OLIVE.

Je le ferai, vous dis-je, pourvu que de votre côté vous vouliez faire tout ce que je vous dirai.

MARGOT.

Si je le voudrai faire! j'avalerois de la poiſon pour corriger Lucas, tant je l'aime.

L'OLIVE.

Dites moi un peu avant toutes choſes, eſt-il jaloux, Monſieur Lucas?

MARGOT.

Jaloux? je ne lui baille pas ſujet de l'être.

L'OLIVE.

Tant pis, vraiment, il faut qu'il le devienne.

MARGOT.

Qu'il le devienne? à Dieu ne plaiſe, c'eſt bien aſſez qu'il ſoit yvrogne.

L'OLIVE.

L'un le corrigera de l'autre, laiſſez-moi faire.

MARGOT.

Hé bien, que faut-il que je faſſe?

L'OLIVE.

Que vous lui donniez de la jalouſie. Un peu de jalouſie guérit bien un homme de la débauche.

MARGOT.

Ecoutez, un peu ce n'eſt guere; & comme les parſonnes de Village ſont malaiſiées à émouvoir, m'eſt avis qu'il faudroit que la médecine fut forte.

L'OLIVE.

Cela dépendra de vous, vous êtes ma maîtreſſe.

CLAUDINE.

Mais de quoi ſervira cette jalouſie-là, pour m'empêcher d'epouſer le Collecteur?

L'OLIVE.

Comment, de quoi elle ſervira? Je veux qu'elle vous faſſe épouſer mon maître.

ERASTE.

Je ne comprends point ton deſſein.

L'OLIVE.

Je vous le ferai comprendre. Que Margot faſſe ſemblant ſeulement d'être éperdument amoureuſe de vous, je répons du reſte.

CLAUDINE.

Comment, ſemblant? s'ils alloient s'aimer tout de bon? Je ne veux pas de ce ſemblant-là, moi, cherchez quelqu'autre choſe.

MARGOT.

Paix, tais-toi, voici le Collecteur.

CLAUDINE.

J'ai bien affaire de lui, qu'il ſe promene.

MARGOT.

Garde-toi bien de lui faire la mine, il eſt ſoupçonneux, il ſe douteroit de quelque choſe. Et vous, promenez-vous à l'entour d'ici, ſans faire ſemblant de nous connoître.

SCENE VIII.

MARGOT, CLAUDINE, LE COLLECTEUR.

LE COLLECTEUR.

SArviteur, notre tante, ou peu s'en faut; car il ne s'en faut plus que de petites ſarimonies que je voudrois bien qui fuſſians faites; notre oncle Lucas veut remettre ça après vendanges,

ce n'eſt, morgué, pas de mon avis au moins, Claudine. Mais, palſangué, qu'eſt-ce donc que vous avez? eſt-ce que vous êtes fâchée d'attendre? Vous n'avez qu'à parler, l'oncle aura beau dire, je ſerons mariés quand il vous plaira.

MARGOT.

Répons lui donc?

CLAUDINE.

Que voulez-vous que je lui réponde? Rien ne preſſe.

LE COLLECTEUR.

Si fait, pargué, je ſuis hâté, moi. J'aurons bien de la joie quand je ſerons tous deux dans notre ménage.

CLAUDINE, *à part.*

Nous n'y ſommes pas encore.

LE COLLECTEUR.

Au moins, Claudine, il faut ſonger dès à préſent à bien élever les enfans que je ferons, s'il vous plait.

CLAUDINE, *à part.*

Quel animal!

LE COLLECTEUR.

Il faudra bien prendre garde quand elles ſeront grandes à ne les pas marier contre leur inclination.

CLAUDINE.

Oh pour cela, je crois que c'eſt un enfer que le mariage, quand on marie des filles malgré elles.

LE COLLECTEUR.

Vraiment, j'ai vu mon pere & ma mere ſe battre comme des enragés, parce qu'ils ne s'aimions pas quand ils s'épouſirent.

CLAUDINE, *à Margot.*

Je n'y puis plus tenir, ma tante.

MARGOT, *bas.*

Patience.

LE COLLECTEUR.

Tout petit que j'étois, j'ai reçu plus de deux cent coups de poing en ma vie, en voulant les empêcher de s'en bailler.

MARGOT.

Parguenne, si par malheur vous êtes fils de votre pere, vela une belle espérance pour notre niece?

LE COLLECTEUR.

Oh, je ne nous battrons pas, nous, car je nous aimerons. Queu plaisir j'aurons quand je serons grand-pere!

CLAUDINE.

Vous avez raison, c'est le bel âge.

LE COLLECTEUR.

Je ne mourrai jamais content, que je n'ayons marié les enfans de nos petits-enfans. Je veux, morgué, vivre long-temps, moi, Claudine. Mais qu'avez-vous donc, encore un coup, vous êtes chagraine?

MARGOT.

Ecoutez, plus on lui dit qu'alle l'est, plus alle la devient; laissez-la en repos.

LE COLLECTEUR.

Mais, palsangué, vela qu'est étrange: ce qui est différé n'est pas perdu; elle m'aura, pourquoi se cheme-t-elle? Oh bian, morgué, je veux la réjouir. Il y a sous l'Orme des hautbois & des

musettes qui faisont danser nos Vandangeux, je vas les querir: je veux pour la divartir qu'ils veniant danser avec elle. Sans adieu, ma tante.

SCENE IX.

MARGOT, CLAUDINE.

CLAUDINE.

IL a bien fait de s'en aller, car je m'en serois allée, moi.

MARGOT.

St, st, le Collecteur n'y est plus, rapprochez.

SCENE X.

MARGOT, CLAUDINE, ERASTE, L'OLIVE.

ERASTE.

QUe j'ai souffert pendant cet entretien, belle Claudine, & qu'il est cruel de céder un seul moment de votre conversation à un rustre comme celui-là!

CLAUDINE.

J'en ai pensé mourir de chagrin, cet homme-là m'est insupportable; & depuis que vous m'avez

dit que vous m'aimiez, je le hais encore bien davantage. Que ses discours m'ont ennuyée !

L'OLIVE.

Pour vous dédommager de cet ennui, allez faire Ensemble un tour de jardin, cette conversation ne vous ennuyera pas tant que l'autre.

CLAUDINE.

Mais quoi ! seule...

L'OLIVE.

Mon maître est sage, & votre tante ira vous rejoindre.

SCENE XI.

MARGOT, L'OLIVE.

L'OLIVE.

OH çà, Madame Margot, il faut ici de la résolution.

MARGOT.

A propos de quoi, de la résolution ?

L'OLIVE.

Il faut risquer que Lucas vous frotte pour rendre service à votre niece.

MARGOT.

N'est-ce que ça ? vela bien dequoi ? je nous sommes déjà frottés plus de cent fois depuis que je sommes en ménage : Que faut-il faire ?

L'OLIVE.

Paroître bien amoureuse de mon maître : mais

il est question d'outrer la chose, au hazrad d'être rossée, comme je vous dis.

MARGOT.

Vous moquez-vous? c'est moi qui rosse Lucas, vous-dis-je.

L'OLIVE.

Je vous en félicite.

MARGOT.

La darniere fois qu'il s'enyvrit, il s'endormit sur une bancelle : une de mes camarades & moi je lui attachimes les bras & les jambes, & je le frotimes comme tous les diables.

L'OLIVE.

Et quand il fut lâché?

MARGOT.

Je le détachimes, quand il dormit, & le lendemain je lui fimes accroire qu'il avoit rêvé.

L'OLIVE.

La peste, quelle dessalée!

MARGOT.

J'entends Lucas.

L'OLIVE.

Laissez-moi préparer la chose, & allez trouver mon maître : nous venons de convenir ensemble du personnage qu'il faut que vous fassiez, il vous fera répéter votre rôle.



SCENE XII.

L'OLIVE, LUCAS.

LUCAS, *à demi yvre.*

LA, la, la, la.

L'OLIVE.

Monſieur Lucas ſe porte un peu mieux que quand il nous a quittés.

LUCAS.

Ah, ah, Monſieur le Vendangeux, vous vela tout ſeul, où eſt votre camarade?

L'OLIVE.

Je ne ſçais, il eſt avec votre ménagere Margot, & avec cette niece que vous allez marier, je penſe. Pour moi qui n'aime que le vin, je laiſſe-là les femmes.

LUCAS.

Pargué, je vous aime bian de cette himeur-là. Auſſi c'eſt une méchante engeance que les femmes.

L'OLIVE.

Aſſurément.

LUCAS.

Tenez, morgué, pour avoir ſeulement rêvé de la mienne, je me réveillis tout moulu de coups. Croiriez-vous cela?

L'OLIVE.

Cela eſt admirable.

LUCAS.

Oh, c'est une méchante carogne, que Margot, alle me fait enrager à la maison. Aussi, en revanche, quand je n'y suis pas, & franchement je n'y sis gueres, je m'en baille à cœur joie.

L'OLIVE.

Vous faites fort bien.

LUCAS.

Queuque sot se fâcheroit contre elle; mais moi, point du tout, rien ne me fâche, je me gobarge de tout; Sans souci, c'est là ma devise, & vela ma chanson: acoutez.

Quand Margot fait la diablesse,
J'ai pour m'en garer un bon secret;
Je m'en cours droit au cabaret,
Où je n'engendre point de tristesse,
Et je n'entends point le bruit qu'alle fait.

Ah, morgué, l'heureuse magniere!
N'est-ce pas avoir bon esprit
Que de sçavoir mettre à vrofit
Les défauts de sa minagere?

Hé bien, morgué, qu'en dites-vous? n'est-ce pas l'entendre? C'est le cousin Dubois qui a fait la chanson, n'est-elle pas drôle?

L'OLIVE.

Oui vraiment, & cela est admirable. Comme toutes choses ont deux faces!

LUCAS.

Comment donc, deux faces?

L'OLIVE

C'est que Margot a un cousin, qui de son côté

a fait auſſi pour elle une chanſon à peu près ſur les mêmes rimes que la vôtre.

LUCAS.

Margot a un couſin qui a fait une chanſon ?

L'OLIVE.

Oui, parbleu; je vais vous la dire.

Si tôt que Margot querelle,
Lucas en mari diſcret,
Pour éviter noiſe avec elle,
S'en court tout droit au cabaret,
Et le galant vient voir la belle.

Lucas n'a-t'il pas un beau ſecret?
Il changera ſa maniere,
S'il m'en croit.
Une femme peut tout faire
Pendant que ſon mari boit.

Hé bien, Monſieur Lucas, que vous en ſemble?

LUCAS.

Parguenne, je ne connois point ce couſin-là ; mais ſa chanſon en a menti. Il ne viant point de galant voir Margot; alle eſt diableſſe, mais alle ne m'en baille point à garder, je bouterois ma main au feu pour elle.

L'OLIVE.

Vous auriez chaud, Monſieur Lucas, ne jurez de rien, elle ne vous croit pas ſi prêt à revenir: cachons-nous un peu, nous en apprendrons peut-être plus que vous n'en voudrez ſçavoir.

SCENE XIII.

L'OLIVE, & LUCAS *caché*, MARGOT, ERASTE.

MARGOT.

ALlez, vous êtes pire qu'un loup çarvier, de me vouloir faire un tour comme ſti-là.

L'OLIVE.

Monſieur Lucas, hem?

LUCAS.

C'eſt votre camarade le Vendangeux qui lui à fait piece, car alle pleure.

MARGOT.

Baillez-moi queuque bonne raiſon du moins, Pourquoi vous marier? Pourquoi ne m'aimer pas, moi qui vous aime tant?

LUCAS.

Comment donc, morguenne, qu'eſt-ce que ça ſignifie?

L'OLIVE.

La chanſon n'a pas trop menti, Monſieur Lucas.

LUCAS

Il faut voir, baillons-nous patience.

MARGOT.

Vous ne me répondez non plus qu'une ſouche, cœur dur, cœur ingrat, cœur parfide.

LUCAS.

La carogne! où diable a-t'elle pêché ce jargon, & queu tems prend-t'elle pour l'apprendre?

L'OLIVE.

Le tems que vous passez au cabaret, Monsieur Lucas.

MARGOT.

Dis-moi donc queuque chose, où je t'étranglerai, serpent.

ERASTE.

Que voulez-vous que je vous dise?

LUCAS.

Tatigué, comme alle le bourre, velà une maîtresse femme, n'est-il pas vrai?

L'OLIVE.

Oui vraiment.

MARGOT.

Tu es bien heureux que je t'aime autant que je fais, je t'aurois déja dévisagé pour ta parfidie.

LUCAS.

Alle le relance tout comme moi; je ne fis pas le seul, dieu marci. Queu diablesse! le vela, morgué, bian embarrassé.

L'OLIVE.

Oui vraiment, & vous ne l'êtes gueres, vous.

MARGOT.

Inhumain que tu es!

ERASTE.

Ma chere Madame Margot, vous avez beau m'aimer, cela n'a rien de solide: il faut que je songe à un établissement, permettez de grace...

MARGOT.

Madame Margot! Tu m'appelles Madame, & tu en tutayes d'autres à ma barbe, barbare!

LUCAS.

Barbe, barbare, où prend-t'elle tout ce qu'elle dit, cette masque-là ?

ERASTE.

Que voulez-vous que je faſſe? Monſieur Lucas me reçoit chez lui, il me fait boire de ſon vin, il me donne ſa grange; il me retient pour travailler à ſes vignes, Madame Margot, je ſuis honnête homme.

LUCAS.

Il a, morgué, raiſon, ce n'eſt pas ſa faute.

MARGOT.

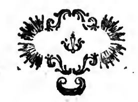
Tu es honnête homme, & tu ne m'aimes point: cela ſe peut-il imaginer, tigre?

LUCAS.

Tigre! Je m'en vais, morgué, me montrer, elle le débaucheroit peut-être à la fin, ſi on la laiſſoit faire.

L'OLIVE, *à part.*

Voilà l'affaire en aſſez bon train; allons faire venir Claudine pour le dénouement.



SCENE

SCENE XIV.

LUCAS, MARGOT, ERASTE.

MARGOT.

Ne te marie point, si-tôt, petit monstre, ne te marie point ; Lucas mourra, c'est un yvrogne, je nous marierons ensemble.

LUCAS.

Margot !

MARGOT.

C'est un sac à vin qui faut qu'il creve.

LUCAS.

Hola donc, Margot.

MARGOT.

Si je puis une fois l'entarrer, drès le lendemain je serai ta femme.

LUCAS.

Je me donne au diable si tu m'entarres, je me porte à marveilles. Me voilà, Margot, regardes-moi donc?

MARGOT.

Ah! c'est vous, notre homme, j'en sis bianaise.

LUCAS.

Et j'en suis, morgué, bien fâché, moi. A qui en as-tu donc? Je crois, Dieu me pardonne, que tu rêves comme je rêvis l'autre jour, Margot?

MARGOT.

Non vraiment, je ne rêve point. Tiens, Lucas, voilà un vaurien à qui j'ai baillé mon cœur, il me l'emporte. Eſt-ce que tu ſouffriras ça, mon pauvre Lucas?

LUCAS.

Non, morgué, je ne le ſouffrirai pas, je veux qu'il te le rende.

MARGOT.

Oh, non, non, puiſque je lui ai baillé, je ne veux point le reprendre.

LUCAS.

Mais je me donne au diable, Margot, tu n'y ſonges pas. Me vela, te dis-je, je ſuis ton mari, tu me reconnois, & tu vas toûjours le même train.

MARGOT.

Il ne m'aime point, Lucas, & je l'aime plus que ma vie.

LUCAS.

Mais, tais-toi donc, Margot, il ne faut pas que je ſçache rian de ça, moi. N'as-tu point de honte?

MARGOT.

Non, je n'en ai point, je veux que tout le village le ſçache, moi. Il me fait piece; mais j'aurai la conſolation de m'en plaindre.

LUCAS.

Mais, palſangué, Margot, vela le collecteur. Es-tu folle?

SCENE XV.

LE COLLECTEUR, LUCAS, MARGOT, ERASTE.

LE COLLECTEUR.

AH, palſanguenne, vela la bande joyeuſe, les Vendangeux & les Vendangeuſes venont ſur mes talons, j'allons nous divartir comme des Princes.

MARGOT.

Promets-moi donc que tu m'aimeras, petit parfide.

LE COLLECTEUR.

Oh, oh, qu'eſt-ce que c'eſt donc que ça, Monſieur Lucas ?

LUCAS.

Ce n'eſt rian, ce n'eſt rian, ne prenez pas garde à ça. Quand Margot ſe met des folies dans la tête, il faut que ça ly paſſe.

LE COLLECTEUR.

Tatigué, queux folies!

MARGOT.

Ce ne ſont point des folies, je n'aime que lui, il a mon cœur; & tant que j'aurai queuque eſpérance de devenir veuve, je ne veux point qu'il ſe marie.

LE COLLECTEUR.

L'eſpérance d'être veuve, Monſieur Lucas?

S 2

LUCAS.

Morgué, que voulez-vous que je faſſe? je ſis trop bon; Il faudroit la battre, je ſçais bien ça.

LE COLLECTEUR.

Comment, morguenne, y a t'il tant de façons? C'eſt ce drôle-là qu'il faut aſſommer, baillez-moi une fourche.

ERASTE, *lui préſentant un piſtolet.*

Doucement, Monſieur le Collecteur.

LE COLLECTEUR, & *Lucas.*

Des piſtolets? alarme, alarme.

ERASTE.

Si vous faites le moindre bruit, je tuerai quelqu'un.

LE COLLECTEUR, & *Lucas.*

Miſéricorde.

SCÈNE XVI. & Derniere.

LUCAS, MARGOT, LE COLLECTEUR, L'OLIVE, CLAUDINE, ERASTE.

L'OLIVE, *le piſtolet à la main.*

LE premier qui branle, je fais main baſſe.

LUCAS.

Morgué queux Vendangeux! la peſte!

ERASTE.

Mon pauvre Monſieur Lucas, je ſuis fâché de cette aventure. Je ſuis homme de condition, j'aime votre niece: mais dans la vue de l'épouſer.

LE COLLECTEUR.

C'eſt Claudine à qui ils en voulont!

L'OLIVE.

Paix, taiſez-vous, Monſieur le ruſtre?

ERASTE.

Je me ſuis introduit chez vous ſous ce déguiſement: votre femme a pris de l'amour pour moi; vous êtes malheureuſement témoin d'une ſcene un peu fâcheuſe, je vous l'avoue: conſentez que j'épouſe Claudine, & je vous rends le cœur de Margot.

MARGOT.

Eſt-ce que tu y conſentiras, Lucas? Me feras-tu ce chagrin-là, mon enfant?

LUCAS.

Oui, palſangué, je te le ferai, en duſſes-tu crever, Margot.

LE COLLECTEUR.

Qu'eſt-ce à dire? Claudine eſt à moi, vous me l'avez promiſe.

LUCAS.

Oh, morgué, je vous la dépromets, j'aime mieux qu'il épouſe ma niece que ma femme.

LE COLLECTEUR.

Mais, Claudine n'eſt pas de cet avis-là, elle.

CLAUDINE.

Si fait, vraiment, je l'aime bien mieux que vous; vous voulez vivre trop long-temps, & j'ai peur de m'ennuyer en ménage.

(*On entend une ſymphonie champêtre.*)

LUCAS.

Ah, ah! que voulons ces gens-ci? Je ſommes bian en train de rire, ma foi.

LE COLLECTEUR.

Ils ne voulont rien, je les avois amenés pour nous divartir: mais je les remmene, & je ne fis pas d'himeur à payer les violons pour faire danser les autres.

ERASTE.

Sans emportement, Monsieur le Collecteur, prenez vous-même part à la fête, il ne vous en coûtera rien, je vous assure. Ce sont des gens à moi, Monsieur Lucas, que j'ai amenés de Paris, pour contribuer aux plaisirs de Claudine pendant les Vendanges. Ils se sont joints à quelques personnes du Village. Voyons ce que produira ce mélange, & que tout le monde prenne part à ma joie.

LUCAS.

Acoutez, pour moi je ne me sçaurois réjouis si Margot ne me rend son cœur, franchement.

MARGOT.

Je ne te le rendrai point qu'ils ne soient tout-à-fait mariés & à condition encore que tu n'iras plus au cabaret.

LUCAS.

Oh, pour stila, je t'en répons, puisqu'il te faut garder, je ne te quitterai plus, laisse-moi faire.



DIVERTISSEMENT DES VENDANGEURS.

PREMIERE PAYSANNE.

Claudine, quel eſt ton bonheur!
Un biau Monſieur plein de flamme
Te ſauve d'être la femme
D'un magot de Collecteur.
Claudine, quel eſt ton bonheur!
Il eſt digne, par mon ame,
Que tu l'aime de bon cœur,
Il va te faire Madame.
Claudine, quel eſt ton bonheur!

PREMIER PAYSAN.

Ah! qu'ils feront un bon ménage!
Si dans le temps du vin nouviau
Ils achevont le mariage;
Je vuiderons plus d'un tonniau:
A leurs nôces je ferons rage;
Que je boirons de vin ſans iau!
Tope à qui plus en boutra dans ſa piau.
Ah! qu'ils feront un bon ménage!
Si dans le temps du vin nouviau
Ils achevont leur mariage.
Eſt-il un préſage plus biau?

ENTRÉE DE PAYSANS,
& de Paysannes.

SECOND PAYSAN.

Il n'est que d'être en Vendange
Pour boire & pour faire l'amour :
On boit tout le long du jour,
Et toute la nuit dans la grange
La folle Venus a son tour
Il n'est que d'être en Vendange
Pour boire & pour faire l'amour.

SECONDE PAYSANNE.

Garçons & fillettes
Aiguisez vos serpettes.
Profitez de l'Automne & de votre Printemps,
Quand vous serez à l'hyver de vos ans.
Adieu panier, Vendanges seront faites.

ENTRÉE DES PAYSANS.

PREMIER PAYSAN.

Notre Village a ses plaisirs
Comme une grande Ville.

PREMIERE PAYSANNE.

On n'entend point de vains soupirs
Dans ce séjour tranquille.

SECONDE PAYSANNE.

L'Automne au gré de nos desirs;
En Vendange est fertile.

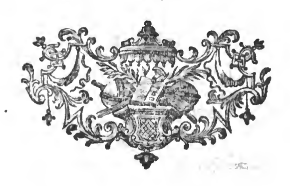
SECOND PAYSAN.

Quand le chaud fait peur aux Zéphirs;
La cave est notre asyle.

TOUS ENSEMBLE.

Notre Village a ses plaisirs
Comme une grande Ville.

Fin du Cinquieme Volume.



TABLE

DES COMÉDIES CONTENUES

Dans ce Cinquieme Volume.






BIBL
Sc
Pr